BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
A
43
NAPOLI

XXIX F. 71

λλ.1
a 43
1

SUPPLÉMENT

A LA

COLLECTION

DES ŒUVRES

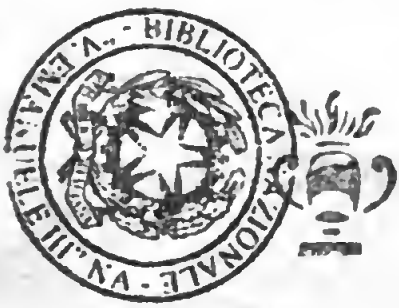
DE

J. J. ROUSSEAU.

TOME TRENTIEME.

SUPPLEMENT
A LA
COLLECTION
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME CINQUIEME.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXIV.

OBSERVATIONS

Sur l'Exposé succinct de la contestation qui s'est élevée entre M. Hume & M. Rousseau (a).

Paris, ce 14 Octobre 1766.

NOUS voilà enfin à portée de nous instruire des démêlés survenus entre M. Rousseau & M. Hume. La brochure qu'on vient de publier au nom du savant Anglois, sous le titre d'*Exposé succinct*, peut être considérée comme le mémoire instructif de son procès,

---

(a) Au moment que j'acheve ces observations, paroît une brochure (+) qui fait honneur au cœur de la personne qui l'a écrite : elle se trompe en supposant les amis de M. Rousseau abattus ; j'ai vu ceux que je connois, tranquilles sans abattement ; certains de la probité, de la bonne foi de leur ami, ils imitent son silence : la raison qui m'a déterminé à le rompre, c'est que les honnêtes gens ne sauroient être étrangers entr'eux, & qu'on ne peut accuser un inconnu de partialité.

(+) Justification de J. J. Rousseau dans la contestation qui lui est survenue avec M. Hume, à Londres 1766.

dont il défere le jugement au public. M. Rouſſeau ſeul pourroit répondre à quelques notes où il eſt queſtion de dates, à quelques récriminations vagues : peut-être les dédaignera-t-il, les jugeant trop foibles pour opérer la juſtification de M. Hume, & les eſtimant par cela même propres à établir la ſienne. En attendant le parti qu'il prendra, je vais faire quelques obſervations ſur cet écrit. Quoique je n'aye l'honneur de connoître ni M. Rouſſeau ni M. Hume, je ne ſaurois avoir pour leurs démêlés l'inſipide indifférence que Meſſieurs les Editeurs voudroient nous inſpirer. Le conſeil qu'ils donnent de ne pas lire cette brochure (*b*), ne me paroît pas un moyen bien efficace pour juſtifier leur ami ; ce conſeil eſt d'ailleurs aſſez peu conſéquent avec ce qu'ils diſent quelques lignes après.

" (*c*) Tous les faits ſont actuellement ſous les yeux du public. M. Hume abandonne ſa cauſe au jugement des eſprits droits & des cœurs honnêtes ".

(*b*) Pag. 100 de l'Avertiſſement, Tome IV.
(*c*) *Ibidem.*

Pour que les esprits droits & les cœurs honnêtes puissent juger le procès de M. Hume, il faut de nécessité qu'ils le lisent, puisqu'on le plaide aujourd'hui par écrit. Ce qu'on vient de lire, prouve seulement qu'on doit se méfier un peu des décisions de Messieurs les Editeurs.

Le procès étonnant qu'ils produisent, se réduit à ce fait. MM. Rousseau & Hume sont deux hommes célebres; l'un d'eux a manœuvré pour perdre un contemporain trop fameux; ils s'en accusent réciproquement. C'est au public à peser quel est celui qui auroit pu former avec succès un projet aussi détestable; c'est au public à examiner s'il y a, d'une part, de la vraisemblance, *qu'ignorant la langue du pays où l'on le mene, ne pouvant conséquemment ni parler, ni entendre, seul, sans appui, sans connoissance, malade, allant chercher du repos à la campagne*, un étranger ait pu, du fond de sa retraite, machiner, ourdir des trames contre son conducteur: d'autre part, le public verra ce patron *au milieu de son pays, en grand crédit à la Cour, à la ville, répandu dans le plus grand monde, à la tête*

des gens de Lettres, en grande relation chez l'étranger, ſur-tout avec les plus mortels ennemis de ſon recommandé.

Quoique ces points de vue n'offrent pas des parités, le public auroit certainement tort d'inculper ce patron; il verra avec ſurpriſe que ſous le nom de M. Hume, la livide, la maigre & pâle envie, qui imprime ce caractere extérieur ſur les vils ſectateurs qui l'encenſent, & qu'elle corrode lentement, l'envie ſeule a armé contre M. Rouſſeau les mains ſeches & brûlantes de la calomnie, qui diſtilent le poiſon & le fiel.

Il faut rejoindre Meſſieurs les Editeurs. Je vais parcourir l'eſpece d'Avertiſſement qu'ils ont mis à la tête d'un ouvrage qui n'auroit jamais dû voir le jour: j'obſerverai en paſſant, que dans la collection des pieces d'un procès qu'on donne au public (*d*), le nom modeſte d'Editeur équivaut dans toute la force du terme, à celui de Rapporteur; perſonne n'ignore que ſes fonctions ſont de narrer nuement les faits,

(*d*) Pag. 100.

ſans apologie, ainſi que ſans aigreur pour aucune des parties, & de ſigner ſon nom au bas des pieces. Meſſieurs les Editeurs de cette brochure ont-ils rempli quelques-uns de ces devoirs ? L'*incognito* qu'ils ont gardé eſt-il décent pour eux-mêmes (*e*), eſt-il honorable pour M. Hume ?

Après avoir exalté ſes talens littéraires juſtement applaudis du public, Meſſieurs les Editeurs content des choſes ſingulieres de ſa modération. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir les croire ſur parole, mais qui ne ſait avec un peu d'expérience, que cette qualité, qui n'exclut pas la ſenſibilité, en tempere néanmoins les effets, & garantit des démarches toujours inconſidérées, des premiers mouvemens, auxquels M. Hume s'eſt livré, au dire même de ſes amis. Voyez comme ils en parlent.

(*f*) " Dans le tems que M. Hume

(*e*) Je ne crois pas qu'on s'aviſe de me faire l'application de ces queſtions, 1°. parce qu'en m'adreſſant aux Editeurs, je parle à des inconnus, & qu'il eſt naturel que je le ſois pour eux. 2°. Parce que ce que j'ai dit eſt vrai ; je ne connois M. Rouſſeau que par ſes ouvrages.

(*f*) Pag. 97.

travailloit à rendre à M. Rouſſeau le ſervice le plus eſſentiel, il reçut de lui la lettre la plus outrageante ; plus le coup étoit inattendu, plus il devoit être ſenſible. M. Hume écrivit à quelques uns de ſes amis *avec toute l'indignation* que lui inſpiroit un ſi étrange procédé ; il *ſe crut diſpenſé d'avoir aucun ménagement* pour un homme qui, après avoir reçu de lui les marques d'amitié les plus conſtantes, & les moins équivoques, l'appelloit ſans motifs, faux, traître & le plus méchant des hommes „.

Voilà M. Hume qui écrit *avec indignation*, *qui ne ſait plus garder de ménagemens* ; que faiſoit-il alors de cette modération tant vantée ? Revenu à lui, ce philoſophe ſe rappellera quelque jour, que lors même que l'on ſe croit le plus autoriſé à n'avoir aucun ménagement pour quelqu'un, il ne faut pas oublier que l'on s'en doit encore à ſoi-méme. Plus je réfléchis à la gravité, à la violence des accuſations de M. Rouſſeau, & moins je reviens de l'étonnement où me jette l'indignation *circulante* de M. Hume. Je puis aſſurer qu'avec le témoignage d'une conſcience intégre, ſi quel-

qu'un m'écrivoit que j'ai voulu l'aſſaſſiner ſur un grand chemin, ou dans quelque ſentier obſcur, loin de me courroucer, je ſens que je leverois les épaules, comme cela vient de m'arriver machinalement en y penſant, par humanité pour cet accuſateur; que je compatirois, je chercherois à le diſſuader de la folie de ſon accuſation, & ſi, en admettant l'impoſſible, elle m'étoit faite par mon ami, je pleurerois ſur lui, je calmerois ſon imagination alarmée par la franchiſe de mes explications : mais il ne m'arriveroit certainement pas de m'en plaindre. Avançons.

" Cependant le démêlé de ces deux hommes célebres ne tarda pas à éclater. Les plaintes de M. Hume parvinrent bientôt à la connoiſſance du public, qui eut d'abord de la peine à croire que M. Rouſſeau fût coupable de l'excès d'ingratitude dont on l'accuſoit (*g*) ".

Il ſuit de cet aveu, que c'eſt M. Hume qui a ébruité, répandu ſes démêles avec M. Rouſſeau par le canal de ſes nombreux amis. Si l'on vouloit

(*g*) Pag. 98.

infirmer cet aveu ſi eſſentiel, j'en appellerois à tout Paris. J'oſe atteſter ſans craindre d'être contrarié, qu'il en apprit d'eux ſeuls & la nouvelle, & les circonſtances; ces bruits, quoique divers, invoquoient tous pour garants les lettres de M. Hume.

Il envoya à ſes amis qui *craignoient qu'il ne ſe fût laiſſé emporter trop loin*, un précis de ce qui s'étoit paſſé entre lui & M. Rouſſeau, & ne ſe rendit pas aux raiſons qu'ils lui alléguoient pour le faire imprimer; " il aima mieux „ courir le riſque d'un jugement injuſ- „ te, que de ſe réſoudre à un éclat ſi „ contraire à ſon caractere „.

Il ſe préſénte ici une réflexion bien naturelle: ou M. Hume en dépoſant dans le ſein de ſes amis les peines que ce démêlé lui cauſoit, les tranſports qu'il avoit excités dans ſon ame, ne cherchoit qu'à leur faire une confidence qui devoit mourir entr'eux, ou, ſon deſſein étoit de rendre publiques, & les offenſes de M. Rouſſeau, & ſes plaintes à lui. Le premier cas ne paroît ni vrai, ni vraiſemblable; car il faudroit ſuppoſer, ce qui ne tombe pas ſous les ſens, que ces amis qui ſont des gens mûrs, des Philoſophes

de la premiere trempe (*h*), auroient trahi ſa confiance par noirceur ou par indiſcrétion, & M. Hume alors s'en ſeroit plaint hautement. Il ne l'a pas fait, il faut donc conclure que cet éclat n'étoit contraire ni à ſon caractere, ni à ſes deſſeins.

Pluſieurs mois ſe ſont écoulés ſans qu'on ait entendu parler de M. Rouſſeau, que par les gens qui cauſoient d'après M. Hume. A la fin " M. Rouſ-
„ ſeau a adreſſé à un Libraire de Paris
„ une lettre où il accuſe ſans détour
„ M. Hume de s'être ligué avec ſes en-
„ nemis pour le trahir & le diffamer,
„ & où il le défie hautement de faire
„ imprimer les pieces qu'il a entre les
„ mains ; cette lettre a été communi-
„ quée à Paris à un très-grand nombre
„ de perſonnes, elle a été traduite en
„ Anglois, & la traduction eſt impri-
„ mée dans les papiers de Londres. Une
„ accuſation & un défi ſi publics, ne
„ pouvoient reſter ſans réponſe (*i*) „.

M. Guy, à qui cette lettre a été adreſſée, ne l'a communiquée qu'avec

(*h*) On s'appercevra bien, ſans que je le diſe, que je juge des amis de M. Hume par lui.
(*i*) Pag. 98 à 99.

peine, aux perſonnes qui ont été l'en prier. Peut-on la qualifier *d'un défi public ?* J'ignore ſi elle eſt traduite de l'Anglois ; Meſſieurs les Editeurs le diſent, croyons-les donc, quoiqu'il ne paroiſſe pas fort probable que la copie ait été imprimée à Londres, & que l'original ſoit encore manuſcrit à Paris. Mû par des conſidérations auſſi puiſſantes, M. Hume, après avoir donné à ſes démêlés la publicité orale, vient d'y joindre celle que donne l'impreſſion, par la raiſon, diſent Meſſieurs les Editeurs, *qu'un plus long ſilence auroit été interprété d'une maniere peu favorable pour lui.*

„ D'ailleurs, la nouvelle de ce démêlé s'eſt répandue dans toute l'Europe, & l'on en a porté des jugemens fort divers. Il ſeroit plus heureux ſans doute que toute cette affaire eût été enſevelie dans le plus profond ſecret ; mais puiſqu'on n'a pu empêcher le public de s'en occuper, il faut du moins qu'il ſache à quoi s'en tenir (*k*) „.

Peut-on vous demander, Meſſieurs les Editeurs (*l*), qui eſt-ce qui a ſonné

(*k*) *Ibidem.*

(*l*) On ſentira, j'eſpere, qu'en m'adreſſant à Meſſieurs les Editeurs, je crois parler aux amis de M. Hume derriere la toile

le tocsin ? Qui est-ce qui a crié, instruit l'*Europe entiere* ? C'est vous, Messieurs, ou M. Hume par vous : ce qu'il n'eût pas fait s'il eût cru ce *qu'il sait, que les querelles des gens de Lettres, sont le scandale de la Philosophie.* Ce que vous n'eussiez pas fait vous-mêmes, si vous eussiez été convaincus, qu'il *seroit heureux que cette affaire eût été ensevelie dans le plus profond secret.*

Puisque vous avez agi contradictoirement, il paroît bien difficile de ne pas croire que vous ayez eu vos raisons en commun. Les gens sensés, & les savans qui doivent l'être plus que les hommes ordinaires, ont des principes dont la conduite est toujours la conséquence.

Après avoir démontré clairement que l'affaire de M. Hume a éclaté par son propre fait, & celui de ses amis, que conclure ? Pourquoi se plaint-il, pourquoi a-t-on l'air de se plaindre pour lui, d'un aussi fâcheux éclat ? *Is fecit....*

Avant de passer à l'examen de l'ouvrage qui en est résulté, il convient, ce me semble, d'annoncer sommairement les griefs de M. Rousseau, de dire qu'il a vu, mais trop tard, un

foyer de haines ſourdes à Geneve (*m*), s'étendre à Paris, ſe développer à Londres pour l'entourer de toutes parts, & le perdre ſans reſſource. Des Editeurs impartiaux devoient énoncer cette idée, la placer à la tête du livre, comme le ſujet & la baſe de la rixe, la laiſſer combattre à M. Hume, mais la donner telle ou à-peu-près comme un fil propre à conduire les lecteurs. Peu le ſaiſiront : ſi on le manque, on ne verra dans cette brochure que des accuſations plus vives que probantes de la part de M. Rouſſeau, vaguement repouſſées par M. Hume. Je ſuis bien éloigné de nommer les comploteurs (*n*); M. Rouſſeau avoue l'impoſſibilité d'adminiſtrer les preuves juridiques du complot. Au défaut des preuves, la juſtice elle-même cherche des préſomptions, qui, priſes ſéparément, ne ſont autre choſe que des vraiſem-

(*m*) Il eſt aſſez indifférent qu'on place le foyer des haines à Geneve, auprès de Geneve, ou à Paris, pourvu qu'on s'apperçoive que les ennemis de M. Rouſſeau, quoiqu'éloignés les uns des autres, ont procédé de concert.

(*n*) J'avertis très-ſincérement que cette épithete, que j'ai empruntée de M. Rouſſeau, ne porte point ſur M. Hume. Je le prouverai plus loin.

blances. On ne ſera donc pas ſurpris qu'on les appelle ici.

Suppoſons pour un moment qu'il fût poſſible, que pour des raiſons perſonnelles, des ennemis de M. Rouſſeau fuſſent parvenus par des cabales odieuſes, à le faire maltraiter par ſa patrie, & à le forcer d'y renoncer! Suppoſons qu'après qu'il ſe fût retiré à Motiers-Travers, ces mêmes ennemis l'euſſent trouvé trop près d'eux, qu'ils euſſent excité ſecrétement le fanatiſme de quelques prêtres inconſidérés, que ceux-ci en euſſent infecté le peuple, qu'ils l'euſſent ameuté contre M. Rouſſeau, & que malgré la protection ouverte du Gouvernement, il eût été obligé par délicateſſe de quitter le village où il croyoit vivre & mourir tranquille: ſuppoſons qu'il eût trouvé la Suiſſe fermée pour lui, & cela, par les menées de ſes ennemis; il tourne les yeux vers l'Angleterre; ſon digne protecteur Mylord Maréchal le détermine à y aller; M. Hume, ſavant eſtimé, s'offre de l'y conduire: il traverſe la France, va le joindre à Paris; le ſeul bien qui lui reſte, ſa probité, ſa réputation l'ont devancé dans cette ancienne patrie d'adoption, où elles lui firent

des amis tendres dans le monde, & des ennemis cachés dans le public littéraire. La réception honorable qu'il reçut à Paris, réveilla leur haine endormie, elle entreprit ce que n'avoient pu faire de longs revers, de lui ravir ſa réputation; les moyens qu'elle projetta d'employer furent le ridicule & le mépris qui devoient le bannir ignominieuſement de chez un peuple libre.

M. Rouſſeau part ſans ſoupçonner les horreurs qui le ſuivent; je n'ai garde de croire que M. Hume s'en doutât; les gens de bien ne ſont pas méfians, & il n'eſt pas rare de voir un homme d'eſprit & de génie, mené par des gens qui en ont beaucoup moins. Suppoſons encore qu'il ait, ſans le ſavoir, ſervi d'inſtrument aux ennemis de M. Rouſſeau, que leur reſtoit-il à faire? Le brouiller peu-à-peu avec M. Hume, indiſpoſer par degré le peuple Anglois. Rien ne paroiſſoit moins aiſé. Les Anglois aiment le mérite & le fêtent, ils accueillent volontiers les infortunés. Comment attaquer M. Rouſſeau dans leur ſein? La force ouverte étoit impraticable. Ses ennemis étoient trop adroits pour l'employer quand elle ne l'eût pas été.

Suppoſons qu'ils l'euſſent laiſſé jouir de la paix les premiers jours de ſon arrivée, ils ne pouvoient la troubler impunément, les papiers publics en parloient comme d'une époque heureuſe, parce qu'elle prouvoit la bonté de leur Gouvernement. Patience ; le peuple eſt peuple par-tout, & celui d'Angleterre ſe plie tout auſſi bien qu'un autre, quand on ſait l'y diſpoſer.

M. Rouſſeau, après avoir été honoré, fêté, finit par éprouver dans la capitale des empreſſemens & des froideurs. Il ſe retire à la campagne. Suppoſons que ſes ennemis ayent attendu ſa retraite pour l'attaquer & l'inſulter ſans meſure dans les papiers publics ; pas un Anglois n'ayant aucune raiſon pour ſe livrer à cette noire eſcrime, & ces papiers ayant été ſalis par différens libelles, ils ne pouvoient partir que des ennemis de M. Rouſſeau ; quelque Anglois tout au plus ſe prêtoit à les faire imprimer.

Le ſignal du décri de M. Rouſſeau eſt donné, les écrits en retentiſſent, les libelles ſe ſuccédent, en ſe diſputant de noirceur. Tant de traits accumulés avec art, envenimés par la haine, ne pouvoient partir que de

quelques cœurs calcinés de vengeance. Dans l'impoſſibilité morale & phyſique où étoit M. Rouſſeau de s'être fait aucun ennemi dans les trois royaumes, il dût néceſſairement les chercher ailleurs, quoiqu'ils manœuvraſſent à Londres.

Juſques-là les ombrages qu'avoit pu lui inſpirer l'amitié froide, mais faſtueuſe de M. Hume; les inquiétudes qu'avoient pu lui donner le rêve cité (*o*), & ces expreſſions menaçantes, *je te tiens*, *J. J. Rouſſeau*, *je te tiens*; ſes regards ardens, moqueurs, trop ſouvent répétés, (*p*) n'étoient que des indices foibles en eux-mêmes; l'explication à laquelle il s'étoit refuſé, (*q*) tout au plus une préſomption: mais lorſque dans les libelles ſubſéquens, (*r*) M. Rouſſeau reconnut la main de ſes ennemis auſſi aiſément qu'on connoît les ouvrages d'un peintre à *ſa maniere*, à *ſon faire*; lorſqu'il ſut que M. Hume

(*o*) Voyez pag. 182.
(*p*) Pag. 155.
(*q*) Pages 158, 159. Pages 162, 163. Deux libelles de la même main.
(*r*) Pag. 170. Libelle d'une autre main; il faut ſe ſouvenir qu'ils ont été fabriqués loin de Londres. Xe. Ke.

étoit lié avec eux tous, qu'il avoit logé (s), qu'il étoit en correſpondance avec plus d'un, & qu'il fut convaincu que l'un des derniers libelles ne pouvoit avoir été fourni que par lui, dans ce moment les indices ſe changerent pour M. Rouſſeau en préſomptions, les préſomptions en ſemi-preuves, les liaiſons de M. Hume en preuves, l'enſemble en corps formel de délit & de complot, qui ne lui permirent plus de douter qu'il ne fût trahi : M. Rouſſeau s'en plaignit dans une feuille périodique, rompit avec M. Hume, & ne lui écrivit plus.

A-peu-près dans le même tems parurent pluſieurs libelles que M. Hume auroit peut-être dû repouſſer : ſans s'en mettre en peine, il alloit ſollicitant une penſion du Roi ſon maître pour M. Rouſſeau, & l'obtint, à condition qu'elle ſeroit ſecrete ; il le lui écrivit : mais ne voyant point venir de remerciemens de ſa part ou de lettres, M. Hume dit que, perſuadé que

(s) Pag. 152. Il faut tout dire, M. Hume nie ici au moins la moitié de l'imputation, en avoue le quart, & bat les brouſſailles ailleurs ſur le même ſujet.

c'étoit la condition qui le bleſſoit, il fit de nouvelles ſollicitations auprès des miniſtres de ſon maître, pour que la penſion fût publique. M. Rouſſeau ne répondit rien à M. Hume ſur cette nouvelle démarche, il s'adreſſa au Lord Conway pour le prier de ſuſpendre les bontés de Sa Majeſté Britannique; & voici comme il dit que M. Hume a raiſonné ſur cette penſion. *Si M. Rouſſeau accepte, avec les preuves que j'ai en main, je le déshonore; s'il refuſe, il faudra qu'il diſe pourquoi, s'il m'accuſe, il eſt perdu.*

M. Rouſſeau ayant laiſſé entrevoir à M. Hume qu'il le regardoit comme un perfide, ne pouvoit accepter aucun bienfait par ſa médiation, non-ſeulement ſans s'expoſer à être déshonoré, mais ſans mériter de l'être: il eſt inconteſtable qu'il étoit forcé de parler en refuſant la penſion, & de motiver ſes refus aux miniſtres; il étoit impoſſible qu'il parlât ſans accuſer M. Hume, à moins de vaguer ſur le refus, en appuyant ſur toute la reconnoiſſance d'un cœur pénétré. Sa lettre dût être très-obſcure pour le Lord Conway & fort claire pour M. Hume (*t*), qui de-

(*t*) C'eſt le dire de M. Rouſſeau. Voyez ſa lettre, p. 126.

voit néceſſairement demander des explications ; M. Rouſſeau ne pouvoit y ſatisfaire qu'avec amertume. Après les avoir données, il ne ſe ſeroit plus occupé qu'à rappeller ſa tranquillité qu'il voyoit fuir devant lui, à gémir, & à oublier M. Hume : celle de ce patron n'exigeoit aucun éclat, il pouvoit s'expliquer, ſe plaindre à M. Rouſſeau, ceſſer tout commerce avec lui. Vivant à cent cinquante milles l'un de l'autre, perſonne n'eût ſoupçonné leur rupture.

Mais d'après les ſuppoſitions que nous avons admiſes, le ſilence qui auroit dû ſuffire à M. Hume, eût accablé les ennemis de M. Rouſſeau. Suppoſons donc pour la derniere fois, qu'ils ayent engagé M. Hume ſans qu'il ait pénétré leurs deſſeins, à ſe plaindre avec éclat ; leur haine ayant manqué la vengeance la plus atroce, ils en auront du moins careſſé l'ombre ; ne pouvant faire tout le mal qu'ils avoient médité, ils auront du moins fait tout le bruit poſſible ; ne pouvant enlever à M. Rouſſeau ſa probité, ils auront du moins cherché à l'obſcurcir ; ne pouvant lui ôter ſa réputation d'écrivain ſublime, ils l'auront du moins fait paſſer pour un eſprit

inquiet, ſoupçonneux, bizarre, inſociable; ils ſavent que toutes leurs horreurs ſeront couvertes par la nuit des tems, ils ſentent avec douleur que les écrits de M. Rouſſeau lui échapperont; n'ayant pu flétrir ſon nom, ce ſera du moins une conſolation pour eux d'avoir empoiſonné ſa vie.

Tant de noirceurs pourront paroître trop compliquées pour être admiſes. Ah! plût au ciel que pour l'honneur de l'humanité, elles fuſſent même ſans vraiſemblance (*u*). La lecture de ce qui s'eſt paſſé à Motiers-Travers, les conduit au-delà, le corps de l'ouvrage qui nous reſte à examiner, ſert à les appuyer encore.

En le commençant, M. Hume donne la date de ſa correſpondance avec M. Rouſſeau (1762), & la lettre qu'il reçut de lui en remerciement de ſes offres, au commencement de l'année ſuivante.

« Ce n'eſt point par vanité, dit-il, que je publie cette lettre, car je vais

(*u*) Voyez le recueil des lettres de M. J. J. Rouſſeau, & autres pieces relatives à ſa perſécution & à ſa défenſe: le tout tranſcrit d'après les originaux.

bientôt mettre au jour une rétractation de tous ces éloges, c'eſt ſeulement pour compléter la ſuite de notre correſpondance, & pour faire voir qu'il y a long-tems que j'ai été diſpoſé à rendre ſervice à M. Rouſſeau „.

„ Notre commerce avoit entiérement ceſſé juſqu'au milieu de l'été de l'année derniere „.

Il ne ſera pas hors de propos de le remarquer. L'envie que M. Hume avoit d'obliger M. Rouſſeau, partoit d'une diſpoſition générale & honnête, qu'ont les gens de bien à rendre ſervice ; ſi le docte Anglois eût ſenti quelques diſpoſitions de préférence pour lui, s'il eût été plus particuliérement affecté de ſes peines que de celles de tout autre infortuné, la correſpondance qu'il avoit entamée avec chaleur, n'eût pas dormi pendant près de trois années ; elle n'auroit vraiſemblablement pas eu d'autre ſuite, ſi M. Hume n'eût appris par un tiers que M. Rouſſeau voulant paſſer en Angleterre, (*x*) avoit deſſein de s'adreſſer à lui. Alors, je le dis avec plaiſir, M. Hume le prévint par de nouvelles of-

(*x*) Pag. 105.

fres de ſervice qui furent acceptées avec reconnoiſſance.

" Je n'avois pas attendu ce moment pour m'occuper des moyens d'être utile à M. Rouſſeau (*y*). M. Clairaut quelques ſemaines avant ſa mort, m'avoit communiqué la lettre ſuivante ,,.

M. ROUSSEAU A M. CLAIRAUT.

A Motiers le 3 Mars 1765.

" Le ſouvenir, Monſieur, de vos anciennes bontés pour moi vous cauſe une nouvelle importunité de ma part. Il s'agiroit de vouloir bien être, pour la ſeconde fois, cenſeur d'un de mes ouvrages. C'eſt une très-mauvaiſe rapſodie que j'ai compilée il y a pluſieurs années, ſous le nom de *Dictionnaire de Muſique*, & que je ſuis forcé de donner aujourd'hui pour avoir du pain. Dans le torrent des malheurs qui m'entraîne, je ſuis hors d'état de revoir ce recueil. Je ſais qu'il eſt plein d'erreurs & de bévues. Si quelqu'in-

[*y*] Page 107.

térêt pour le ſort du plus malheureux des hommes vous portoit à voir ſon ouvrage avec un peu plus d'attention que celui d'un autre, je vous ſerois ſenſiblement obligé de toutes les fautes que vous voudriez bien corriger chemin faiſant. Les indiquer ſans les corriger, ne ſeroit rien faire ; car je ſuis abſolument hors d'état d'y donner la moindre attention, & ſi vous daignez en uſer comme de votre bien, pour changer, ajouter, ou retrancher, vous exercerez une charité très-utile & dont je ſerai très-reconnoiſſant. Recevez, Monſieur, mes très-humbles excuſes & mes ſalutations ,,.

J. J. R.

" Je le dis avec regret, mais je ſuis forcé de le dire : je ſais aujourd'hui avec certitude que cette affectation de miſere & de pauvreté extrême, n'eſt qu'une petite charlatanerie que M. Rouſſeau emploie avec ſuccès pour ſe rendre plus intéreſſant & exciter la commiſération du public ; mais j'étois bien loin de ſoupçonner alors un ſemblable artifice ,,.

Cet aveu que M. Hume ne fait qu'à *regret* de l'affectation de pauvrete de

M. Rouſſeau, qu'il dit n'être qu'une petite charlatanerie de ſa part, cet aveu ſi pénible porte ſurement ſur ces deux phraſes de la lettre. *Ce Dictionnaire que je ſuis forcé de donner aujourd'hui pour avoir du pain*, & ſur celle-ci : *vous exercerez une charité très-utile, & dont je ſerai très-reconnoiſſant.*

Ces locutions rampantes ſont trop incompatibles avec le caractere noble & fier de M. Rouſſeau, pour ne pas faire douter qu'il les ait employées dans ſa lettre. Meſſieurs les Editeurs l'ont en original : je les ſomme aujourd'hui de les faire lire, & ſur-tout la premiere, écrites de la main de M. Rouſſeau. Je puis les défier ſans imprudence : un fait que tout le monde peut vérifier, garantit la ſureté du défi. Le voici.

Environ deux mois avant d'écrire cette lettre, M. Rouſſeau avoit vendu par contrat ſon Dictionnaire de Muſique au Libraire Ducheſne ; dès-lors ce livre eſt devenu le propre de ce Libraire. Quel qu'en ſoit le débit, M. Rouſſeau ne l'apprendra que par relation, & ne peut y prendre part que par l'intérêt qu'il porte à cet honnête Libraire.

Libraire. Il n'eſt donc pas vraiſemblable, il ne peut paroître vrai qu'il ait écrit à M. Clairaut qu'il étoit forcé de donner *ce Dictionnaire pour avoir du pain.*

C'eſt pourtant d'après cette phraſe que M. Hume forma pour lui des projets ſecrets de fortune. Ecoutons-le parler.

" Je priai M. Clairaut de me donner ſa lettre, je la fis voir à pluſieurs des amis & des protecteurs que M. Rouſſeau avoit à Paris. Je leur propoſai un arrangement par lequel on pouvoit procurer des ſecours à M. Rouſſeau ſans qu'il s'en doutât. C'étoit d'engager le Libraire qui ſe chargeroit de ſon Dictionnaire de Muſique, à lui en donner une ſomme plus conſidérable que celle qu'il en auroit offerte lui-même, & de rembourſer cet excédent au Libraire. Ce projet pour l'exécution duquel les ſoins de M. Clairaut étoient néceſſaires, échoua par la mort inopinée de ce profond & eſtimable ſavant ,,.

J'avois toujours penſé que la plus douce des vertus humaines, l'active & modeſte bienfaiſance, marchoit ſans faſte, & fuyoit les témoins. Il faut que

je me ſois trompé juſqu'à préſent. Un Anglois généreux, un Philoſophe, ſemble aſſembler un Conſeil pour diſcuter ſur le bien qu'il veut faire. Je prie M. Hume d'excuſer ma mal-adreſſe, ſi j'avoue que je ne conçois pas en quoi M. Clairaut pouvoit ſervir ſes projets, & ſi je ne conçois pas davantage pourquoi il conſultoit les amis, les protecteurs de M. Rouſſeau ſur cela. Je ne croirai jamais pour l'honneur de M. Hume, qu'il ait eu l'idée aviliſſante pour lui, de faire entrer dans ſon arrangement toutes ces perſonnes par répartitions. Il ne faudroit pas croire non plus, qu'il *voulût par vanité* s'en faire honneur à leurs yeux; mais il ne faudroit pas connoître ſa réputation & ſes talens, pour imaginer qu'il eût beſoin de l'avis de tant de perſonnes ſur la façon de procéder dans une affaire très-facile à tenter pour tout homme qui, avec le ſens commun, auroit eu, je ne dis pas un deſir violent, mais une velléité ſoutenue. Il ne falloit que ſavoir le nom du Libraire, & s'aboucher avec lui, &c. &c. Si M. Hume ſe fût ſérieuſement occupé de ce projet, il ne diroit pas, la mort de M. Clairaut l'a

ſeule fait échouer : mieux informé, il ſe ſeroit rejetté ſur le contrat de vente du Dictionnaire. Il eſt du 27 janvier 1765. La lettre de M. Rouſſeau eſt datée du 3 mars, l'approbation de M. Clairaut comme cenſeur, eſt du 5 avril. Il eſt mort le 17 du même mois ; je prie le Lecteur de peſer ces faits, & de vérifier les titres que j'allégue chez la veuve Ducheſne. Il conclura enſuite.

M. Hume ne ſe découragea point par l'irréuſſite de ſon premier plan, dont j'ai fait ſentir la valeur. Dès qu'il ſut que M. Rouſſeau étoit décidé de paſſer en Angleterre, (2) il chargea ſecrétement M. Gilbert Elliot (devenu Chevalier), de charger M. Stewart, ſous le *ſceau du ſecret*, de chercher un fermier honnête qui voulût prendre en penſion M. Rouſſeau & ſa gouvernante pour 50 à 60 louis ou environ, avec la clauſe *ſecrete* de n'en exiger que 20 ou 25. Le ſurplus de la dépenſe, ainſi que les frais d'ameublement pour ſon habitation, devoient être fournis à ſon inſçu par M. Hume :

(2) Pag. 21.

auſſi dit-il, avec modeſtie: " ce plan „ dans lequel il n'entroit aſſurément „ aucun motif de vanité, puiſque le „ *ſecret* en faiſoit une condition néceſ- „ ſaire, n'eut pas lieu „ : & tout de ſuite il cite pour témoins Mrs. Stewart & Elliot. Il pouvoit auſſi appeller en témoignage le fermier qu'on avoit trouvé, (*a*) ce qui ne fait en tout que trois, & prouve contre le proverbe vulgaire, qui dit qu'un ſecret connu de trois perſonnes, n'en eſt plus un.

Ce ſecond plan n'ayant pas eu plus de ſuccès que le premier, M. Hume en forma un troiſieme beaucoup plus magnifique. Ce fut d'acheter la maiſon de campagne du colonel Webb, avec un petit bien qui y eſt annexé, pour en faire un établiſſement à M. Rouſſeau. Les témoins ne manquent pas ici (*b*). M. Hume eſt toujours en regle.

Ce qui me peine pour lui, c'eſt qu'il démontre ſans réplique, que ſans avoir dépenſé un ſou pour M. Rouſſeau, il avoit, à ſon intention, préparé des dépenſes conſidérables en idée: d'où

(*a*) Page 22.
[*b*] Page 23.

je conclus 1°. que M. Hume ne court aucun riſque de ſe ruiner. 2°. Qu'il eſt malheureux ; car c'eſt l'être, que de ne pouvoir faire du bien quand on le deſire.

Après nous avoir expoſé progreſſivement ſes ſoins infructueux, il vient (page 24) reprendre M. Rouſſeau à Paris, & tout-à-coup il le tranſporte à Wootton (*c*). Je conſens de ne pas relever le déſordre apparent qui regne dans les pieces de ce procès. Je conſens qu'on ne diſe pas :

Souvent un beau déſordre eſt un effet de l'art.
Art Poët.

Mais qu'on me permette de le remarquer une fois en paſſant, de l'imiter ſi la fantaiſie m'en prend, & de ſuppléer ce que n'a pas dit M. Hume, que l'eſtimable M. Davenport en offrant à M. Rouſſeau la retraite qu'il habite, le fit uniquement par amitié pour lui (*d*). Quand M. Davenport voulut bien me l'offrir, dit M. Rouſſeau, ce ne fut

[*c*] Wooton eſt une maiſon de campagne appartenante à M. Davenport dans le comté de Disbig.

[*d*] Voyez la lettre du 10 juillet.

pas pour lui (M. Hume), qu'il ne connoiſſoit pas. Si le fait n'étoit pas conſtant, & que M. Hume eût coopéré quelque choſe dans cet établiſſement, il en auroit certainement informé le public ; car il lui conte juſqu'à ſes moindres idées avec une confiance qui fait plaiſir : il lui parle des frais qu'il a faits en complaiſance & en petits ſoins pour ſon *ami recommandé*. Il rapporte enſuite deux lettres qu'il lui a écrites de Wooton (*e*) Je vais tranſcrire la premiere dont nous auront ſouvent occaſion de parler.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Wooton, le 22 mars 1766.

« Vous voyez déjà, mon cher Patron, par la date de ma lettre, que je ſuis arrivé au lieu de ma deſtination. Mais vous ne pouvez voir tous les charmes que j'y trouve ; il faudroit connoître le lieu & lire dans mon cœur. Vous y devez lire au moins les ſentimens qui vous regardent & que vous avez ſi bien mérités. Si je vis

[*e*] Page 24.

dans cet agréable aſyle auſſi heureux que je l'eſpere, une des douceurs de ma vie ſera de penſer que je vous les dois. Faire un homme heureux c'eſt mériter de l'être. Puiſſiez-vous trouver en vous-même le prix de tout ce que vous avez fait pour moi! Seul, j'aurois pu trouver de l'hoſpitalité, peut-être; mais je ne l'aurois jamais auſſi bien goûtée qu'en la tenant de votre amitié. Conſervez-la moi toujours, mon cher Patron, aimez-moi pour moi qui vous dois tant; pour vous-même; aimez-moi pour le bien que vous m'avez fait. Je ſens tout le prix de votre ſincere amitié, je la deſire ardemment; j'y veux répondre par toute la mienne; & je ſens dans mon cœur de quoi vous convaincre un jour qu'elle n'eſt pas non plus ſans quelque prix. Comme, pour des raiſons dont nous avons parlé, je ne veux rien recevoir par la poſte, je vous prie, lorſque vous ferez la bonne œuvre de m'écrire, de remettre votre lettre à M. Davenport. L'affaire de ma voiture n'eſt pas arrangée, parce que je ſais qu'on m'en a impoſé: c'eſt une petite faute qui peut n'être que l'ouvrage d'une vanité obligeante, quand elle ne

revient pas deux fois. Si vous y avez trempé, je vous conſeille de quitter une fois pour toutes ces petites ruſes qui ne peuvent avoir un bon principe quand elles ſe tournent en pieges contre la ſimplicité. Je vous embraſſe, mon cher Patron, avec le même cœur que j'eſpere & deſire trouver en vous „.

J. J. R.

On voit clairement dans cette lettre, que les expreſſions de reconnoiſſance ſont mêlées d'inquiétude ſur les ſentimens de M. Hume. M. Rouſſeau fait entendre des ſoupçons qu'il n'oſe développer.

Dans la ſeconde, les ſoupçons ſe taiſent, l'amitié ſeule parle.

M. Hume argumente fréquemment de la premiere, il dit que d'après le ton de cordialité qui y regne, il ne devoit pas s'attendre d'être ſoupçonné par M. Rouſſeau d'avoir prêté la main à ſes ennemis; & que s'il a eu quelques ſoupçons, il les a tenus bien ſecrets.

L'on ſeroit tenté de croire que M. Hume n'avoit pas cette lettre ſous les yeux. Il eſt impoſſible de ſe méprendre

à pluſieurs de ſes phraſes, & ſur-tout à ſa finale.

" Je vous embraſſe mon cher Pa-
„ tron, avec le même cœur, que
„ *j'eſpere* & *deſire* trouver en vous „.

Cette phraſe ſeule, qui dans une amitié naiſſante ſeroit un ſentiment, ne peut-être eſtimée qu'un doute dans une amitié confirmée. Si cela eſt vrai, ce doute & tous les autres qui ſont auſſi ſenſibles, appelloient une explication. Pourquoi M. Hume l'a-t-il eſquivée ? C'étoit la fuir que ne pas la demander.

Lui ſied-il bien après cela de chercher à mettre cette lettre en oppoſition avec la conduite de M. Rouſſeau ? Rien n'eſt cependant ſi aiſé à concilier. Celle de M. Hume lui avoit fait naître des ſoupçons, il chercha à s'en débarraſſer par une effuſion de cœur qui fut froidement répondue. Le lendemain il partit pour la campagne, ſes ſoupçons importuns l'y ſuivirent : ſa premiere lettre s'en reſſentit. Rentrant bientôt dans ſon caractere franc & peu méfiant, il ſecoua toute idée injurieuſe à M. Hume, & lui écrivit ſept jours après, la ſeconde lettre pleine d'amitié ſans ombrage. A quelques jours

de-là il lit dans les papiers publics la lettre prétendue du Roi de Pruſſe. Ses ſoupçons reviennent l'aſſaillir avec plus de force. Il rompt tout commerce avec M. Hume. Suivons-le dans ſa méthode.

Il nous ramene à Calais où il propoſa à M. Rouſſeau de lui obtenir une penſion du Roi d'Angleterre. En hiſtorien habile & adroit, il nous peint ſes inquiétudes ſur le caractere de M. Rouſſeau, qui ne devoit pas, ſelon ſon calcul, lui permettre de jouir paiſiblement de l'hoſpitalité qu'on alloit lui accorder (*f*). M. Hume dit qu'il voyoit bien cela, mais qu'il ne s'attendoit pas d'être l'objet de ſes plaintes, ni la victime de cette malheureuſe diſpoſition de caractere. Pour nous expliquer comment il l'a été, & tacitement comment il s'en eſt tiré, il nous apprend que quoique la lettre de M. Walpole eût été compoſée trois ſemaines avant ſon départ de Paris par cet ami, avec lequel il logeoit, il n'en ſavoit cependant rien, & qu'il ne fut pas étonné (*g*),

(*f*) Page 30.
(*g*) Page 33.

(on doit bien le croire), de la voir paroître à Londres dans les écrits périodiques, mais qu'il le fut beaucoup de voir la réponſe publique de M. Rouſſeau, (*h*) & de la chaleur qu'il y mit. Il diſoit à l'Auteur du ſaint *James's-Chronicle*, qu'il ſe rendoit ſans le ſavoir, l'inſtrument de noirceurs (*i*). M. Hume avoue qu'il s'en ſeroit cru coupable, s'il avoit imaginé que M. Rouſſeau pût le ſuſpecter d'être l'éditeur de cette piece (*k*): & tout de ſuite il prouve qu'il auroit été lui, (M. Hume, un méchant très-mal-adroit s'il l'avoit été. M. Rouſſeau le charge ſeulement d'avoir été le complice de ſes ennemis.

Auparavant d'aller plus loin, il ne me paroît pas indifférent d'appuyer ſur cette lettre. M. Hume en parle pluſieurs fois comme d'une *plaiſanterie*. M. Walpole ne l'eſtimoit que cela. M. d'Alembert la regarde comme une moquerie, ce qui dit quelque choſe de plus. Il aſſure (pag. 113.) qu'il la dé-

(*h*) Page 33.
(*i*) Page 34.
(*k*) Page 35.

ſapprouva publiquement quand elle parut, *par la raiſon qu'il ne faut pas ſe moquer des malheureux, ſur-tout quand ils ne nous ont point fait de mal.* J'ajouterai : lorſqu'ils nous en ont fait, une ame généreuſe croit que c'eſt une raiſon de plus pour ne pas les inſulter. J'ajouterai encore, dût-on blâmer d'excès mes principes; que je croirois avoir commis une atrocité, ſi par une raillerie amere & froide, j'avois cherché à tourner en ridicule un malheureux quelconque, & ſur-tout un étranger qui ſe ſeroit réfugié dans ma Patrie. Revenons à la lettre que M. d'Alembert rejette par ſa déclaration, puiſque M. Walpole la dit à lui, je vais la rapprocher de celle qu'il a écrite à M. Hume, afin que le public, en les comparant, ait le plaiſir de juger combien un homme peut être diſſemblable à lui-même, & reſſembler à ſon voiſin.

" MON CHER JEAN-JAQUES,

„ Vous avez renoncé à Geneve, votre Patrie. Vous vous êtes fait chaſſer de la Suiſſe, pays tant vanté dans vos Ecrits; la France vous a décrété; ve-

nez donc chez moi. J'admire vos talens ; je m'amuſe de vos rêveries qui (ſoit dit en paſſant), vous occupent trop & trop long-tems. Il faut à la fin être ſage & heureux ; vous avez fait aſſez parler de vous par des ſingularités peu convenables à un véritable grand homme : démontrez à vos ennemis que vous pouvez avoir quelquefois le ſens commun : cela les fâchera ſans vous faire tort. Mes Etats vous offrent une retraite paiſible : je vous veux du bien & je vous en ferai, ſi vous le trouvez bon. Mais ſi vous vous obſtinez à rejetter mon ſecours, attendez-vous que je ne le dirai à perſonne. Si vous perſiſtez à vous creuſer l'eſprit pour trouver de nouveaux malheurs, choiſiſſez-les tels que vous voudrez ; je ſuis Roi, je puis vous en procurer au gré de vos ſouhaits ; &, ce qui ſurement ne vous arrivera pas vis-à-vis de vos ennemis, je ceſſerai de vous perſécuter, quand vous ceſſerez de mettre votre gloire à l'être.

„ Votre bon ami, FRÉDERIC „

M. WALPOLE A M. HUME.

Arlington-Stréet, le 26 juillet 1766.

" Je ne peux pas me rappeller avec préciſion le tems où j'ai écrit la *Lettre du Roi de Pruſſe*; mais je vous aſſure, avec la plus grande vérité, que c'étoit pluſieurs jours avant votre départ de Paris, & avant l'arrivée de Rouſſeau à Londres; & je peux vous en donner une forte preuve; car non-ſeulement par égard pour vous, je cachai la lettre tant que vous reſtâtes à Paris; mais ce fut auſſi la raiſon pour laquelle, par délicateſſe pour moi même, je ne voulus pas aller le voir, quoique vous me l'euſſiez ſouvent propoſé. Je ne trouvois pas qu'il fût honnête d'aller faire une viſite cordiale à un homme, ayant dans ma poche une lettre où je le tournois en ridicule. Vous avez pleine liberté, mon cher Monſieur, de faire uſage, ſoit auprès de Rouſſeau, ſoit auprès de tout autre, de ce que je dis ici pour votre juſtification: je ſerois bien fâché d'être cauſe qu'on vous fît aucun reproche. J'ai un mépris profond pour Rouſſeau, & une parfaite indifférence ſur

ce qu'on penſera de cette affaire ; mais s'il y a en cela quelque faute, ce que je ſuis bien loin de croire, je la prends ſur mon compte. Il n'y a point de talens qui m'empêchent de rire de celui qui les poſſéde, s'il eſt un charlatan ; mais s'il a de plus un cœur ingrat & méchant, comme Rouſſeau l'a fait voir à votre égard, il ſera déteſté par moi comme par tous les honnêtes gens, &c. „

H. W.

On pourroit faire un volume d'obſervations ſur ces deux Lettres *Franco-Angloiſes*. Il ſuffit, je crois, de les montrer au doigt.

Reprenons M. Hume. M. Rouſſeau ne lui avoit pas répondu ſur le refus ou l'acceptation de la penſion ; il avoit écrit au général Conway. M. Hume rapporte cette lettre (pag. 37.) elle a été publiée dans le *Public-Ledger*, N°. 2123. La différence qu'on lit dans ces copies, ne porte que ſur quelques mots dont voici le plus eſſentiel. M. Rouſſeau dit à ce général : « lorſque je recevrai les bontés de Sa Majeſté Britannique, je veux m'en honorer aux yeux du public comme aux miens, &

n'avoir le cœur plein que des bontés de Sa Majeſté & des vôtres. Je *ne crains* pas que cette façon de penſer les puiſſe altérer „. Dans la feuille Angloiſe on lit : *je ne crois pas*. Cette locution eſt plus modeſte, & par cela même plus convenable. Laiſſons ces *innocentes* fautes d'impreſſion ; mais déduiſons une choſe eſſentielle de cette lettre. C'eſt que M. Rouſſeau étoit pénétré des bontés de Sa Majeſté Britannique, & qu'il ne deſiroit, pour les recevoir, que de les voir paſſer par d'autres mains que celles de M. Hume qu'il croyoit le trahir. Il n'eſt pas étonnant que l'hiſtorien Anglois n'ait pas narré cela au général Conway ; mais ce qui peut ſurprendre, ce ſont les réflexions de M. Hume & de ſes conſeillers.

" Quoique M. Rouſſeau paroiſſe faire ici le ſacrifice d'un intérêt fort conſidérable, il faut obſerver cependant que l'argent n'eſt pas toujours le principal mobile des actions humaines : il y a des hommes ſur qui la vanité a un empire bien plus puiſſant, & c'eſt le cas de ce Philoſophe. Un refus fait avec *oſtentation* de la penſion du Roi d'Angleterre, oſtentation qu'il a ſouvent recherchée à l'égard d'autres

princes, auroit pu être ſeule un motif ſuffiſant pour déterminer ſa conduite „.

Il n'étoit pas poſſible que M. Hume & ſes amis n'en connuſſent le principe naturel : celui d'*oſtentation* qu'ils lui prêtent eſt-il de bonne foi ? Je le demande, non pour l'inſtruction des lecteurs, mais pour leur édification.

Dans cette lettre (*l*) M. Rouſſeau peint ſes malheurs comme un homme accablé ; M. Hume ne veut pas y croire. Il aſſure (ſans preuve) que M. Davenport lui marquoit que préciſément dans ce tems-là ſon hôte étoit très-content & très-gai ; M. Hume affirme de plus " que M. Rouſſeau veut être plaint, mais que ſon affectation de ſenſibilité extrême, étoit un artifice qui n'en impoſoit plus à un homme qui le connoiſſoit auſſi bien que lui „.

Quand on a quelque connoiſſance du cœur humain, il eſt facile d'expliquer pourquoi la plupart des hommes déclament contre les gens riches ou puiſſans, tout en enviant leurs richeſ-

(*l*) Page 38.

ſes ou leurs places. Il ne me paroît pas auſſi aiſé de démêler quelle eſt la paſſion qui fait groſſir idéalement la fortune d'un homme, qui lui ôte idéalement ſes infirmités, & le ſentiment de ſes peines, pour lui enlever juſques à la commiſération que tout être ſenſible doit aux malheureux.

M. Hume qui convient (*m*) d'avoir eu avec M. Rouſſeau une ſcene des plus attendriſſantes, doit ſavoir mieux qu'un autre, que la ſenſibilité la plus exquiſe fait, pour ainſi dire, le fond de ſon ame; M. Hume ne peut ignorer qu'une pauvreté noble l'a toujours ſuivi, parce qu'il a oſé dédaigner la fortune, & qu'il a apporté en venant au monde, une maladie cruelle (une rétention d'urine) qui va croiſſant avec l'âge, ſans eſpoir de ſecours. Si l'on joint à tout cela les calamités nombreuſes qui ont tourmenté ſa vie & aſſiégé les approches de ſa vieilleſſe; je demande au public ſi M. Rouſſeau n'eſt pas un des hommes les plus à plaindre, & ſi M. Hume ou ceux qui comme lui cherchent à pallier ſes infortunes & ſes maux, ſe croiroient heureux à ſa place? Reprenons.

(*m*) Pag. 103.

M. Hume écrivit à M. Rouſſeau (*n*), qu'il y avoit moyen de rendre la penſion publique. "Il lui répondit qu'ayant appris à le connoître & ne pouvant douter qu'il ne l'eût amené en Angleterre pour le perdre, il ſe doit de n'accepter aucune affaire dont il ſoit le médiateur „.

M. Hume répliqua :

" Vous dites que je vous ai trahi ! moi, je le dis hautement, & je le dirai *à tout l'univers*, je ſais le contraire, je ſais que mon amitié pour vous a été ſans bornes & ſans relâche ; & quoique je vous en aye donné des preuves qui ſont *univerſellement connues* en France & en Angleterre, le public n'en connoît encore que la plus petite partie „.

Je ne puis m'empêcher de le dire ; ce n'eſt pas ainſi que parle la bienfaiſance même outragée ; ſi c'étoit par haſard l'amitié bleſſée ? Je ſerois bien trompé. Le ſerois-je ſeul ?

M. Hume finit ſa lettre par demander réponſe & explication des griefs de M. Rouſſeau ; il dit qu'il obtint par le

(*n*) Page 42.

crédit de M. Davenport, la lettre qu'on voit dans l'expoſé, & qu'il n'y fera que quelques notes. Suivons celles qui paroiſſent mériter quelqu'attention.

LETTRE DE M. ROUSSEAU A M. HUME.

" Je ſuis malade, Monſieur, & peu en état d'écrire; mais vous voulez une explication, il faut vous la donner; il n'a tenu qu'a vous de l'avoir depuis long-tems.

" (o) M. Rouſſeau ne m'a aſſurément jamais donné lieu de lui demander une explication. Si pendant que nous avons vécu enſemble, il a eu quelques-uns de ces indignes ſoupçons dont cette lettre eſt remplie, il les a tenus bien ſecrets „.

Pas trop, ce me ſemble. Il ne falloit que lire celle du 22. L'eſpece d'aveuglement que M. Hume ſemble avoir mis à la lire, eſt la ſeule excuſe valable qu'il puiſſe donner. J'aime mieux croire M. Hume diſtrait que coupable.

---

[o] Premiere note de M. Hume. Pag. 49.

" (*p*) Quand il cherche à aliéner de moi cet honnête homme, M. Davenport, il cherche à m'ôter ce qu'il ne m'a pas donné ".

" (*q*) M. Rouſſeau me juge mal, & devroit me connoître mieux. Depuis notre rupture, j'ai écrit à M. Davenport pour l'engager à conſerver les mêmes bontés à ſon malheureux hôte ".

Je ſuis fâché de remarquer que l'air de bonté protectrice que porte cette note, ne pouvoit être que vain. M. Hume, n'eſt, comme on l'a dit ci-devant, que la connoiſſance de M. Davenport qui a reçu chez lui M. Rouſſeau par amitié. Où elle agit, les recommandations des gens de connoiſſance ſont nulles. Mais eſt-il bien vrai que M. Humé n'ait écrit que ce qu'il dit? Je crains que ſa mémoire ne lui ait fait encore oublier quelque choſe, du moins peut-on conclure que M. Rouſſeau avoit lu quelqu'une de ſes lettres, qui n'étoient pas des lettres de recommandation. Déjà, dit-il, écrivant à M. Davenport, il (M. Hume)

(*p*) Pag. 57 de la lettre.
(*q*) *Ibidem.* Note.

me traite d'homme féroce, de monſtre d'ingratitude. Ceci eſt allégué page 91, & n'eſt accompagné d'aucune note de M. Hume.

" Tout ce qui s'eſt fait de bien, ſe ſeroit fait ſans lui à-peu-près de même, & peut-être mieux ; mais le mal ne ſe fût point fait ; car pourquoi ai-je des ennemis en Angleterre ? Pourquoi ces ennemis ſont-ils préciſément les amis de M. Hume ? Qui eſt-ce qui a pu m'attirer leur inimitié ? Ce n'eſt pas moi qui ne les vis de ma vie, & qui ne les connois pas ; je n'en aurois aucun, ſi j'y étois venu ſeul.

" (*r*) Etranges effets d'une imagination bleſſée ! M. Rouſſeau ignore, dit-il, ce qui ſe paſſe dans le monde, & il parle cependant des ennemis qu'il a en Angleterre. D'où le ſait-il ? Où le voit-il ? Il n'y a reçu que des marques de bienfaiſance & d'hoſpitalité. M. Walpole ſeul avoit fait une plaiſanterie ſur lui, mais n'étoit point pour cela ſon ennemi. Si M. Rouſſeau voyoit les choſes comme elles ſont, il verroit qu'il n'a eu en Angleterre d'autre ami

[*r*] Note.

que moi, & d'autre ennemi que lui-même „.

Il eſt facile de répondre. M. Rouſſeau a appris qu'il avoit des ennemis en Angleterre par les papiers publics. Il m'eſt impoſſible de ſuppoſer que M. Hume voulût penſer un inſtant que les horreurs qui y ont été imprimées puiſſent partir d'une main amie. S'il n'avoit oublié que l'eſtimable M. Davenport, dont il a parlé il n'y a qu'un inſtant, étoit l'ami de M. Rouſſeau, s'il n'avoit oublié que le reſpectable Lord Maréchal l'étoit davantage, M. Hume ne ſe ſeroit pas flatté d'être le ſeul ami de M. Rouſſeau en Angleterre.

Dans les dix pages ſuivantes, il y a des allégations de la part de M. Rouſſeau; déni de celle de M. Hume. Certainement quelqu'un de ces Meſſieurs manque de mémoire. Dieu ſait bien qui.

M. Rouſſeau (pag. 66.) rappelle que M. Hume eſt lié avec ſes ennemis.

" J'apprends que le fils du Jongleur Tronchin, mon plus mortel ennemi, eſt non-ſeulement l'ami, le protégé de M. Hume, mais qu'ils logent enſemble; & quand M. Hume voit que je fais cela, il m'en fait la confidence,

m'aſſurant que le fils ne reſſemble pas au pere. J'ai logé quelques nuits dans cette maiſon chez M. Hume avec ma gouvernante ; à l'accueil dont nous ont honoré ſes hôteſſes, qui ſont ſes amies, j'ai jugé de la façon dont lui ou cet homme qu'il dit ne pas reſſembler à ſon pere, ont pu leur parler d'elle & de moi ».

« (s) Me voilà donc accuſé de trahiſon parce que je ſuis l'ami de M. Walpole, qui a fait une plaiſanterie ſur M. Rouſſeau ; parce que le fils d'un homme que M. Rouſſeau n'aime pas ſe trouve par haſard logé dans la même maiſon que moi ; parce que mes hôteſſes, qui ne ſavent pas un mot de François, ont regardé M. Rouſſeau froidement !.... Au reſte, j'ai dit ſeulement à M. Rouſſeau que le jeune Tronchin n'avoit pas contre lui les mêmes préventions que ſon pere ».

Sans prétendre prononcer entre M. Rouſſeau & M. Hume qui rapportent différemment ce fait, je demanderai à ce dernier ſi c'eſt auſſi par haſard qu'il protege le jeune Tronchin. Cela valoit la peine d'être expliqué.

(s) Note.

De

De la page 67 à la 73 nouvelles accuſations, nouveaux dénis, même réflexion à faire que ci-devant.

M. Rouſſeau dit qu'il écrivit une lettre (*t*) que M. Hume devoit " trouver fort naturelle s'il étoit coupable, mais fort extraordinaire s'il ne l'étoit pas ,,. M. Hume s'en rapporte encore à la lettre du 22 mars, où il ne trouve que le ton de la plus grande cordialité ſans la moindre réſerve. Ce pauvre cher Monſieur rêve amitié, & la trouve par-tout.

M. Rouſſeau dit (*u*): " la trahiſon d'un faux ami dont j'étois la proie, étoit ce qui portoit dans mon cœur trop ſenſible l'accablement, la triſteſſe & la mort.

Ce faux ami (*x*), c'eſt moi ſans doute. Mais cette trahiſon quelle eſt-elle? Quel mal ai-je fait ou pu faire à M. Rouſſeau? En me ſuppoſant le projet de le perdre, comment pouvois-je y parvenir par les ſervices que je lui rendois? Si M. Rouſſeau en étoit cru, on me trouveroit bien plus imbécille que méchant ,,.

(*t*) Pag. 70 de la lettre.
(*u*) Pag. 77.
(*x*) Note de M. Hume.

La trahiſon & le mal ſeroient (ſi cela étoit poſſible), d'avoir voulu perdre M. Rouſſeau de réputation, & par-là aſſaſſiner ſon ame (*y*). La méchanceté ſeroit d'avoir caché la main ſous le manteau de la bienfaiſance, pour qu'on ne pût la voir armée d'un poignard.

Je le répete avec vérité, jamais je ne croirai M. Hume coupable de cette noirceur. Il a fait du mal à M. Rouſſeau ſans s'en douter. Cet aveu ne doit pas bleſſer M. Hume. Etant enfant, j'ai ouï dire à M. de Monteſquieu, qu'avec un bon cœur, l'eſprit ne garantiſſoit pas des piéges des méchans.

En récapitulant ſes griefs (*z*), M. Rouſſeau fait mention de pluſieurs libelles. M. Hume convient de quelques-uns, ſe contentant d'obſerver qu'il n'y a pas trempé. Voyez page 81.

Il en cite un où l'Auteur ne peut déguiſer ſa rage ſur l'accueil qu'on avoit fait à M. Rouſſeau à Paris.

(*y*) S'il ſe trouvoit quelque lecteur auquel je duſſe dire qu'aſſaſſiner ſon ame n'eſt qu'une métaphore, je rougirois pour lui. Croire à l'ame, à ſon immortalité, eſt une de mes plus douces penſées.

(*z*) Pag. 79.

Un autre (*a*) où l'on dit qu'il ouvre ſa porte aux grands, la ferme aux petits, reçoit mal ſes parens, pour ne rien dire de plus.

M. Hume dit du premier (pag. 81.) : " je n'ai aucune connoiſſance de ce prétendu libelle ; & du ſecond, (pag. 86.), je n'ai jamais vu cette piece ni avant ni après ſa publication, & tous ceux à qui j'en ai parlé n'en ont aucune connoiſſance ".

En admettant ce fait, il faut convenir qu'il tient du miracle (*b*). Puiſque M. Hume n'a pu ſe procurer à Londres ce que j'ai lu ici, il n'a qu'à prendre le *Saint James's Chronicle* N°. 821 ; à la quatrieme page il y trouvera un article pour M. Rouſſeau contenant trois demandes & une réflexion qui aſſaiſſonne le tout.

Dans la ſeconde queſtion, on demande comment a-t-il pu ſe faire " que l'Auteur de la nouvelle Héloïſe ſoit froid, (pour ne rien dire de plus) en-

(*a*) Pag. 87.

(*b*) Jamais peuple n'eut plus de papiers publics, & ne les lut plus avidement que les Anglois. Les manouvriers les liſent dans les cabarets, les gens riches dans les cafés ou chez eux. Tout le monde s'en mêle.

vers ſes parens & amis, qu'il change ſouvent ces derniers, & qu'il en ait eu pluſieurs qu'il a enſuite appellés monſtres ?

Que l'Auteur de l'*inégalité* ait ouvert ſa porte aux grands, & qu'il l'ait fermée aux petits „ ?

Le lecteur peut examiner à préſent avec plus de ſureté ce que M. Rouſſeau dit pages 87, 88, 89, où il accuſe formellement M. Hume d'avoir fourni cet article. Il eſt vrai que M. Hume s'en lave bien, en aſſurant qu'il n'étoit pas préſent lorſqu'il reçut ſon couſin.

Je ne pouſſerai pas plus loin l'examen des Notes ſur la lettre de M. Rouſſeau. Elles conſiſtent pour la plupart en dénis, en défaut de mémoire; ce que j'ai dit de quelques-unes peut faire apprécier les autres, qui ne ſont d'ailleurs ni longues ni nombreuſes.

La lettre de M. Hume en réponſe à celle de M. Rouſſeau eſt, j'oſe le dire, froide, ſtérile, & ne débat qu'un ſeul article intéreſſant; la ſcene attendriſſante qui s'eſt paſſée entr'eux & qu'ils narrent différemment. Ces récits ſont trop eſſentiels pour ne pas les comparer. Si on le fait attentivement, il ne ſera pas auſſi difficile qu'on pourroit le

croire d'assigner celui des deux qui mérite qu'on y ajoute foi. Rapprochons-les, en débutant par celui de M. Hume, par la raison qu'il faut faire les honneurs du pas aux étrangers.

" M. Davenport avoit imaginé un honnête artifice pour vous faire croire qu'il y avoit une chaise de retour prête à partir pour Wootton ; je crois même qu'il le fit annoncer dans les papiers publics, afin de mieux vous tromper. Son intention étoit de vous épargner une partie de la dépense du voyage, ce que je regardois comme un projet louable ; mais je n'eus aucune part à cette idée ni à son exécution. Il vous vint cependant quelque soupçon de l'artifice, tandis que nous étions au coin de mon feu, & vous me reprochâtes d'y avoir participé : je tâchai de vous appaiser & de détourner la conversation ; mais ce fut inutilement. Vous restâtes quelque tems assis, ayant un air sombre & gardant le silence, ou me répondant avec beaucoup d'humeur ; après quoi vous vous levâtes & fîtes un tour ou deux dans la chambre ; enfin, tout d'un coup & à mon grand étonnement, vous vîntes vous jetter sur mes genoux, & passant vos

bras autour de mon cou, vous m'embraſſâtes avec un air de tranſport, vous baignâtes mon viſage de vos larmes, & vous vous écriâtes : *Mon cher ami, me pardonnerez-vous jamais cette extravagance? Après tant de peines que vous avez priſes pour m'obliger, après les preuves d'amitié ſans nombre que vous m'avez données, ſe peut-il que je paye vos ſervices de tant d'humeur & de bruſquerie? Mais en me pardonnant, vous me donnerez une nouvelle marque de votre amitié, & jeſpere que lorſque vous verrez le fond de mon cœur, vous trouverez qu'il n'en eſt pas indigne.* Je fus extrêmement touché, & je crois qu'il ſe paſſa entre nous une ſcene très-tendre ».

Récit de M. Rouſſeau.

« Un ſoir, je vois encore chez lui une manœuvre de lettre dont je ſuis frappé. Après le ſouper, gardant tous deux le ſilence au coin de ſon feu, je m'apperçois qu'il me fixe, comme il lui arrivoit ſouvent, & d'une maniere dont l'idée eſt difficile à rendre. Pour cette fois, ſon regard ſec, ardent, moqueur & prolongé devient plus qu'inquiétant. Pour m'en débarraſſer

j'eſſayai de le fixer à mon tour ; mais en arrêtant mes yeux ſur les ſiens, je ſens un frémiſſement inexplicable, & bientôt je ſuis forcé de les baiſſer. La phiſionomie & le ton du bon David ſont d'un bon homme ; mais où, grand Dieu ! ce bon homme emprunte-t-il les yeux dont il fixe ſes amis ?

L'impreſſion de ce regard me reſte & m'agite ; mon trouble augmente juſqu'au ſaiſiſſement : ſi l'épanchement n'eût ſuccédé, j'étouffois. Bientôt un violent remords me gagne ; je m'indigne de moi-même ; enfin dans un tranſport que je me rappelle encore avec délices, je m'élance à ſon cou, je le ſerre étroitement ; ſuffoqué de ſanglots, inondé de larmes, je m'écrie d'une voix entre-coupée : *Non, non David Hume n'eſt pas un traître ; s'il n'étoit le meilleur des hommes il faudroit qu'il en fût le plus noir.* David Hume me rend poliment mes embraſſemens, & tout en me frappant de petits coups ſur le dos, me répete pluſieurs fois d'un ton tranquille : *Quoi, mon cher Monſieur ! Eh ! mon cher Monſieur ! Quoi donc, mon cher Monſieur !* Il ne me dit rien de plus ; je ſens que mon cœur ſe reſſerre ; nous

allons nous coucher, & je pars le lendemain pour la province. „

Dans ſon narré, M. Hume ne veut ſuppoſer que de l'humeur à M. Rouſſeau : M. Rouſſeau au contraire n'annonce dans le ſien que la triſte impreſſion que lui avoient donnée ſes ſoupçons ſur la conduite de M. Hume. Il paroît plus naturel qu'une effuſion de cœur les ſuive, que de la voir amenée par la bouderie, ou l'humeur dont les traces ſont toujours légeres.

L'homme le plus uniforme, qui eſt le plus conſtamment le même, ſe laiſſe aller quelquefois à des momens d'humeur, de vivacité, occaſionnés par les infirmités : l'embarras des affaires ou les chagrins qui les ſuivent. Dans ce cas, l'homme le plus juſte peut s'oublier & répandre dans ſon domeſtique, ſur ſon ami même, les inquiétudes qui l'agitent. Un inſtant de réflexion ſuffit pour lui faire ſentir ſon injuſtice, il en fait ſans peine l'aveu à l'ami qu'il avoit contriſté ; l'air de bonté qu'il reprend, qu'il redouble même dans ſon domeſtique, eſt l'excuſe, & l'aveu tacite de ſon humeur. Il ſeroit plus noble & plus grand ſans doute de l'avouer tout haut, & ce ſe-

roit peut-être un moyen pour ſe garantir des rechûtes ; mais l'amour-propre mal entendu s'oppoſe à des aveux, qu'on eſtimeroit humilians vis-à-vis des gens que l'éducation & l'uſage nous ont appris à regarder, non comme des hommes, mais comme nos inférieurs : tel eſt le train de la vie ordinaire.

Dans celui de l'amitié, ſi l'on n'eſt point à l'abri de quelques nuages paſſagers, ont connoît du moins rarement les orages terribles qui ſont plus fréquens en amour ; mais lorſque des ſoupçons violens s'elevent dans le ſein d'une ame tendre contre un ami chéri, elle ſent troubler tout ſon être, l'amour propre peut la forcer à garder le ſilence, ſur les griefs qu'elle a, ou croit avoir ; l'amitié les rompt bientôt, les explications ſuccédent, & les réparations ſont toujours en raiſon de l'offenſe que croit avoir fait l'ami qui s'eſtimoit léſé ; il ſe la groſſit, l'exagere, tandis que l'autre ami l'atténue & l'affoiblit ; leurs cœurs ſe parlent, leurs yeux ſe mouillent, & la paix renaît dans leurs embraſſemens.

Si l'on veut maintenant faire l'application de l'une de ces deux eſpeces,

l'on ne ſera je crois, pas embarraſſé ſur le choix. M. Rouſſeau n'avoit ni humeur ni bouderie. Il pouvoit avoir mal apprécié la conduite de M. Hume, mais très-certainement il ne pouvoit être ſans ſoupçons: la lettre que M. Hume reclame & qui lui donne un air ſi triomphant, les confirme & le condamne: s'il l'avoit peſée, lue, il ne lui diroit pas d'un ton preſque punique:

" Vous n'avez pas fait attention que j'avois une lettre (c) écrite de votre main, qui ne peut abſolument ſe concilier avec votre récit & qui confirme le mien.

C'eſt celle du 22 mars (*d*) qui eſt pleine de cordialité & qui prouve que M. Rouſſeau ne m'avoit jamais laiſſé entrevoir aucun de ſes noirs ſoupçons de perfidie ſur leſquels il inſiſte à préſent, on voit ſeulement quelques reſtes d'humeur ſur la chaiſe.

Si M. Hume avoit eu ſous les yeux cette lettre, comment auroit-il pu concilier ſans ſoupçons, cet aſſemblage de

(*c*) Pag. 104.
(*d*) Pag. 24.

gratitude ſur ſes ſervices, & d'inquiétudes ſur ſes ſentimens ; ou mettant, pour ainſi dire ; « ſes actions d'un côté & ſes intentions de l'autre, au lieu de parler des preuves d'amitié qu'il lui avoit données, M. Rouſſeau le prie de l'aimer à cauſe du bien qu'il lui a fait, & finit ſa lettre, comme je l'ai rapporté, par lui dire : Je vous embraſſe, mon cher Patron, avec le même cœur, que j'eſpere & deſire trouver en vous ,,.

Toutes ces expreſſions qui ſe renforcent mutuellement, n'appartiennent en aucune façon à l'humeur, mais aux doutes les plus caractériſés.

Il ne ſeroit pas honnête de croire que M. Hume les eût vus, ſans chercher à les détruire par une explication déciſive ; il eſt bien naturel de penſer que s'il ne les a pas ſentis, ce ne peut être par défaut de jugement, mais par diſtraction. Juſques-là, on explique, bien ou mal, la conduite de M. Hume ; il n'eſt pas auſſi aiſé de le faire lorſque M. Rouſſeau dans ſa grande lettre, paſſe du doute à l'accuſation, & de celle-ci, à ce qu'il appelle la démonſtration, & finit par dire :

" Abymes des deux côtés ! je péris

dans l'un ou dans l'autre. Je ſuis le plus malheureux des humains ſi vous êtes coupable, j'en ſuis le plus vil ſi vous êtes innocent. Vous me faites deſirer d'être cet objet mépriſable. Oui, l'état où je me verrois proſterné, foulé ſous vos pieds, criant miſéricorde, & faiſant tout pour l'obtenir, publiant à haute voix mon indignité, & rendant à vos vertus le plus éclatant hommage, ſeroit pour mon cœur un état d'épanouiſſement & de joie, après l'état d'étouffement & de mort où vous l'avez mis. Il ne me reſte qu'un mot à vous dire. Si vous êtes coupable, ne m'écrivez plus; cela ſeroit inutile, & ſurement vous ne me tromperez pas. Si vous êtes innocent, daignez vous juſtifier. Je connois mon devoir, je l'aime & l'aimerai toujours quelque rude qu'il puiſſe être. Il n'y a point d'abjection dont un cœur, qui n'eſt point né pour elle, ne puiſſe revenir ,,.

A tout cela point de réponſe de la part de M. Hume.

En finiſſant la pourſuite de ces lettres, je ne puis me refuſer d'obſerver que toutes celles de M. Rouſſeau partent de ſon ame diverſement affectée, & que celles de M. Hume ſortent, pour

ainſi dire, toutes armées de ſa tête: dans celle du 19 juin (*e*) il lui demande d'envoyer ſon conſentement pour la penſion de la maniere la plus froide. Je ne dis pas ceci pour M. Hume, mais rien n'eſt ſi glacé, ſi repouſſant que les ſervices de la plupart des courtiſans. Rien n'eſt ſi empreſſé, ſi ardent que les offres qu'ils en ſavent faire.

Dans la lettre du 26, l'amour-propre y joue un grand rôle, l'amitié léſée ne s'y fait preſque pas ſentir.

Dans celle du 22. Juillet, (*f*) qui doit ſervir de réponſe à la Catilinaire de M. Rouſſeau, c'eſt bien autre choſe. On voit un homme toujours maître de lui, qui, négligeant le corps des accuſations, en ſecoue une ſeule branche ſans l'arracher. Il rapporte enſuite une Lettre de M. Walpole, pour prouver qu'il n'eut aucune part à celle qu'il publia ſous le nom du Roi de Pruſſe. Paſſant enſuite à l'examen des motifs qui ont déterminé M. Rouſſeau à lui faire une querelle, à éclater contre lui, car on ſuppoſe toujours que c'eſt lui (& c'eſt la marotte de Meſſieurs les Editeurs,) M. Hume diſcute, ſi c'eſt

(*e*) Pag. 41.
(*f*) Pag. 101.

par mauvaiſe foi, & conclut puiſſamment, de l'avis de ſon ſage conſeil, c'eſt-à-dire de Meſſieurs les Editeurs, que c'eſt par un *mélange d'orgueil & de folie* (*g*). Quoiqu'il doute fort, que dans aucune circonſtance de ſa vie, M. Rouſſeau ait joui plus entiérement qu'aujourd'hui de toute ſa raiſon, même dans les étranges lettres qu'il dit qu'il lui a écrites, où l'on trouve des traces bien marquées de ſon éloquence, & de ſon génie.

Un mélange d'orgueil & de folie! Lui! M. Rouſſeau! Eh! *Meſſieurs*, mes *chers Meſſieurs*! La main ſur la conſcience. J'en appelle à vous. Car je ne veux pas faire remarquer au Public que vos dernieres raiſons ſont des ſottiſes, des invectives groſſieres. Il vous diroit ſans héſiter, ce que *Lucien* diſoit au ſouverain Dieu de la fable. *Jupiter* tu te fâches, tu prends ta foudre, tu as donc tort.

" M. Hume pour prouver qu'il n'en a pas eu d'écrire, ajoute: M. Rouſſeau m'a dit ſouvent qu'il compoſoit les Mémoires de ſa vie, & qu'il rendroit juſtice à lui-même, à ſes amis & à ſes en-

(*g*) Pag. 111.

nemis. Comme M. Davenport m'a marqué que depuis ſa retraite à Vootton il avoit été fort occupé à écrire, j'ai lieu de croire qu'il acheve cet ouvrage. Rien au monde n'étoit plus inattendu pour moi que de paſſer ſi ſoudainement de la claſſe de ſes amis à celle de ſes ennemis ; mais cette révolution s'étant faite, je dois m'attendre à être traité en conſéquence. Si ces Mémoires paroiſſent après ma mort, perſonne ne pourra juſtifier ma mémoire, en faiſant connoître la verité : s'ils ſont publiés après la mort de l'Auteur, ma juſtification perdra, par cela même une grande partie de ſon authenticité. Cette réflexion m'a engagé à recueillir toutes les circonſtances de cette aventure, à en faire un précis que je deſtine à mes amis & dont je pourrai faire dans la ſuite, l'uſage qu'eux & moi nous jugerons convenable ,,.

On pourroit, ſans bleſſer M. Hume, lui demander quelques preuves de tout ce qu'il dit. Mais paſſons-lui comme une vérité, que M. Rouſſeau travaille à faire des Mémoires ſur ſa vie.

J'ai prouvé, en examinant l'avertiſſement de Meſſieurs les Editeurs, que c'étoit eux ſeuls ou les autres amis de

M. Hume qui avoient fait bruyamment connoître ſes démêlés ; ſi par haſard le motif de cet éclat leur eut été inſpiré par la crainte des futurs Mémoires de M. Rouſſeau, auxquels on le prétend occupé, ils auroient ſurement ſenti qu'il ſeroit ridicule de juſtifier M. Hume ſur une accuſation à venir. Tout le tems qu'elle eût éte entre M. Rouſſeau & M. Hume, elle n'exiſtoit pas pour le public, il falloit donc, pour la traduire à ſon tribunal, néceſſairement répandre la rupture de ces hommes célébres, noircir M. Rouſſeau, attendre que le public ſe récriât contre des imputations ſans preuves ; alors ſaiſir, comme on dit, la balle au bond, & faire imprimer l'écrit ou mémoire ſur lequel j'ai fait des obſervations. Ecrit ſoigneuſement préparé, & deſtiné à l'uſage que M. Hume ou ſes amis trouveroient bon. On voit l'emploi que leur prudence rafinée leur en a fait faire ſous le titre d'*Expoſé ſuccinct*, qui méritoit au moins l'épithete de juſtification convenablement préparée.

Je ne ferai point de réflexions ſur un fait auſſi énergique. Mais réſumant en peu de mots tout ce qui a été dit ſur la querelle des deux ſavans, je rap-

pellerai une vérité commune qui en montre la baſe. Les hommes ne font jamais du mal que lorſqu'ils ont intérêt & poſſibilité de le faire. M. Rouſſeau ſoupirant après un état tranquille qu'il alloit chercher en Angleterre, y arrivant ſans habitude, ainſi que ſans parti, n'avoit ni intérêt ni moyens pour attaquer M. Hume dont il ne connoiſſoit ni la langue, ni les ennemis s'il en a. Cependant il s'eſt élevé un démêlé entr'eux.

J'ai avancé, non ſans raiſon & ſans preuves, que M. Rouſſeau avoit des ennemis à Geneve, à Paris, & que M. Hume étoit le plaſtron derriere lequel ils ſe ſont *tapis* comme des *braves*; j'ai établi que ces ennemis avoient pourſuivi M. Rouſſeau de Geneve en Suiſſe, que de concert ils l'avoient attaqué à Londres par d'indignes libelles aſſez mal déguiſés; il eſt conſtant que M. Hume eſt lié avec eux. J'ai prouvé que ſous le maſque de l'*incognito*, les mêmes perſonnes ont publié les démêlés de M. Hume, que vraiſemblablement ils avoient ourdis; qu'ils ont fait bruit de ces démêlés pour avoir occaſion de produire la juſtification *pochée* du docte Breton dont ils ont di-

rigé, arrangé les matériaux ; le motif qui les a fait agir, c'eſt la haine armée par l'envie (*). L'on a vu dans cet écrit hâtivement fait, leurs moyens & leur but, qui étoit de perdre M. Rouſſeau en cherchant à le couvrir tout à-la-fois, des traits poignans du ridicule & de la noirceur de l'ingratitude. Trop de perſonnes auroient à rougir, ſi j'obſervois que rire d'une méchanceté lâchée ſur un homme ſouffrant & perſécuté, n'eſt pas d'une belle ame ; je croirois offenſer le public, M. Rouſſeau, & me manquer à moi-même, ſi je cherchois à laver ce philoſophe d'un vice qui n'eſt connu que des ames viles. Je ne dirai rien de plus à ſes ſcientifiques ennemis.

(*) On ſent bien que
Vixque tenet lacrymas, cùm nil lacrymabile cernit.
Ovid.
Je n'ignore pas qu'Ovide a dit *quia* au lieu de *cùm*.

LE DOCTEUR PANSOPHE,

OU

LETTRES

DE MONSIEUR

DE VOLTAIRE.

LETTRE

DE MONSIEUR

DE VOLTAIRE

A M. HUME.

J'Ai lu, Monſieur, les pieces du procès que vous avez eu à ſoutenir par devant le public contre votre ancien protégé. J'avoue que la grande ame de Jean-Jaques a mis au jour la noirceur avec laquelle vous l'avez comblé de bienfaits : & c'eſt en vain qu'on a dit que c'eſt le procès de l'ingratitude contre la bienfaiſance.

Je me trouve impliqué dans cette affaire. Le ſieur Rouſſeau m'accuſe de lui avoir écrit en Angleterre (*), une lettre dans laquelle je me moque de

(*) On trouvera à la ſuite de ce morceau, cette lettre que M. Rouſſeau attribue à M. de Voltaire, & qui a été en effet imprimée à Londres ſous le nom de ce grand Ecrivain.

lui. Il a accuſé M. d'Alembert du même crime.

Quand nous ſerions coupables au fond de notre cœur, M. d'Alembert & moi, de cette énormité, je vous jure que je ne le ſuis point de lui avoir écrit. Il y a ſept ans que je n'ai eu cet honneur. Je ne connois point la lettre dont il parle, & je vous jure que ſi j'avois fait quelques mauvaiſe plaiſanterie ſur M. Jean-Jaques Rouſſeau, je ne la déſavouerois pas.

Il m'a fait l'honneur de me mettre au nombre de ſes ennemis & de ſes perſécuteurs. Intimement perſuadé qu'on doit lui élever une ſtatue, comme il le dit dans la lettre polie & décente de *Jean-Jaques Rouſſeau Citoyen de Geneve, à Chriſtophe de Beaumont Archevêque de Paris;* il penſe que la moitié de l'univers eſt occupée à dreſſer cette ſtatue ſur ſon piédeſtal, & l'autre moitié à la renverſer.

Non-ſeulement il m'a cru iconoclaſte; mais il s'eſt imaginé que j'avois conſpiré contre lui avec le Conſeil de Geneve pour faire décréter ſa propre perſonne de priſe de corps, & enſuite avec le Conſeil de Berne pour le faire chaſſer de la Suiſſe.

Il a perſuadé ces belles choſes aux protecteurs qu'il avoit alors à Paris, & il m'a fait paſſer dans leur eſprit pour un homme qui perſécutoit en lui la ſageſſe & la modeſtie. Voici, Monſieur, comment je l'ai perſécuté.

Quand je ſus qu'il avoit beaucoup d'ennemis à Paris, qu'il aimoit comme moi la retraite, & que je préſumai qu'il pouvoit rendre quelques ſervices à la philoſophie, je lui fis propoſer par M. Marc Chapuis, citoyen de Geneve, dès l'an 1759, une maiſon de campagne appellée l'*Hermitage*, que je venois d'acheter.

Il fut ſi touché de mes offres, qu'il m'écrivit ces propres mots :

MONSIEUR,

" Je ne vous aime point ; vous corrompez ma République en donnant des Spectacles dans votre château de Tournay, &c. ,,.

Cette lettre, de la part d'un homme qui venoit de donner à Paris un grave opéra & une comédie, n'étoit cependant pas datée des petites maiſons. Je n'y fis point de réponſe, comme vous le croyez bien, & je priai M. Tronchin le médecin, de vouloir bien lui envoyer une ordonnance pour cette

maladie. M. Tronchin me répondit, que puiſqu'il ne pouvoit pas me guérir de la manie de faire encore des pieces de théatre à mon âge, il déſeſpéroit de guérir Jean-Jaques. Nous reſtâmes l'un & l'autre fort malades, chacun de notre côté.

En 1762 le Conſeil de Geneve entreprit ſa cure, & donna une eſpece d'ordre de s'aſſurer de lui pour le mettre dans les remedes. Jean-Jaques décrété à Paris & à Geneve, convaincu qu'un corps ne peut être en deux lieux à la fois, s'enfuit dans un troiſieme. Il conclut avec ſa prudence ordinaire que j'étois ſon ennemi mortel, puiſque je n'avois pas répondu à ſa lettre obligeante. Il ſuppoſa qu'une partie du Conſeil Genevois étoit venu dîner chez moi pour conjurer ſa perte, & que la minute de ſon arrêt avoit été écrite ſur ma table à la fin du repas. Il perſuada une choſe ſi vraiſemblable à quelques-uns de ſes concitoyens. Cette accuſation devint ſi ſérieuſe, que je fus obligé enfin d'écrire au Conſeil de Geneve une lettre très-forte, dans laquelle je lui dis que s'il y avoit un ſeul homme dans ce Corps qui m'eût jamais parlé du moindre deſſein contre

le

le ſieur Rouſſeau, je conſentois qu'on le regardât comme un ſcélérat & moi auſſi; & que je déteſtois trop les perſécuteurs pour l'être.

Le Conſeil me répondit par un ſecrétaire d'Etat que je n'avois jamais eu, ni dû avoir, ni pu avoir la moindre part, ni directement ni indirectement, à la condamnation du ſieur Jean-Jaques.

Les deux lettres ſont dans les archives du Conſeil de Geneve.

Cependant, M. Rouſſeau retiré dans les délicieuſes vallées de Moutiers-Travers, ou Motiers-Travers, au comté de Neufchâtel, n'ayant pas eu depuis un grand nombre d'années le plaiſir de communier ſous les deux eſpeces, demanda inſtamment au Prédicant de Moutiers-Travers, homme d'un eſprit fin & délicat, la conſolation d'être admis à la ſainte Table; il lui dit que ſon intention étoit, 1°. *de combattre l'Egliſe Romaine*; 2°. *de s'élever contre l'ouvrage infernal de l'Eſprit, qui établit évidemment le matérialiſme*; 3°. *de foudroyer les nouveaux philoſophes vains & préſomptueux.* Il écrivit & ſigna cette déclaration, & elle eſt encore entre les mains de M. de Mont-

mollin Prédicant de Moutiers-Travers & de Bovereſſe.

Dès qu'il eut communié, il ſe ſentit le cœur dilaté ; il *s'attendrit juſqu'aux larmes.* Il le dit au moins dans ſa lettre du 8 août 1765.

Il ſe brouilla bientôt avec le Prédicant & les prêchés de Moutiers-Travers & de Bovereſſe. Les petits garçons & les petites filles lui jetterent des pierres ; il s'enfuit ſur les terres de Berne ; & ne voulant plus être lapidé, il ſupplia Meſſieurs de Berne *de vouloir bien avoir la bonté de le faire enfermer le reſte de ſes jours dans quelqu'un de leurs châteaux, ou tel autre lieu de leur Etat qu'il leur ſembleroit bon de choiſir.* Sa lettre eſt du 20 octobre 1765.

Depuis Madame la comteſſe de Pimbèche, à qui l'on conſeilloit de ſe faire lier ; je ne crois pas qu'il ſoit venu dans l'eſprit de perſonne de faire une pareille requête. Meſſieurs de Berne aimerent mieux le chaſſer que de ſe charger de ſon logement.

Le judicieux Jean-Jaques ne manqua pas de conclure que c'étoit moi qui le privoit de la douce conſolation d'être dans une priſon perpétuelle, & que

même j'avois tant de crédit chez les prêtres, que je le faiſois excommunier par les chrétiens de Moutiers-Travers & de Boveresſe.

Ne penſez pas que je plaiſante, Monſieur; il écrit dans une lettre du 24 juin 1765 : *Etre excommunié de la façon de M. de V. m'amuſera fort auſſi.* Et dans ſa lettre du 23 mars, il dit : *M. de V. doit avoir écrit a Paris qu'il ſe fait fort de faire chaſſer Rouſſeau de ſa nouvelle patrie.*

Le bon de l'affaire eſt qu'il a réuſſi à faire croire pendant quelques tems cette folie à quelques perſonnes; & la vérité eſt que, ſi au lieu de la priſon qu'il demandoit à Meſſieurs de Berne, il avoit voulu ſe réfugier dans la maiſon de campagne que je lui avois offerte, je lui aurois donné alors cet aſyle, où j'aurois eu ſoin qu'il eût de bons bouillons avec des potions rafraîchiſſantes; bien perſuadé qu'un homme, dans ſon état, mérite beaucoup plus de compaſſion que de colere.

Il eſt vrai qu'à la ſageſſe toujours conſéquente de ſa conduite & de ſes écrits, il a joint des traits qui ne ſont pas d'une bonne ame. J'ignore ſi vous ſavez qu'il a écrit des *Lettres de la*

Montagne. Il ſe rend dans la cinquieme lettre formellement délateur contre moi ; cela n'eſt pas bien. Un homme qui a communié ſous les deux eſpeces, un ſage à qui on doit élever des ſtatues, ſemble dégrader un peu ſon caractere par une telle manœuvre ; il haſarde ſon ſalut & ſa réputation.

Auſſi la premiere choſe qu'ont faite Meſſieurs les Médiateurs de France, de Zurich & de Berne, a été de déclarer ſolemnellement les *Lettres de la Montagne* un libelle calomnieux. Il n'y a plus moyen que j'offre une maiſon à Jean-Jaques, depuis qu'il a été affiché calomniateur au coin des rues.

Mais en faiſant le métier de délateur & d'homme un peu brouillé avec la vérité, il faut avouer qu'il a toujours conſervé ſon caractere de modeſtie.

Il me fit l'honneur de m'écrire, avant que la Médiation arrivât à Geneve, ces propres mots :

MONSIEUR,

" Si vous avez dit que je n'ai pas été ſecrétaire d'Ambaſſade à Veniſe, vous avez menti ; & ſi je n'ai pas été ſecrétaire d'Ambaſſade, & ſi je n'en ai

pas eu les honneurs, c'eſt moi qui ai menti „.

J'ignorois que M. Jean-Jaques eût été ſecrétaire d'Ambaſſade ; je n'en avois jamais dit un ſeul mot, parce que je n'en avois jamais entendu parler.

Je montrai cette agréable lettre à un homme véridique, fort au fait des affaires étrangeres, curieux & exact. Ces gens-là ſont dangereux pour ceux qui citent au haſard. Il déterra les lettres originales écrites de la main de Jean-Jaques, du 9 & du 13 août 1743 à M. du Theil, premier commis des affaires étrangeres, alors ſon protecteur. On y voit ces propres paroles :

" J'ai été deux ans le Domeſtique de M. de Montaigu (Ambaſſadeur à Veniſe)... J'ai mangé ſon pain... Il m'a chaſſé honteuſement de ſa maiſon... Il ma menacé de me faire jetter par la fenêtre... & de pis, ſi je reſtois plus long-tems dans Veniſe... &c. &c. „

Voilà un ſecrétaire d'Ambaſſade aſſez peu reſpecté, & la fierté d'une grande ame peu ménagée. Je lui conſeille de faire graver au bas de ſa ſtatue les paroles de l'Ambaſſadeur au ſecrétaire d'Ambaſſade.

Vous voyez, Monſieur, que ce pauvre homme n'a jamais pu ni ſe maintenir ſous aucun maître, ni ſe conſerver aucun ami, attendu qu'il eſt contre la dignité de ſon être d'avoir un maître, & que l'amitié eſt une foibleſſe dont un ſage doit repouſſer les atteintes.

Vous dites qu'il fait l'hiſtoire de ſa vie. Elle a été trop utile au monde, & remplie de trop grands événemens, pour qu'il ne rende pas à la poſtérité le ſervice de la publier. Son goût pour la vérité ne lui permettra pas de déguiſer la moindre de ces anecdotes, pour ſervir à l'éducation des Princes qui voudront être menuiſiers comme Emile.

A dire vrai, Monſieur, toutes ces petites miſeres ne méritent pas qu'on s'en occupe deux minutes; tout cela tombe bientôt dans un éternel oubli. On ne s'en ſoucie pas plus que des baiſers âcres de la nouvelle Héloïſe, & de ſon faux germe, & de ſon doux ami, & des lettres de Vernet à un Lord qu'il n'a jamas vu. Les folies de Jean-Jaques & ſon ridicule orgueil ne feront nul tort à la véritable philoſophie; & les hommes reſpectables qui la cultivent en France, en Angleterre

& en Allemagne, n'en ſeront pas moins eſtimés.

Il y a des ſottiſes & des querelles dans toutes les conditions de la vie. Cela s'oublie au bout de quinze jours. Tout paſſe rapidement comme les figures groteſques de la lanterne magique.

L'Archevêque de Novogorod à la tête d'un ſynode, a condamné l'Evêque de Roſtou à être dégradé & enfermé le reſte de ſa vie dans un couvent, pour avoir ſoutenu qu'il y a deux puiſſances, la ſacerdotale & la royale. L'Impératrice a fait grace du couvent à l'Evêque de Roſtou. A peine cet événement a-t-il été connu en Allemagne & dans le reſte de l'Europe.

Les détails des guerres les plus ſanglantes périſſent avec les ſoldats qui en ont été les victimes. Les critiques même des pieces de théâtre nouvelles, & ſur-tout leurs éloges, ſont enſevelis le lendemain dans le néant avec elles, & avec les feuilles périodiques qui en parlent. Il n'y a que les dragées du ſieur Keyſer qui ſe ſoient un peu ſoutenues.

Dans ce torrent immenſe qui nous emporte, & qui nous engloutit tous,

qu'y a-t-il à faire ? Tenons-nous-en au conſeil que M. Horace Walpole donne à Jean-Jaques, d'être ſage & heureux. Vous êtes l'un, Monſieur, & vous méritez d'être l'autre, &c. &c.

A Ferney, ce 24 Octobre 1766.

LETTRE

DE

M. DE VOLTAIRE.

au Docteur Jean-Jaques Panſophe.

QUOIQUE vous en diſiez, docteur Panſophe, je ne ſuis certainement pas la cauſe de vos malheurs ; j'en ſuis affligé, & vos livres ne méritent pas de faire tant de ſcandale & tant de bruit : mais cependant ne devenez pas calomniateur, ce ſeroit-là le plus grand mal. J'ai lu dans le dernier ouvrage que vous avez mis en lumiere, une belle proſopopée, où vous faites entendre,

en plaiſantant mal à propos, que je ne crois pas en Dieu. Le reproche eſt auſſi étonnant que votre génie. Le jéſuite Garaſſe, le jéſuite Hardouin & d'autres menteurs publics trouvoient partout des athées; mais le jéſuite Garaſſe, le jéſuite Hardouin, ne ſont pas bons à imiter. Docteur Panſophe, je ne ſuis athée ni dans mon cœur, ni dans mes livres; les honnêtes gens qui nous connoiſſent l'un & l'autre diſent en voyant votre article: *hélas! le docteur Panſophe eſt méchant comme les autres hommes; c'eſt bien dommage.*

Judicieux admirateur de la bêtiſe & de la brutalité des Sauvages, vous avez crié contre les Sciences, & cultivé les Sciences. Vous avez traité les Auteurs & les Philoſophes de charlatans; & pour prouver d'exemple, vous avez été Auteur. Vous avez écrit contre la comédie, avec la dévotion d'un capucin, & vous avez fait de méchantes comédies. Vous avez regardé comme une choſe abominable qu'un Satrape ou un Duc eût du ſuperflu, & vous avez copié de la muſique, pour des Satrapes ou des Ducs qui vous payoient avec ce ſuperflu. Vous avez barbouillé un roman ennuyeux, où un pédago-

gue ſuborne honnêtement ſa pupille en lui enſeignant la vertu ; & la fille modeſte couche honnêtement avec le pédagogue ; & elle ſouhaite de tout ſon cœur qu'il lui faſſe un enfant ; & elle parle toujours de ſageſſe avec ſon *doux ami ;* & elle devient femme, mere, & la plus tendre amie d'un époux qu'elle n'aime pourtant pas ; & elle vit & meurt en raiſonnant, mais ſans vouloir prier Dieu. Docteur Panſophe, vous vous êtes fait le précepteur d'un certain Emile, que vous formez inſenſiblement par des moyens impraticables ; & pour faire un bon chrétien, vous détruiſez la religion chrétienne. Vous profeſſez par-tout un ſincere attachement à la révélation, en prêchant le déiſme, ce qui n'empêche pas que chez vous les déiſtes & les philoſophes conſéquens ne ſoient des athées. J'admire, comme je le dois, tant de candeur & de juſteſſe d'eſprit ; mais permettez-moi de grace de croire en Dieu. Vous pouvez être un ſophiſte, un mauvais raiſonneur, & par conſéquent un écrivain pour le moins inutile, ſans que je ſois un athée. L'Etre Souverain nous jugera tous deux ; attendons humblement ſon ar-

rét. Il me ſemble que j'ai fait de mon mieux pour ſoutenir la cauſe de Dieu & de la vertu, mais avec moins de bile & d'emportement que vous. Ne craignez-vous pas que vos inutiles calomnies contre les Philoſophes & contre moi, ne vous rendent déſagréable aux yeux de l'Etre Suprême, comme vous l'êtes déjà aux yeux des hommes ?

Vos *Lettres de la Montagne* ſont pleines de fiel ; cela n'eſt pas bien, Jean-Jaques. Si votre patrie vous a proſcrit injuſtement, il ne faut pas la maudire ni la troubler. Vous avez certes raiſon de dire que vous n'êtes point philoſophe. Le ſage philoſophe Socrate but la ciguë en ſilence : il ne fit pas de libelles contre l'aréopage ni même contre le prêtre Anitus, ſon ennemi déclaré ; ſa bouche vertueuſe ne ſe ſouilla pas par des imprécations : il mourut avec toute ſa gloire & ſa patience ; mais vous n'êtes pas un Socrate ni un philoſophe.

Docteur Panſophe, permettez qu'on vous donne ici trois leçons, que la Philoſophie vous auroit appriſes : une leçon de bonne foi, une leçon de bon ſens, & une leçon de modeſtie.

Pourquoi dites-vous que le bon homme ſi mal nommé *Grégoire le Grand*, quoiqu'il ſoit un ſaint, étoit un *Pape illuſtre*, parce qu'il étoit bête & intrigant ? J'ai vu conſtamment dans l'hiſtoire, que la bêtiſe & l'ignorance n'ont jamais fait de bien, mais au contraire toujours beaucoup de mal. Grégoire même bénit & loua les crimes de Phocas, qui avoit aſſaſſiné & détrôné ſon maître, l'infortuné Maurice. Il bénit & loua les crimes de Brunehaut, qui eſt la honte de l'hiſtoire de France. Si les Arts & les Sciences n'ont pas abſolument rendu les hommes meilleurs ; du moins ils ſont méchans avec plus de diſcrétion ; & quand ils font le mal, ils cherchent des prétextes, ils temporiſent, ils ſe contiennent ; on peut les prévenir, & les grands crimes ſont rares. Il y a dix ſiecles que vous auriez été non-ſeulement excommunié avec les chenilles, les ſauterelles & les ſorciers, mais brûlé ou pendu, ainſi que quantité d'honnêtes gens qui cultivent aujourd'hui les Lettres en paix, & avouez que le tems préſent vaut mieux. C'eſt à la Philoſophie que vous devez votre ſalut, & vous l'aſſaſſinez : mettez-vous

à genoux, ingrat, & pleurez ſur votre folie. Nous ne ſommes plus eſclaves de ces tyrans ſpirituels & temporels qui déſoloient toute l'Europe; la vie eſt plus douce, les mœurs plus humaines, & les Etats plus tranquilles.

Vous parlez, docteur Panſophe, de la vertu des Sauvages : il me ſemble pourtant qu'ils ſont *magis extrà vitia quàm cum virtutibus.* Leur vertu eſt négative, elle conſiſte à n'avoir ni bons cuiſiniers, ni bons muſiciens, ni beaux meubles, ni luxe, &c. La vertu, voyez-vous, ſuppoſe des lumieres, des réflexions, de la Philoſophie, quoique, ſelon vous, *tout homme qui réfléchit ſoit un animal dépravé;* d'où il s'enſuivroit en bonne logique que la vertu eſt impoſſible. Un ignorant, un ſot complet, n'eſt pas plus ſuſceptible de vertu qu'un cheval ou qu'un ſinge; vous n'avez certes jamais vu cheval vertueux, ni ſinge vertueux. Quoique maître Aliboron tienne que votre proſe eſt une proſe *brûlante*, le public ſe plaint que vous n'avez jamais fait un bon ſyllogiſme. Ecoutez, docteur Panſophe; la bonne Xantippe grondoit ſans ceſſe, & vigoureuſement

contre la philoſophie & la raiſon de Socrate; mais la bonne Xantippe étoit une folle, comme tout le monde ſait. Corrigez-vous.

Illuſtre Panſophe! La rage de blâmer vos contemporains vous fait louer à leurs dépens des Sauvages anciens & modernes ſur des choſes qui ne ſont point du tout louables.

Pourquoi, s'il vous plaît, faites-vous dire à Fabricius, que *le ſeul talent digne de Rome eſt de conquérir la terre*, puiſque les conquêtes des Romains, & les conquêtes en général ſont des crimes, & que vous blâmez ſi fortement ces crimes dans votre plan ridicule d'une paix perpétuelle. Il n'y a certainement pas de vertu à *conquérir la terre*. Pourquoi, s'il vous plaît, faites-vous dire à Curius, comme une maxime reſpectable, *qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or, que d'avoir de l'or?* C'eſt une choſe en elle-même indifférente d'avoir de l'or; mais c'eſt un crime de vouloir, comme Curius, commander injuſtement à ceux qui en ont. Vous n'avez pas ſenti tout cela, docteur Panſophe, parce que vous aimez mieux faire de bonne proſe que de bons rai-

ſonnemens. Repentez-vous de cette mauvaiſe morale, & apprenez la logique.

Mon ami Jean-Jaques, ayez de la bonne foi. Vous qui attaquez ma religion, dites-moi, je vous prie, quelle eſt la vôtre? Vous vous donnez avec votre modeſtie ordinaire, pour le reſtaurateur du chriſtianiſme en Europe; vous dites que *la religion décréditée en tout lieu avoit perdu ſon aſcendant juſques ſur le peuple*, &c. Vous avez en effet décrié les miracles de Jéſus, comme l'abbé de Prades, pour relever le crédit de la religion. Vous avez dit que l'on ne pouvoit s'empêcher de croire l'Evangile de Jéſus, parce qu'il étoit incroyable: ainſi Tertullien diſoit hardiment, qu'il étoit ſûr que le Fils de Dieu étoit mort, parce que cela étoit impoſſible: *Mortuus eſt Dei Filius; hoc certum eſt quia impoſſibile.* Ainſi par un raiſonnement ſimilaire, un géometre pourroit dire, qu'il eſt évident que les trois angles d'un triangle ne ſont pas égaux à deux droits, parce qu'il eſt évident qu'ils le ſont. Mon ami Jean-Jaques apprenez la logique, & ne prenez pas, comme Alcibiade, les hommes pour autant de têtes de choux.

C'eſt ſans contredit un fort grand malheur de ne pas croire à la religion chrétienne, qui eſt la ſeule vraie entre mille autres qui prétendent auſſi l'être : toutefois celui qui a ce malheur peut & doit croire en Dieu. Les fanatiques, les bonnes femmes, les enfans & le docteur Penſophe ne mettent point de diſtinction entre l'athée & le déiſte. O Jean-Jaques ! vous avez tant promis à Dieu & à la vérité de ne pas mentir ; pourquoi mentez-vous contre votre conſcience ? Vous êtes, à ce que vous dites, *le ſeul auteur de votre ſiecle & de pluſieurs autres, qui ait écrit de bonne foi.* Vous avez écrit ſans doute de bonne foi que *la loi chrétienne eſt, au fond, plus nuiſible qu'utile à la forte conſtitution d'un Etat ;* que *les vrais chrétiens ſont faits pour être eſclaves & ſont lâches ;* qu'il ne faut pas apprendre le catéchiſme aux enfans, parce qu'ils n'ont pas l'eſprit de croire en Dieu, &c. Demandez à tout le monde ſi ce n'eſt pas le déiſme tout pur ; donc vous êtes athée ou chrétien comme les déiſtes, ainſi qu'il vous plaira ; car vous êtes un homme inexplicable. Mais encore une fois apprenez la lo-

gique, & ne vous faites plus brûler mal-à-propos. Reſpectez, comme vous le devez, des honnêtes gens, qui n'ont pas du tout envie d'être athées, ni mauvais raiſonneurs, ni calomniateurs. Si tout citoyen oiſif eſt un fripon, voyez quel titre mérite un citoyen fauſſaire, qui eſt arrogant avec tout le monde, & qui veut être poſſeſſeur excluſif de toute la religion, la vertu & la raiſon qu'il y a en Europe. *Væ miſerio! lilia nigra videntur, pallenteſque roſæ.* Soyez chrétien, Jean-Jaques, puiſque vous vous vantez de l'être à toute force; mais, au nom du bon ſens & de la vérité, ne vous croyez pas le ſeul *maître en Iſraël.*

Docteur Panſophe, ſoyez modeſte, s'il vous plaît; autre leçon importante. Pourquoi dire à l'Archevêque de Paris que vous êtes *né avec quelques talens*? Vous n'êtes ſurement pas né avec le talent de l'humilité ni de la juſteſſe d'eſprit. Pourquoi dire au public que vous avez refuſé l'éducation d'un Prince, & avertir fiérement qu'il appartiendra, de ne pas vous faire dorénavant de pareilles propoſitions? Je crois que cet avis au public eſt plus

vain qu'utile : quand même Diogene, une fois connu, diroit aux paſſans, *achetez votre maître*, on le laiſſeroit dans ſon tonneau avec tout ſon orgueil & toute ſa folie. Pourquoi dire que la mauvaiſe *profeſſion de foi* du Vicaire Allobroge *eſt le meilleur écrit qui ait paru dans ce ſiecle?* Vous mentez fiérement, Jean-Jaques : un bon écrit eſt celui qui éclaire les hommes & les confirme dans le bien ; & un mauvais écrit eſt celui qui épaiſſit le nuage qui leur cache la vérité, qui les plonge dans de nouveaux doutes, & les laiſſe ſans principes. Pourquoi répéter continuellement avec une arrogance ſans exemple, que vous bravez vos *ſots lecteurs* & le *ſot public*? Le public n'eſt pas ſot : il brave à ſon tour la démence qui vit & médit à ſes dépens. Pourquoi, ô docteur Panſophe! dites-vous bonnement? *Qu'un Etat ſenſé auroit élevé des ſtatues à l'Auteur d'Emile?* C'eſt que l'Auteur d'Emile eſt comme un enfant, qui, après avoir ſoufflé des boules de ſavon, ou fait des rond en crachant dans un puits, ſe regarde comme un Etre très-important. Au reſte, Docteur, ſi on ne vous a pas élevé de ſtatues on vous a gravé ;

tout le monde peut contempler votre visage & votre gloire au coin des rues. Il me semble que c'en est bien assez pour un homme qui ne veut pas être philosophe, & qui en effet ne l'est pas. *Quàm pulchrum est digito monstrari, & dicier, hic est!* Pourquoi mon ami Jean-Jaques vante-t-il à tout propos sa vertu, son mérite & ses talens? C'est que l'orgueïl de l'homme peut devenir aussi fort que la bosse des chameaux de l'Idumée, ou que la peau des Onagres du désert. Jésus disoit qu'il étoit *doux & humble de cœur*: Jean Jaques, qui prétend être son écolier, mais un écolier mutin qui chicane souvent avec son maître, n'est ni doux ni humble de cœur. Mais ce ne sont pas-là mes affaires. Il pourroit cependant apprendre que le vrai mérite ne consiste pas à être singulier, mais à être raisonnable. L'allemand Corneille Agrippa a abboyé long-tems avant lui contre les sciences & les savans; malgré cela il n'étoit point du tout un grand homme.

Docteur Pansophe, on m'a dit que vous vouliez aller en Angleterre. C'est le pays des belles femmes & des bons philosophes. Ces belles femmes & ces bons philosophes seront peut-être cu-

rieux de vous voir, & vous vous ferez voir. Les gazetiers tiendront un regiſtre exact de tous vos faits & geſtes, & parleront du grand Jean-Jaques comme de l'éléphant du Roi & du zébre de la Reine; car les Anglois s'amuſent des productions rares de toutes eſpeces, quoiqu'il ſoit rare qu'ils eſtiment. On vous montrera au doigt à la comédie, ſi vous y allez; & on dira: le voilà cet éminent génie qui nous reproche de n'avoir pas un *bon naturel*, & qui dit que les ſujets de Sa Majeſté ne ſont pas libres! C'eſt-là ce prophete du lac de Geneve, qui a prédit au verſet 45. de ſon apocalypſe nos malheurs & notre ruine, parce que nous ſommes riches. On vous examinera avec ſurpriſe depuis les pieds juſqu'à la tête, en réfléchiſſant ſur la folie humaine. Les Angloiſes qui ſont, vous dis-je, très-belles, riront lorſqu'on leur dira que vous voulez que les femmes ne ſoient que des femmes, des femelles d'animaux, qu'elles s'occupent uniquement du ſoin de faire la cuiſine pour leurs maris, de raccommoder leurs chemiſes & de leur donner, dans le ſein d'une vertueuſe ignorance, du plaiſir & des enfans. La belle & ſpiri-

tuelle Ducheſſe d'A....r, Myladis de... de... de... leveront les épaules, & les hommes vous oublieront en admirant leur viſage & leur eſprit. L'ingénieux Lord W...e, le ſavant Lord L...n, les philoſophes Mylord C... d, le Duc de G....n, Sir F-x, Sir C...d, & tant d'autres, jetteront peut-être un coup-d'œil ſur vous, & iront de-là travailler au bien public ou cultiver les belles-lettres, loin du bruit & du peuple, ſans être pour cela des animaux dépravés. Voilà, mon ami Jean-Jaques, ce que j'ai lu dans le grand livre du deſtin; mais vous en ſerez quitte pour mépriſer ſouverainement les Anglois, comme vous avez mépriſé les François, & votre mauvaiſe humeur les fera rire. Il y auroit cependant un parti à prendre pour ſoutenir votre crédit & vous faire, peut-être, à la longue élever des ſtatues: ce ſeroit de fonder une égliſe de votre religion que perſonne ne comprend; mais ce n'eſt pas là une affaire. Au lieu de prouver votre miſſion par des miracles qui vous déplaiſent, ou par la raiſon que vous ne connoiſſez pas, vous en appellerez au ſentiment intérieur, à cette voix divine qui parle ſi haut

dans le cœur des illuminés, & que perſonne n'entend. Vous deviendrez puiſſant en œuvres & en paroles, comme George Fox, le Révérend Whitfield, &c. ſans avoir à craindre l'animadverſion de la police, car les Anglois ne puniſſent point ces folies-là. Après avoir prêché & exhorté vos diſciples, dans votre ſtyle apocalyptique, vous les menerez brouter l'herbe dans Hyde Park, ou manger du gland dans la forêt de Windſor, en leur recommandant toutefois de ne pas ſe battre comme les autres Sauvages, pour une pomme ou une racine, parce que la police *corrompue* des Européens ne vous permet pas de ſuivre votre ſyſtême dans toute ſon étendue. Enfin lorſque vous aurez conſommé ce grand ouvrage, & que vous ſentirez les approches de la mort, vous vous traînerez à quatre pattes dans l'aſſemblée des bêtes, & vous leur tiendrez, ô Jean-Jaques! le langage ſuivant :

" Au nom de la ſainte vertu. *Amen.* Comme ainſi ſoit, mes Freres, que j'ai travaillé ſans relâche à vous rendre ſots & ignorans, je meurs avec la conſolation d'avoir réuſſi. & de n'avoir point jetté mes paroles en l'air. Vous ſavez que j'ai établi des cabarets pour y noyer

votre raiſon, mais point d'académie pour la cultiver ; car encore une fois, un ivrogne vaut mieux que tous les philoſophes de l'Europe. N'oubliez jamais mon hiſtoire du régiment de St. Gervais dont tous les officiers & les ſoldats ivres danſoient avec édification dans la place publique de Geneve, comme un ſaint Roi juif danſa autrefois devant l'arche. Voilà les honnêtes gens. Le vin & l'ignorance ſont le ſommaire de toute la ſageſſe. *Les hommes ſobres ſont fous :* les ivrognes ſont francs & vertueux. Mais je crains ce qui peut arriver ; c'eſt-à-dire, que la ſcience, cette mere de tous les crimes & de tous les vices, ne ſe gliſſe parmi vous. L'ennemi rôde autour de vous ; il a la ſubtilité du ſerpent & la force du lion ; il vous menace. Peut-être, hélas ! bientôt le luxe, les arts, la philoſophie, la bonne chere, les auteurs, les perruquiers, les prêtres & les marchandes de modes vous empoiſonneront & ruineront mon ouvrage. O ſainte vertu ! détourne tous ces maux ! Mes petits enfans, obſtinez-vous dans votre ignorance & votre ſimplicité ; c'eſt-à-dire, ſoyez toujours vertueux, car c'eſt la même choſe. Soyez attentifs à mes paroles : que ceux qui ont

des oreilles entendent. Les mondains vous ont dit : *Nos inſtitutions ſont bonnes ; elles nous rendent heureux :* & moi je vous dis que leurs inſtitutions ſont abominables & les rendent malheureux. Le vrai bonheur de l'homme eſt de vivre ſeul, de manger des fruits ſauvages, de dormir ſur la terre nue ou dans le creux d'un arbre, & de ne jamais penſer. Les mondains vous ont dit : *Nous ne ſommes pas des bêtes féroces, nous faiſons du bien à nos ſemblables ; nous puniſſons les vices, & nous nous aimons les uns & les autres* : & moi je vous dis que tous les Européens ſont des bêtes féroces ou des fripons ; que toute l'Europe ne ſera bientôt qu'un affreux déſert ; que les mondains ne font du bien que pour faire du mal ; qu'ils ſe haïſſent tous & qu'ils récompenſent le vice. *O ſainte vertu !* Les mondains vous ont dit : *Vous êtes des fous ; l'homme eſt fait pour vivre en ſociété, & non pour manger du gland dans les bois :* & moi je vous dis que vous êtes les ſeuls ſages, & qu'ils ſont fous & méchans : l'homme n'eſt pas plus fait pour la ſociété, qui eſt néceſſairement l'école du crime, que pour aller voler ſur les grands

grands chemins. O mes petits enfans, reſtez dans les bois, c'eſt la place de l'homme : *ô ſainte vertu !* Emile, mon premier diſciple, eſt ſelon mon cœur ; il me ſuccédera. Je lui ai appris à lire, & à écrire, & à parler beaucoup ; c'en eſt aſſez pour vous gouverner. Il vous lira quelquefois la Bible, l'excellente hiſtoire de Robinſon Cruſoé & mes ouvrages ; il n'y a que cela de bon. La religion que je vous ai donnée eſt fort ſimple : adorez un Dieu ; mais ne parlez pas de lui à vos enfans ; attendez qu'ils devinent d'eux-mêmes qu'il y en a un. Fuyez les médecins des ames comme ceux des corps ; ce ſont des charlatans : quand l'ame eſt malade, il n'y a point de guériſon à eſpérer, parce que j'ai dit clairement que le retour à la vertu eſt impoſſible : cependant les Homélies éloquentes ne ſont pas inutiles ; il eſt bon de déſeſpérer les méchans & de les faire ſécher de honte ou de douleur, en leur montrant la beauté de la vertu qu'ils ne peuvent plus aimer. J'ai cependant dit le contraire dans d'autres endroits ; mais cela n'eſt rien. Mes petits enfans, je vous répete encore ma grande leçon, banniſſez d'entre vous la raiſon & la phi-

loſophie, comme elles ſont bannies de mes livres. Soyez machinalement vertueux ; ne penſez jamais, ou que très-rarement ; rapprochez-vous ſans ceſſe de l'état des bêtes qui eſt votre état naturel. A ces cauſes, je vous recommande la *ſainte vertu*. Adieu, mes petits enfans ; je meurs. Que Dieu vous ſoit en aide ! *Amen* ,,.

Docteur Panſophe, écoutez à préſent ma profeſſion de foi ; vous l'avez rendue néceſſaire : la voici telle que je l'offrirois hardiment au public, qui eſt mon juge & le vôtre.

J'adore un Dieu créateur, intelligent, vengeur & rémunérateur ; je l'aime & le ſers le mieux que je puis dans les hommes mes ſemblables : O Dieu ! qui vois mon cœur & ma raiſon, pardonne-moi mes offenſes, comme je pardonne celles de Jean-Jaques Panſophe ; & fais que je t'honore toujours dans mes ſemblables.

Pour le reſte, je crois qu'il fait jour en plein midi, & que les aveugles ne s'en apperçoivent point. Sur ce, grand docteur Panſophe, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde, & ſuis philoſophiquement votre ami & ſerviteur.

V***.

L'HOMME MORAL

OPPOSÉ

A L'HOMME PHYSIQUE,

Ou Réfutation du Diſcours ſur l'origine de l'Inégalité.

LETTRES PHILOSOPHIQUES.

LETTRE PREMIERE.

MONSIEUR, c'eſt avec la plus grande amitié & le zele le plus vif, mais le moins amer, que je vais vous adreſſer quelques lettres au ſujet de votre Diſcours ſur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes. Vous avez mérité tout-à-fait cette amitié & ce zele, par la façon franche & naïve dont vous vous préſentâtes à moi en arrivant à Paris, il y a peut-être douze à quinze ans, & il me parut que vous étiez content de

la franchiſe & de la naïveté avec laquelle je répondis à la vôtre, juſqu'à vous donner entrée auprès de quelques perſonnes diſtinguées, capables d'honorer votre mérite & de récompenſer vos talens. Il ne tint qu'à vous d'aller en avant dans la triple carriere, de la littérature, de la fortune & de l'honneur, que je crus vous ouvrir.

Vous me parûtes, en philoſophe un peu altier, dédaigner les deux dernieres carrieres, des honneurs & de la fortune, pour vous borner à la littérature & aux talens, nommément à celui de la poéſie & de la muſique, qui ſont en effet les plus brillans, & dans leſquels vous vous étiez exercé avant votre arrivée à Paris. Vous me parlâtes même d'un opéra, dont la poéſie & la muſique étoient de votre façon. Il me convenoit d'en déſapprouver le projet & le ſujet. Votre goût de muſique étoit aſſez françois, mais vos vers ſentoient un peu trop la province, & la province étrangere. D'autres vous en firent appercevoir les défauts, ſoit du vers, ſoit de la langue & de la rime même; & peu-à-peu vous prîtes le ton d'une muſique, ſinon Italienne, du moins un peu plus recherchée & travaillée, à

l'école de Mondonville, de le Clerc & ſur-tout de Rameau, pour qui j'aurois voulu vous inſpirer un peu plus de reconnoiſſance & de reſpect. Car les talens doivent ſe reſpecter, & les leurs ſont plus connus que les vôtres.

Mais vous êtes né vous-même, & votre génie autant que votre naiſſance & votre éducation, ſous le beau nom de philoſophie, vous ont rendu indépendant de tout ce que vous appellez formalités & vices de ſociété. Je vous perdis de vue dès que vous voulûtes jouer le rôle de mécontent de la fortune & de vos amis. Je ne vous revis qu'un moment à votre retour de Veniſe, & vous ne reparûtes ſur la ſcene qu'à votre diſcours couronné à Dijon contre les lettres, les ſciences, & les arts. Je pris tout cela pour un diſcours de parade & un paradoxe ingénieux, aſſez bien écrit même, & d'un goût & d'un ton aſſez françois.

Votre diſcours ſur ou contre la muſique, il y a deux ans, me revolta un peu plus, en révoltant tout-à-fait contre vous nos plus illuſtres artiſtes. C'eſt que vous y paroiſſiez vous-même un homme tout-à-fait révolté contre une nation aimable & gracieuſe qui

vous a ouvert ſon ſein, non, ce me ſemble, pour le déchirer de ſi près, *non hos quæſitum munus in uſus.* Votre parti eſt pris : vous ne ſauriez reculer dans vos prétentions. Votre bel eſprit que j'admire, eſt tout-à-fait cabré. Plus on vous a contredit, parce que vous contrediſiez vous-même, plus vous vous êtes monté en eſprit de contradiction. Paradoxes ſur paradoxes, il n'y en a plus déſormais qui puiſſent vous arrêter. Fallût-il brûler le temple d'Epheſe, il ne ſeroit point trop riche & trop fameux pour combler la meſure de gloire qui doit, à votre avis, vous ſignaler. Eh ! Monſieur, eh ! mon cher Monſieur, voyez, reconnoiſſez le piége que vous tend votre génie même, beau ſi vous voulez, mais dangereux par l'événement. Parce qu'on veut ſauver les ſciences & les lettres des coups que vous leur portez, vous attaquez les arts. On défend les arts, & voilà que vous portez des coups terribles au gouvernement, à la police qui regle les rangs, à la religion qui les légitime, à la ſociété, à l'humanité même, qui en ſont les premiers fondemens.

Il ne vous manque plus que d'atta-

quer les perſonnes, & de dire à chacun le mal qu'on voit bien que vous en devez penſer; car vous ſemez dans toute notre nation un eſprit de critique, un levain d'aigreur qui eſt capable d'altérer notre caractere, naturellement ſociable & bienfaiſant envers les étrangers. A qui en avez-vous? quelles ſont vos prétentions? en quoi vous a-t-on offenſé? pourquoi vouloir diſſoudre une ſociété auſſi douce que la nôtre? Tous les étrangers nous louent ſpécialement par-là. Ils accuſent, il eſt vrai, notre ſociété d'un peu de frivole, & nous ne le nions pas; c'eſt même par ce brillant que nous leur impoſons le plus. Notre ſociété eſt un peu enfantine, & par-là d'autant plus gracieuſe & aimable.

Sérieux dans le ſérieux, il y a longtems que j'ai obſervé que nous étions frivoles dans le frivole. Je conviens que cela même eſt dans nos mœurs, & que notre caractere réſulte de celui de notre gouvernement, le plus parfait, le plus ancien qui ſoit dans l'Europe, parce qu'il a le mélange de force & de ſuavité dont la plupart des autres n'ont que les extrémités. Notre gouvernement eſt *abſolu*, mais je crois que

vous avez tort de le traiter de *dèſpotique*. Vous êtes réfuté par vous-même, ne fût-ce que par cette frivolité de mœurs, de caractere & de ſociété, qui ne peut réſulter que de la grande & très-honête liberté, après laquelle les autres courent, mais dont nous jouiſſons de tout tems, d'autant mieux que nous en parlons & y penſons moins.

Comme je veux vous traiter un peu en malade avec une ſorte de reſpect, agréez que je vous parle quelquefois, ſouvent même comme ſi je parlois de vous à un autre, qui n'eſt point vous. Cette façon eſt dans notre langue la marque du plus grand reſpect. On ne dit point *vous* à ceux que l'on veut honorer, beaucoup moins lorſque ce *vous* peut les faire rougir de honte ou de pudeur. M. R. & d'autres ſe ſont plaint de nous, (on entend ce *nous-là*), & de ce que, par des écrits ou des diſcours anonymes ou ſecrets, nous attaquions, ſelon eux, leur licence ou leur religion. Ce ſont des ménagemens & des diſcrétions de zele, dont on eſt bien ſouvent obligé de ſe ſervir. Je ſuis ma propre façon de penſer, naïve & même peu diſcrete, en affi-

chant mon nom & ma conduite à côté du nom & de la conduite de M. R. pour en infirmer un peu, je l'avoue, la trop grande autorité, s'il étoit dit qu'on n'oſe lui dire en face du public, tout ce qu'on penſe de bien, ſinon de lui, du moins pour lui & pour le public.

Je ne le diſſimule pas, j'en fais une profeſſion ouverte, franche & noble, religieuſe même de réfuter de point en point, le plus ſolidement qu'il me ſera poſſible, le dernier écrit & tous les écrits de M. R. La religion, la qualité de François, le titre d'homme de Lettres, d'Académicien même m'autoriſent. Je me ſens un vrai zele pour M. R. Je voudrois le *convertir*, qu'on me paſſe le terme; oui, le convertir à Dieu, à l'Egliſe, au Roi, à la France, aux Lettres, aux Arts, à la ſociété, à l'humanité: toutes choſes pour leſquelles je lui connois des talens.

Ne craignez rien, Monſieur, je ne veux en rien triompher de vous ſi ce n'eſt de votre cœur; je ne veux en rien vous faire rougir de honte, mais de pudeur. *Agnoſce, ô Homo, dignitatem tuam*, veux-je vous dire avec un ſaint Pere. Oui, Monſieur, c'eſt à

vous-même que vous manquez en manquant aux ſciences, à la ſociété, à l'humanité que Dieu a créée, réparée, priſe même avec tant de reſpect, l'ayant faite à ſon image, & unie à ſa propre Perſonne. Je ſuis donc, Monſieur, votre très-humble, &c.

LETTRE II.

OUI, Monſieur, je reſpecte avant toutes choſes l'image de Dieu qui eſt en vous, ne fût-ce que pour vous donner l'exemple de la reſpecter vous-même; car voilà le ſens unique de ce qu'on dit tous les jours, qu'un honnête homme doit ſe reſpecter lui-même. Enfin, M. R. dédie ſon nouveau livre à la République de Geneve. Cela eſt bien; mais il n'eſt pas bien de fonder tous ſes remercîmens à ſa Patrie ſur la ſeule liberté prétendue dont elle laiſſe jouir ſes ſujets ou plutôt ſes citoyens. Car le nom de ſujet n'eſt pas du goût de M. R. qui dit en propres termes, que s'il avoit eu à choiſir le lieu de ſa naiſſance, *il auroit voulu vivre & mourir libre... & que perſonne dans l'Etat*

n'eût pu ſe dire au-deſſus de la loi. Cela s'entend trop bien.

Mais l'Auteur n'eſt pas chiche des plus fortes expreſſions, pour ſe faire mieux entendre. *Car*, dit-il, *s'il y a un chef national, & un autre chef étranger, quelque partage d'autorité qu'ils puiſſent faire, il eſt impoſſible que l'un ou l'autre ſoient bien obéis, & que l'Etat ſoit bien gouverné.* Comme abſolument je ne veux point trop jetter d'odieux ſur M. R. je me contente d'obſerver que par le *chef national* il ne peut entendre que le Roi, & par le *chef étranger* le Pape & les Evêques. Seulement je prie M. R. de croire qu'il n'y a point ici de partage d'autorité, perſonne ne partageant avec le Roi l'autorité toute entiere qu'il a ſur ſon Royaume, l'autorité du Pape & des Evêques étant d'un ordre tout-à-fait à part, & n'allant qu'à augmenter celle du Roi ſans partage ni diminution quelconque, en redoublement même de l'une & de l'autre, *en raiſon doublée*, diſent les Géometres. Car il eſt faux que dans le concert de ces deux autorités, il ſoit *impoſſible que l'un ou l'autre ſoient bien obéis, & que l'Etat ſoit bien gouverné*; puiſqu'au contraire

dans le bon gouvernement de l'Etat le Roi maintient l'Egliſe & la protege efficacement, & que l'Egliſe ne prêche que la fidélité & l'obéiſſance au Roi. Il n'y a jamais eu que les Calviniſtes & les Albigeois ou leurs pareils, qui ayent prêché & exercé la révolte aux loix de l'Etat & de l'Egliſe dont les intérêts ne ſauroient ſe diviſer.

M. R. devoit éviter avec ſoin tout ce qui peut fonder le reproche de *Philoſophes cyniques*, qu'on ne fait que trop à ceux qui critiquent tout, à propos & hors de propos : car après avoir dit qu'un chien eſt bon lorſqu'il aboie à propos, il ajoute " qu'on hait l'importunité de ces animaux bruyans qui troublent ſans ceſſe le repos public, & dont les avertiſſemens continuels & déplacés ne ſe font pas même écouter au moment qu'ils ſont néceſſaires ". Je ſuppoſe que c'eſt de lui-même que M. R. parle ſi naïvement.

Monſieur, en ami je n'aurois pas voulu, ſi vous m'aviez conſulté, que vous euſſiez dit que vous étiez réduit à finir " dans d'autres climats ; une infirme & languiſſante carriere, regrettant inutilement le repos & la paix dont une jeuneſſe imprudente vous a

privé „. On ne ſait que penſer de votre expatriation & de cette jeuneſſe imprudente qui vous y a réduit. Il ne me convient pas de voir plus clair ni plus loin que ce que vous en dites : mais le monde eſt malin, & vous avez, & vous vous faites bien des ennemis.

Vous aimez à vous perſonnifier ; d'autres diroient à faire, à être un perſonnage. A quoi bon parler d'un *vertueux citoyen de qui vous avez reçu le jour*. Il n'y a qu'un Prince ou un Seigneur enfin à qui il fût permis de braver ainſi l'inégalité des conditions. Un homme comme vous dans l'aveu faſtueux de la médiocrité de ſa condition, ne peut par l'égalité à quoi il aſpire, que révolter ſes ſupérieurs qu'il veut ouvertement rabaiſſer juſqu'à lui. Vous ſavez, vous voyez les façons politiques, économiques, civiles & polies dont on vit en France, avec quelle décence les rangs y ſont réglés, les conditions étiquetées, combien par le droit de leur naiſſance, de leurs dignités, de leurs richeſſes les grands y vivent au-deſſus des petits, ſans orgueil même & ſans injuſtice, & combien les petits ſans baſſeſſe, mais non

ſans modeſtie, y ſont reſpectueux envers les grands.

D'ailleurs vos maximes républicaines ne vont pas à nos mœurs. Je doute qu'à Geneve on osât dans le bas étage dont vous vous glorifiez, braver en face, de graves & reſpectables Magiſtrats que vous êtes obligé, en titre, de traiter de *ſouverains Seigneurs*, & qui le ſont en effet. Vous nous feriez ſoupçonner que vous avez été forcé de ſortir de votre patrie par votre humeur intolérante, qui ſe faiſoit bien mieux remarquer, donnoit ſans doute plus d'ombrage & devenoit plus perſonnelle pour les particuliers, dans un petit Etat, comme celui-là, où l'on ſe voit & où l'on ſe meſure de près : au lieu qu'ici vous vous perdez dans l'immenſité d'une grande nation, qui vous voit d'aſſez loin ou d'aſſez haut, pour rire & ſe faire un jeu de tous les efforts impuiſſans que vous faites pour lui faire dire, que vous êtes là.

A votre place je craindrois d'être l'*homme du jour*, qu'on va voir ou qu'on appelle chez ſoi par curioſité. Et parlant du vertueux citoyen de qui vous tenez le jour ; " *je le vois encore*, dites-vous, *vivant du travail*

de ſes mains, & nourriſſant ſon ame des vérités les plus ſublimes. Je vois Tacite, Plutarque & Grotius mêlés devant lui avec les inſtrumens de ſon métier ».

Cela eſt-il beau ? Je doute qu'il le ſoit en France, où le goût décide de tout en genre de beauté. Les artiſans eux-mêmes en concluront que cela devoit faire un mauvais ouvrier, dont ils ne ſeront pas ſurpris de voir l'héritier obligé de chercher fortune hors de la maiſon paternelle : & les gens de bon ſens & d'honneur ſeront d'avis, que ce bon homme auroit mieux fait d'occuper Monſieur ſon cher fils, des inſtrumens & des façons de ſon métier, que de la lecture de Plutarque, Tacite ou Grotius.

Auſſi M. R. avoue que " les égaremens d'une folle jeuneſſe lui firent oublier durant un tems de ſi ſages leçons ,,. Il n'auroit pas dû ſe citer lui-même comme une exception à ce qu'il dit que tous les citoyens de Geneve ſont comme ſon pere « des hommes inſtruits & ſenſés, dont ſous les noms d'ouvrier & de peuple on a chez les autres nations des idées ſi baſſes & ſi fauſſes ,,. M. R. ne veut pas qu'on mé-

priſe le peuple & les ouvriers, & loi il veut bien mépriſer les autres nations qui en penſent autrement. En France ni dans les Etats policés on ne mépriſe point le peuple & les ouvriers, lorſqu'ils ſont ſages, habiles, modeſtes & reſpectueux. On ne mépriſe les ouvriers, que parce que communément ils ſont ſans éducation, ſans ſcience & fort mal habiles dans leur profeſſion, & que ſur le tout ils ſont groſſiers, jaloux de la fortune d'autrui, mauvais chrétiens, mépriſans eux-mêmes, & ſujets à bien des défauts & des vices bas & crapuleux. M. R. ne veut que dire aux Magiſtrats de Geneve & à tout le monde, que ſon pere ſans être *diſtingué par la condition*, étoit pourtant, Meſſieurs & Meſſeigneurs, comme tout le peuple de Geneve, *vos égaux par l'éducation.* Calomnie pure de dire qu'en France on n'éleve pas mieux le bourgeois que le peuple, & les gens nobles que les bourgeois. Je ſuis bon témoin du contraire. Je ſuis, M. votre, &c.

LETTRE III.

MONSIEUR, comme dès l'Epître dédicatoire, où les autres ne font ſouvent qu'ennuyer leurs Mécenes mêmes par des éloges pleins de fadeur, vous préludez par des hoſtilités aux grandes batailles dont votre diſcours eſt rempli contre le genre-humain, je ne ſuis pas ſurpris de vous voir vous y déclarer l'ennemi de l'univers.

Votre but décidé, eſt d'abord de démêler l'*homme artificiel*, de l'homme *originaire & naturel*. Vous n'en parlez, dites-vous, qu'en Philoſophe, & ce qui eſt pis, qu'en Phyſicien; & c'eſt là-deſſus que vous propoſez un problême à réſoudre. " Quelles expériences ſeroient néceſſaires pour parvenir à connoître l'homme naturel, & quels ſont les moyens de faire ces expériences au ſein de la ſociété „. Regardez-vous donc l'homme comme un être tout phyſique? Cela paroît, puiſque vous n'invoquez que les expériences phyſiques pour le connoître, pour le deviner. L'homme eſt pourtant ſelon

l'Ecriture, l'Evangile & le Catéchiſme, ſelon l'expérience même, un être tout moral & tout ſurnaturel, dont le corps comme l'eſprit & la raiſon ſont ſubordonnés à la foi & à toutes les vertus théologales & théologiques, aux vertus morales du moins.

On a beau faire des abſtractions, & ſe dire Philoſophe & demi, beau dire qu'on ne conſulte que la raiſon. Moyſe le ſeul qui ait droit d'en parler, nous dit poſitivement que Dieu forma l'homme du limon de la terre, & voilà le phyſique & le pur phyſique: mais Moyſe ajoute tout de ſuite & dans la même phraſe, que Dieu inſpira ſur la face de cet homme phyſique un ſouffle de vie qui fit de l'homme une ame vivante. *Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ, & inſpiravit in faciem ejus ſpiraculum vitæ, & factus eſt homo in animam viventem.*

Voilà ce que toute la Philoſophie & beaucoup moins toute la Phyſique du monde ne ſauroit deviner ſi elle n'eſt chrétienne. Mais voilà ce qu'elle tâche toujours d'éluder & de méconnoître. Le paſſage précédent a deux parties bien marquées. Dans la premiere il s'agit du corps de l'homme & de ſa for-

me corporelle, mais non de l'homme ni de la forme de l'homme. Le corps de l'homme n'eſt point l'homme, & n'eſt pas même l'animal de l'homme, c'eſt l'ame qui en eſt la forme raiſonnable, vivante & animale même & animée.

Dieu avant tout cela avoit dit : *faiſons l'homme à notre image & à notre reſſemblance.* Croira-t-on que par ſon corps ſeul, par ſon être purement phyſique, par la nature phyſique & corporelle l'homme eſt l'image & la reſſemblance de Dieu ? Il ne ſeroit pas même l'image de la bête, qui dans le fond ne laiſſe pas d'avoir une ame vivante. Car les reptiles mêmes ſont nommés des ames vivantes, *reptile animæ viventis*, auſſi-bien que les poiſſons, & les plus terreſtres animaux, nommés par Moyſe *animam viventem in genere ſuo.*

De ſorte qu'on pourroit s'y méprendre & confondre l'ame de l'homme avec celle des animaux, ſi la condition, d'être inſpirée de Dieu & de ſon ſouffle, & ſur-tout d'être l'image reſſemblante de Dieu ne relevoit l'homme abſolument au-deſſus des purs animaux. Car c'eſt cette qualité d'image

de Dieu, cent fois répétée par Moyſe, par toute l'Ecriture & par toutes ſortes de traditions divines & humaines, qui eſt le propre ſpécifique de cette divine humanité, que M. R. ne fait que ravaler & comme traîner dans les boues à tout propos.

" Laiſſant donc, *dit-il*, tous les livres ſcientifiques, qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils ſe ſont faits, & méditant ſur les premieres & plus ſimples opérations de l'ame humaine, j'y crois voir deux principes antérieurs à la raiſon dont l'un nous intéreſſe ardemment à notre bien être & à la conſervation de nous-mêmes, & l'autre nous inſpire une répugnance naturelle à voir périr & ſouffrir tout être ſenſible, & principalement nos ſemblables ".

M. R. ne veut pas voir les hommes tels qu'ils ſe ſont faits. Et comment donc veut-il les deviner ſi ce n'eſt par leurs œuvres, & par les œuvres les plus immédiates & les plus caractériſtiques? Le bon ſens, comme l'Evangile nous invite à connoître l'arbre par le fruit, & l'homme d'hier par l'homme d'aujourd'hui, l'homme inviſible par l'homme viſible, & qui frap-

pe & affecte intimement tous nos ſens intérieurs & extérieurs. M. R. s'enfonce, je dirois preſque s'embourbe dans ce que l'homme animal a de plus groſſier. Encore jugeroit-on aſſez bien de l'homme par les ſentimens. C'eſt même la pierre de touche & l'étiquette du jour. Notre ſiecle, en cela fort délicat & fort éclairé, n'apprécie déſormais les hommes que par les ſentimens. Mais M. R. nous ramene en premiere & je le crains en derniere inſtance aux ſenſations, les plus *antérieures à l'intelligence & à la raiſon.*

Son projet, ſon plan eſt formé, décidé, arrêté de juger de l'homme par le phyſique en excluant le moral, par l'animal & nullement par le raiſonnable. Ce qui eſt ſi vrai, que par la ſenſibilité groſſiere où il nous remonte, s'il ne nous dégrade, il prétend bien que nous tenons aux purs animaux, autant au moins qu'aux hommes; de ſorte que la loi de ne faire aucun mal à ſon prochain, & de lui faire du bien, regarde, ſelon lui, autant la bête que l'homme, & que la bête eſt autant que l'homme, notre prochain. L'Auteur le dit en propre termes à la fin de la page 43. Je ne puis gagner ſur moi d'en copier les paroles.

Permettez-moi, M. R. de vous adreſſer la parole comme Dieu l'adreſſoit à Job en une circonſtance qui a un air de celle-ci. Où étiez vous donc, M. lorſque Dieu créoit & conſtituoit l'homme tel qu'il devoit être plutôt que tel qu'il eſt, à ſon image très-reſſemblante, compoſé cependant d'un corps & d'une ame, dont l'union fort intime le rend comme tout ſpirituel, orné en petit de tous les attributs de la Divinité, ayant des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des ſens extérieurs & intérieurs pour tout apprécier, tout diſcerner, pour mettre la main à tout, à l'ouvrage même de Dieu, aux plantes, aux fleurs, aux fruits, à la terre, & la rendre fertile, aux animaux mêmes & s'en ſervir, *ut operaretur & cuſtodiret illum.* Et cet *illum* veut dire un beau paradis de délices, une terre ornée en jardin, une nature vraie, naïve, bonne & belle.

Et ce jardin même embelli en paradis délicieux avoit, en perſpective & à ſon horiſon, à ſon lambris & à ſa voûte, un paradis ſupérieur, magnifiquement, majeſtueuſement lumineux & brillant, comme un but & un terme

auquel cet homme, moitié céleſte au moins devoit aboutir ou s'élever en triomphe & porté par les Anges mêmes ? Où étiez-vous, M. R. vous qui voulez nous dire l'état primitif & *originaire* de l'homme & de toutes choſes ? Car voilà comme Moyſe, ce grand légiſlateur de l'ancien peuple de Dieu ; & comme Jéſus-Chriſt, le vrai légiſlateur des fideles, des chrétiens de tous les tems, & comme la religion & l'égliſe nous le diſent, ſans qu'aucun autre, fût-ce un Ange, ait droit de nous en parler autrement. Vous direz des ſyſtêmes, des hypotheſes ; voilà des faits, voilà l'hiſtoire même.

C'eſt l'origine de la ſociété que vous voulez nous donner, Monſieur. Encore Moyſe nous la donne-t-il, non par des ſyſtêmes & par une philoſophie phyſique, mais par maniere ſimple d'hiſtoire & par voie de fait, qui eſt ici la ſeule voie de droit. L'écriture & la religion n'ont rien de mieux ſpécifié que cela. Dieu fait l'homme parfait de corps, de cœur & d'eſprit dans un beau paradis, deſtiné à un paradis encore plus beau, qui eſt Dieu même dans toute ſa gloire, ſa ſplendeur & ſes délices. Encore Dieu ne le trouve-

t-il pas assez bien, uniquement parce qu'il est seul, sans compagnie, sans aide & sans société.

Ah! M. mon cher M. R. frémissez de la solitude sauvage où vous voulez nous ramener avec vous loin de nous, loin de vous. Voilà l'oracle contre lequel je vous prie, je vous supplie & vous conjure de ne pas vous révolter. *Non est bonum. Non est bonum hominem esse solum, solum, solum.* Et puis, *faciamus illi adjutorium simile sibi.*

Or l'homme n'étoit pourtant pas absolument seul. Dieu étoit là d'abord. Il y avoit du reste une multitude innombrable de poissons, d'oiseaux, de reptiles, & sur-tout d'animaux, lions, éléphans, singes, chevaux, &c. tous parfaits en leur genre, variés à l'infini, & aux ordres d'Adam qui étoit leur maître, & comme leur Dieu sur la terre.... Mais je m'apperçois que ma lettre peut vous ennuyer par son sérieux. Je suis, Monsieur, votre, &c.

LETTRE

LETTRE IV.

CE n'eſt pas moi, Monſieur, qui m'ennuye à vous conter le vrai de tout. Je ne voulois même dans la lettre précédente que vous dire un mot de tout ceci en ſuivant de près votre ſyſtême. Mais mon propre diſcours m'a ſéduit. Toutes les fois que je parle de ce premier moment de notre félicité ſur la terre, je ne puis trouver la fin de mon diſcours, beaucoup moins pour donner audience (pardon) au vôtre, qui n'a, je vous l'avoue, rien de flatteur pour moi, ni je crois, pour perſonne, qui ait la figure d'homme.

Enfin je viendrai à vous, plutôt même peut-être que vous ne voudrez m'y rappeller. En attendant, permettez que ſans trop m'écarter de vous, j'entre dans l'Eſprit de Dieu qui ne fait rien (peut-on le dire décemment) ſans *réflexion*, & voyant Adam ſeul de ſon eſpece, appelle autour de lui tous les animaux, & inveſtit en quelque façon Adam du pouvoir & du talent de les appeller à ſon aide & en ſa

compagnie, s'il daigne les croire dignes de lui.

Dieu juge les animaux peu dignes d'Adam, il veut en quelque façon voir ſi Adam en jugera de même; *ut videret quid vocaret ea.* Dieu dès cette origine traite l'homme avec une ſorte de reſpect. Il reſpecte ſon image, & ſur-tout ſon intelligence & ſa liberté. Dieu merci Adam n'en dégénere pas pour cette fois. Il ſe reſpecte lui-même. Des animaux n'étoient point capables de lui impoſer. Il ne va pas tout-d'un-coup ſe familiariſer avec eux, apprendre d'eux à végéter, à brouter, ſe coucher au pied d'un arbre comme eux, & apprendre même d'eux à *avoir de l'inſtinct*, comme le veut M. R. Dieu eſt préſent hors & au-dedans d'Adam qui eſt ſon image. Adam conſulte Dieu, il ſe conſulte lui-meme, & nomme chaque animal par ſon nom, appellant le lion *le fort*, l'éléphant *le grand*, le cheval *le courſier*, le bœuf *l'utile*, le ſinge *le malin*, le renard *le fin*, le ſerpent *le ruſé*, &c.

Et Dieu par Moyſe dit avec une ſorte de complaiſance, qu'Adam n'en a pas manqué un ſeul, qu'à chacun il a dit ſon nom, *omne enim quod voca-*

vit Adam animæ viventis, ipſum eſt nomen ejus. Et Dieu & Moyſe ſurtout en ſont comme étonné, de voir Adam ſi habile pour ſon coup d'eſſai, que d'avoir pénétré d'un ſeul regard dans la nature intime de tous les animaux, d'avoir démêlé leurs talens, reconnu leurs inſtincts, &c. On loue Ariſtote & Alexandre même d'une hiſtoire des Animaux.

Il étoit bien queſtion d'écrire une hiſtoire? Adam n'en avoit pas beſoin; tous les jours il voyoit & revoyoit les animaux & toute la nature qui n'avoit rien de plus myſtérieux pour lui que cette portion animée; & il revoyoit tout cela comme des animaux, des bêtes qui n'avoient chacune que la petite portion d'intelligence dont il avoit lui ſeul la plénitude, & dont aucune n'étoit digne de rompre la ſolitude dont il aſpiroit ſans ceſſe à ſe délivrer. Car toutes ces façons, vues & revues de Dieu & d'Adam n'aboutiſſoient qu'à ce mot: *Adami verò non inveniebatur adjutor ſimilis ejus*, c'eſt-à-dire, il n'y avoit point là de ſociété pour Adam.

Voilà la conſéquence de tout ce qui précede: *immiſit ergo Dominus Deus*

ſoporem in Adam, Dieu envoya donc un aſſoupiſſement, un ſommeil pendant lequel il lui ôta une côte dont il forma Eve, ſa ſeule & propre compagne déſormais. Or, comme Adam en voyant tous les animaux les uns après les autres, les avoit très-bien reconnus incapables de ſa ſociété, & dignes uniquement d'être ſes eſclaves, dès qu'il vit Eve, il la reconnut ſa compagne, & en propres termes l'os de ſes os, la chair de ſa chair, en un mot ſa chere moitié, *hoc nunc os ex oſſibus meis*, &c. moitié inſéparable, & pour laquelle lui Adam étoit prêt à ſe détacher de tout, & par l'événement même à ſe détacher de Dieu; *relinquet homo . . . & adhærebit uxori ſuæ.*

Ce mot *adhærebit* en oppoſition au *relinquet*, marque une ſociéte bien forte & bien intime, plus morale cependant & théologique que phyſique, & qui d'un ſeul mot renverſe avec tout ce qui précede toute la doctrine & les prétentions & le livre de M. R. Car d'abord il péche dans le grand principe, de rechercher le principe de la ſociété humaine dans le pur phyſique & dans de prétendues expériences qu'il voudroit qu'on fît, & que par

conſéquent perſonne n'a faites, ne fera & ne put faire.

C'eſt une réflexion à faire, que dans tout cela, dans tout ce que l'Ecriture dit de l'origine de la ſociété humaine, il n'y a pas un mot de phyſique, je dis de phyſique naturelle & de naturaliſme; puiſque la création d'Adam eſt antérieure à la phyſique & aux loix de la phyſique humaine, de la nature phyſique de l'homme, & que la création ou génération d'Eve na rien de phyſique & de naturel, & eſt un pur miracle tout ſurnaturel.

Enfin perſonne ne peut ſavoir mieux qu'Adam ſon hiſtoire, ſa nature, ſes premieres actions, ſes plus naturels & intimes ſentimens. Il n'y a que lui & ſes ſucceſſeurs, enfans & petits-enfans, qui ayent pu en tranſmettre la tradition juſqu'à Moyſe, & par Moyſe juſqu'à nous. Adam, comme on dit, y étoit lorſque tout cela ſe fit, & Dieu prévoyant les excès de nos philoſophes ſoit-diſant modernes, & pour nous garantir de leur ſéduction, a voulu, cela eſt ſûr, que Moyſe, l'Ecriture & l'Evangile fuſſent un rempart inébranlable & bâti ſur la pierre ferme à l'épreuve de toutes les ſéductions de l'enfer.

Il y auroit trop d'orgueil à vouloir qu'Adam n'y eût rien entendu, & à prétendre en même tems que l'on eſt ſoi-même mieux inſtruit qu'Adam, que toute l'humanité & toute l'Egliſe ſur un article qui ſurement n'eſt point du reſſort de la philoſophie & de la raiſon ordinaire, & eſt tout hiſtorique, tout de fait & de pure ttadition. Qu'avons-nous à faire de toute cette phyſique manquée, pour embrouiller tout cela?

Je ſuis perſuadé que M. R. n'a pas ſenti toute la conſéquence de ſa façon de traiter un point ſi délicat. Il a trop voulu aller à l'origine de la ſociété humaine. Il n'a pas pris garde que St. Paul en avoit fait un myſtere & un ſacrement, & reconnu dans la ſociété *originaire* d'Eve & d'Adam l'union de J. C. avec ſon Egliſe: *Hoc ſacramentum magnum eſt, in Chriſto dico & in Eccleſiâ.* Ce qui n'a rien de ſurprenant, l'Egliſe étant dans ſa notion correcte une aſſemblée & une ſociété, & la ſociété même des hommes fideles en J. C. & cette divine Egliſe étant éternelle & de tous les tems, ayant commencé dès ce moment de la ſociété même d'Eve & d'Adam, figures

préciſes & expreſſes de l'Egliſe & de J. C.

Dieu évidemment n'a jamais penſé à faire les hommes qu'en ſociété, en communauté de ſentimens & de religion. Et le Verbe par qui & pour qui tout a été fait, & ſans qui rien n'a été fait, a toujours été l'unique lien de la ſociété humaine, lien fort ſupérieur au phyſique, en force autant qu'en dignité. Car Meſſieurs nos Philoſophes qui ne connoiſſent que le phyſique & qui ne voyent rien de plus fort, parce que tous leurs ſens en ſont ſaiſis & affectés, devroient ſe défier un peu & beaucoup de leurs prétendues expériences, & tout-à-fait de leurs ſyſtêmes, le plus ſouvent peu conformes à la raiſon & toujours par malheur contraires à la foi. Je reviens donc à vous, M. R. pour vous dire combien je ſuis votre très-humble, &c.

LETTRE V.

JE ne veux point, Monſieur, jetter ſur vous plus d'odieux que vous n'en jettez vous-même. Je ſerois même bien

fâché de vous donner tout celui auquel vous vous expoſez. J'ai un vrai zele, Dieu merci, de charité & d'amitié. Mais *amicus Plato*, *amicus Ariſtoteles*, *magis amica veritas.* Vous convenez en paſſant que cet état de nature où vous voulez prendre l'homme naturel comme ſur le fait, c'eſt-à-dire, le deviner, n'a jamais exiſté; ce qui n'eſt pourtant pas ſi exactement vrai: mais on peut vous le paſſer.

Vous convenez même que " la *religion nous ordonne* de croire que Dieu lui-même ayant tiré les hommes de cet état de nature, ils ſont inégaux, parce qu'il a voulu qu'ils le fuſſent, & que tout ce qu'il y a à dire là-deſſus ne ſont que des conjectures tirées de la ſeule nature de l'homme & des êtres qui l'environnent, ſur ce qu'auroit pu devenir le genre-humain, s'il fût reſté abandonné à lui-même.

Il n'eſt pas exact de dire que Dieu a *tiré les hommes de cet état de nature.* Ils n'y ont jamais été; & par où pouvez-vous donc ſavoir, & ſur quoi pouvez-vous *conjecturer ce qu'auroit pu devenir le genre-humain, s'il fût reſté abandonné à lui-même*, à la merci de *ſa nature & des êtres qui l'environnent?*

Je conviens que les théologiens orthodoxes ne laiſſent pas d'en propoſer l'hypotheſe, mais ils la modifient beaucoup, & la corrigent des excès philoſophiques auxquels vous la livrez. Ils font toujours de l'homme dans l'état de pure nature, un être moral, ſociable & ſoumis à des devoirs naturels envers Dieu, envers ſes pareils, & envers toute la nature environnante, ſoit phyſique, ſoit animale. Au lieu que vous réduiſez l'homme au pur phyſique & à la pure animalité; ce qui eſt purement déiſte, & peut-être épicurien: car vous y mettez beaucoup de haſard, & très-peu de ſollicitude ou point du tout, de la part de Dieu. Eſt-ce des Dieux d'Epicure que vous nous parlez? Je le crains.

Dès que l'homme eſt un animal raiſonnable, jamais Dieu, qui fait tout pour ſa gloire, ne le diſpenſera de tendre à le connoître, à l'aimer & à l'adorer, à l'honorer comme ſon créateur, ſon bienfaiteur & l'auteur actuel de la vie, de la ſanté & de tout le détail de biens, reſpiration, lumiere, nourriture, bien-aiſe dont il jouit à tous les inſtans.

C'eſt à deviner encore ſi les purs

animaux dans leur ſimple inſtinct ſont capables de quelque connoiſſance, de quelque intelligence morale, relative à leur ſorte de liberté, de ſpontanéité; mais s'il en ſont capables, je croirois, ſans héſiter, qu'encore ont-ils auſſi des devoirs moraux, relatifs à la gloire de Dieu, au reſpect qu'ils doivent à l'homme, & à une ſorte de *bienfaiſance* ſociable entr'eux & envers toute la nature, ouvrage de Dieu reſpectable pour eux. Qui ſait & qui peut ſavoir ſi, n'ayant point ce qui s'appelle des idées claires & intuitives des choſes, ils n'en ont pas au moins ce que nous appellons des ſentimens qui tiennent le milieu entre les idées & les ſenſations groſſiéres, dont on ne doute pas que les animaux ne ſoient ſans ceſſe affectés.

J'ai donné il y a vingt ans cette diſtinction d'*idées*, de *ſentimens* & de *ſenſations* dans des lettres ſur la double muſique oculaire & auriculaire, lettres adreſſées au nombre de ſix dans nos Journaux au célebre Préſident de Monteſquieu, qui vient de mourir, hélas! entre mes mains. Je définiſſois alors le *ſentiment* une idée enveloppée ou la réunion & le concert de pluſieurs

idées, & la *ſenſation* un ſentiment enveloppé ou la réunion & le concert de pluſieurs ſentimens. On pourroit définir la ſenſation un ſentiment confus, & le ſentiment une confuſion d'idées. Dieu n'a que des idées. La bête n'a peut-être que des ſenſations, l'homme a des ſentimens; ce qui n'empêche pas qu'il n'ait auſſi des idées, comme raiſonnable, & des ſenſations, comme animal. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

LETTRE VI.

MONSIEUR, ne croyez pas que mes lettres vous ſoient ſimplement adreſſées comme une critique. Je vous les dédie comme un ouvrage de phyſique & de *Philoſophie antidéiſte*, dont ſeulement je crois que vous avez beſoin, pour empêcher le public d'être ſéduit par vos raiſonnemens un peu outrés.

En entrant en matiere, pour mieux connoître l'homme, " vous le dépouillez de tous les dons ſurnaturels qu'il a

pu recevoir, & de toutes les qualités artificielles qu'il n'a pu acquérir que par de longs progrès „. Quelle façon de raiſonner ! Quoi ! pour connoître l'homme, vous lui ôtez tout ce qu'il a, tout ce qu'il eſt de mieux ? Dépouillez-le donc auſſi de ſon eſprit, & réduiſez-le au corporel, au matérialiſme pur. Cette façon n'y va que trop.

M. R. veut tout tirer de ſa tête, & faire éclore l'homme & l'humanité de ſon cerveau. L'homme, ſelon lui, n'eſt point ce que Dieu le fait en l'ornant de toute façon, mais ce qui le fait lui M. R. en le dénuant de tout ; *tel*, prétend-il, *qu'il a dû ſortir des mains de la nature*. La voilà cette nature que M. R. invoque comme une bonne mere, en excluant formellement Dieu & ſes binfaits *ſurnaturels*, traités d'*artificiels* parce qu'ils ne ſont pas phyſiquement naturels ; comme ſi Dieu en faiſant l'homme avoit dû ou prétendu faire un être purement phyſique, purement naturel, un corps ſans ame.

C'eſt après ce dépouillement de tout ce que l'homme a de mieux, & qu'il a eu par le bienfait de Dieu depuis le premier moment de ſa création, que M. R. ſe plaît à le contempler & à nous

le faire contempler ſans en rougir. Et c'eſt alors qu'il dit avec ſatisfaction. " Je vois, *dit-il*, un animal moins fort que les uns, moins agile que les autres ; mais, à tout prendre, organiſé le plus avantageuſement de tous ". Encore pourroit-on demander à M. R. comment il voit l'homme mieux organiſé que tout autre ? Y a-t-il d'Anatomiſte au monde qui puiſſe décider cette queſtion que M. R. tranche ici de ſa pleine autorité. On peut préſumer que l'homme eſt le mieux organiſé de tous les animaux. Mais je crains que M. R. ne veuille trop réduire l'homme, ſa raiſon, ſon eſprit à cette meilleure organiſation.

En un mot, l'homme primitif, naturel & originaire de M. R. n'eſt qu'*un animal*, ſeulement capable de devenir raiſonnable avec le tems, & en vérité pour ſon malheur. Notre auteur ne le perd plus de vue depuis qu'il l'a réduit à ſon *animalité originaire*. Suivons-le. *Je le vois*, dit-il, *ſe raſſaſiant ſous un chêne, ſe déſaltérant au premier ruiſſeau, trouvant ſon lit au pied du même arbre.* Comme M. R. eſt le créateur de cet homme animal, il en fait les honneurs, le tourne, le

retourne, le prodigue, en un mot; l'éleve à ſa façon, ou le donne à élever aux autres animaux en titre. L'homme, *les hommes diſperſés parmi eux* (les animaux) *obſervent, imitent leur induſtrie, & s'élevent ainſi juſqu'à l'inſtinct des bêtes.* Ce n'eſt point là un trait, c'eſt un ſyſtême, celui de tout le livre.

De ſorte qu'en venant au monde, l'homme, tel que Dieu l'a fait apparemment, n'a pas même l'*inſtinct des bêtes*, qui ſont, ſelon l'auteur, les nourrices, les gouvernantes, les gouverneurs, précepteurs & inſtituteurs, à qui il confie la grande éducation de l'homme, juſqu'à être chargé de lui donner de l'*inſtinct*, un inſtinct animal incluſivement. Pour le moins, Dieu donne à l'homme naiſſant un pere & une mere, des oncles & des tantes, des freres & des ſœurs, des voiſins & des amis, des Princes mêmes & des Magiſtrats ſurveillants ſon éducation. Mais, par maniere de problême, je demande ſi l'homme de M. R. n'eſt pas un champignon, un ſerpent, un ver à la façon de Diodore de Sicile!

L'auteur paroit faire des façons, pour dire que ſon *homme originaire*

eſt un ſauvage. Il y vient enſuite, & le dit enfin tout net. La premiere qualité de ce ſauvage nud & aguerri aux injures de l'air : eſt de devenir robuſte & vigoureux, s'il eſt né fort; & de périr, s'il eſt né foible : en quoi l'auteur loue la bonne nature d'avoir pourvu au dépériſſement d'une créature inutile. Ce raiſonnement s'appelle de la philoſophie. La nature eſt encore fort applaudie d'avoir fait naître cet animal unique, ſans armes de défenſe, parce que cela lui donne l'induſtrie d'en faire, & peu-à-peu l'eſprit des arts ; eſprit de corruption, au dire de M. R.

Car c'eſt-là ce qui gâte tout, que cet animal né ſauvage, ſolitaire, ſans armes, talent ni eſprit, ni inſtinct même, ſi ce n'eſt celui de boire, de manger & dormir, parvient pourtant à la longue à ſurpaſſer ſes maîtres, les animaux, & à avoir de l'eſprit, des armes & des arts, à force ſans doute de *réfléchir* & de méditer, ce que les autres animaux ont la ſageſſe de ne pas faire ; ſans quoi ils acquerroient de l'eſprit, & avec le tems, des arts, des ſciences & une ſociété ; toutes choſes contre nature, & l'effet d'une nature

dépravée. Car en propres termes, M.R. dit à ce propos : & " *il oſe preſque aſſurer que l'état de réflexion eſt contre nature, & que l'homme qui médite eſt un animal dépravé* ». Je ſuis, Monſieur, votre très, &c.

LETTRE VII.

MONSIEUR, on voit que la vie libre des Sauvages vous a pris au cœur. Vous louez ſur-tout leur bonne conſtitution, & leur exemption de la plupart des maladies qui nous infeſtent. Point de reſpect humain : chacun a ſa vocation ; au lieu de vous amuſer inutilement à critiquer la nôtre, peut-être que les infirmités dont vous vous plaignez, ne ſont l'effet que de cette vie civile, à laquelle vous vous prêtez à contre-cœur, & dont vous vous plaignez auſſi. *Aude hoſpes contemnere opes*, &c. Tous les jours la France envoie des colonies aux Sauvages de la Louiſianne ou du Canada.

Encore trouverois-je la vie de nos Sauvages ordinaires, trop ſociable pour vous ; ils ne ſont peut-être pas auſſi bê-

tes & animaux que vous les voulez, que vous les faites du moins ; & réellement vous ne voulez pas qu'on juge des vôtres par ceux que nous avons ſous les yeux. Vos Sauvages ſont iſolés, & jettés au haſard pêle mêle avec les bêtes dans les forêts. Les nôtres ont chacun pere, mere, femmes, enfans, parens, amis & compatriotes, avec qui ils vivent en corps de village & de nation, en ſociété de loix, de devoirs & d'intérêts, de guerre même & de paix & de religion.

" Ce n'eſt pas, *dites-vous*, un ſi grand malheur à ces premiers hommes, ni ſur-tout un ſi grand obſtacle à leur conſervation, que la nudité, le défaut d'habitation & la privation de toutes ces inutilités que nous croyons néceſſaires... Il eſt clair, *ajoutez-vous*, que le premier qui ſe fit des habits ou un logement, ſe donna en cela des choſes peu néceſſaires, puiſqu'il s'en étoit paſſé juſqu'alors, & qu'on ne voit pas pourquoi il n'eût pu ſupporter, homme fait, un genre de vie, qu'il ſupportoit dès ſon enfance ".

Voilà, par exemple, un genre de philoſophie, que comme philoſophe, je n'ai jamais compris, & qui a pour-

tant comme prévalu en France depuis Deſcartes, & dont Newton ne nous a pas corrigé, de raiſonner à perte de vue & avec affirmation ſur des hypotheſes évidemment, poſitivement fauſſes, & directement contraires à l'hiſtoire la mieux reçue & aux faits les plus poſitifs, ſans parler de la foi, de la tradition, de la religion. Et comment les philoſophes veulent-ils être crus, lorſqu'ils diſent qu'ils cherchent la vérité?

Il eſt poſitivement faux, que le premier qui ſe fit des habits, fit des choſes peu néceſſaires; faux & contre la décence, la pudeur & la foi, que parce que le premier homme s'en étoit paſſé juſqu'alors, il pût s'en paſſer déſormais. Rien n'eſt mieux marqué dans l'hiſtoire la plus inconteſtable du genre-humain. 1°. Qu'Adam & Eve, innocens & nuds, ne rougiſſoient point de leur nudité, & n'avoient nul beſoin d'habits contre le froid, le chaud, le vent, les bêtes, &c. 2°. Que le péché étant arrivé, Adam & Eve rougirent l'un de l'autre, & chacun de lui-même. 3°. Que Dieu même eut la bonté de leur faire des habits de peau & de leur apprendre à en faire. De ſorte

que je ſuis ſurpris que les ſavans Erudits ne remarquent pas que de tous les arts le premier & le plus ancien eſt celui-là ; & que les tailleurs ne ſe vantent pas d'être les premiers artiſtes de l'univers.

Une choſe remarquable, c'eſt que Moyſe n'articule d'autre raiſon de ſe faire des habits, que la pudeur. M. R. me permettra de lui reprocher qu'il s'honore peu devant les honnêtes gens, lorſqu'il veut s'honorer devant les prétendus Philoſophes par des raiſons phyſiques, qu'encore il ne trouve pas, puiſqu'il dit qu'il n'y en a pas, & qu'il *ne voit pas pourquoi*, &c. M. R. eſt-il phyſicien ? je le demande.

M. R. manie l'homme, ſon ſemblable, le ſemblable de Dieu, l'égal preſque de J. C. avec trop peu de reſpect & de pudeur. Mais c'eſt à moi de remarquer la différence de la Philoſophie ſacrée & de la Philoſophie profane. Celle-ci toute phyſique, toute matérialiſte, toute fauſſe dans les hypotheſes même, toute contraire aux bonnes mœurs, ne va qu'à décrier ſes auteurs, dont réellement le monde fait peu de cas, & ne fait qu'en rire s'il n'en eſt

indigné. Au lieu que la philoſophie ſacrée, toute vraie & toute hiſtorique, eſt la décence même, & la regle conſtante de nos mœurs. Car M. R. qui ne voit pas pourquoi le premier homme s'habilla, voit pourtant tous les jours tous les hommes & lui-même s'habiller par pudeur & par béſoin.

Que va-t-il s'embarraſſer d'un premier homme fictif, dont il n'a aucunes nouvelles à nous donner, & qu'il convient même qui n'a jamais exiſté? gens comme lui, qui n'en ſavent pas plus que les autres, doivent ſe contenter de voir les hommes tels qu'ils ſont, & tels qu'ils ont évidemment toujours été dans les poſitions extrêmes où il les met ſans néceſſité.

Sur les arts, l'auteur croit qu'il a fallu bien des ſiecles, pour trouver le ſimple art de faire du feu. Il nous croit ſans doute comme les *Pongos*, eſpece de ſinges, qui ſe chauffent volontiers au premier feu qu'ils rencontrent; mais ne s'aviſent jamais d'en allumer, manque de le ſavoir. Mais les langues & le ſimple art de la parole pouſſent à bout la philoſophie généalogique de M. R. On ne voit chez lui pas le moindre veſtige, le moindre indice, qu'il ait ja-

mais lu ou entendu parler de la Geneſe, qui eſt juſtement la vraie philoſophie généalogique de Moyſe, où ſans ſe piquer de philoſophie & de recherche, ce ſaint Légiſlateur, n'a eu la peine que de dire le vrai hiſtorique des choſes, ſous la dictée du S.Eſprit, & la lueur pure de la tradition.

Réellement les Philoſophes & les ſavans Erudits ſont à plaindre avec leurs ſyſtêmes, de vouloir éternellement deviner les origines de toutes choſes, tandis que Moyſe nous les donne tout au vrai dans ſa Geneſe ou dans ſon Pentateuque, & cela ſans myſtere, ſans ambiguité; & dans ſon hiſtorique le plus ſimple & le plus naïf. C'eſt de ce ton que Caïn eſt dit avoir bâti *Enochia*, la premiere ville de l'univers; Jubal avoir inventé la muſique à cordes & à vent, Tubalcaïn, avoir inventé la métallurgie à la fonte & au marteau; Enos, avoir mis le premier en regle le culte du Seigneur; Noé, avoir bâti l'arche ou le premier vaiſſeau; avoir planté la vigne; ſes enfans, avoir bâti Babylone & ſa tour; &c.

Or, je ne me crois pas un plus grand, mais bien un plus vrai Philoſo-

phe que M. R. en ſachant tout cela, tel que Moyſe me l'apprend. Pour ce qui eſt des langues, dont M. R. eſt ſi en peine de découvrir l'invention, ignore-t-il qu'Adam parloit à Dieu dans le jardin de délices, qu'il nomma de leur nom tous les animaux; que dès qu'il vit Eve, il devint diſert, éloquent, prophête & comme poëte en ſa faveur, avec toute la décence poſſible, & d'un ton digne de Dieu même, qui étoit préſent, & la lui préſentoit? Je ſuis, Monſieur, votre très-humble, &c.

LETTRE VIII.

MONSIEUR, j'ai ri, je vous l'avoue, lorſqu'après tout cela je vous ai vu nous dire: "Je dirois bien comme beaucoup d'autres, que les langues ſont nées dans le commerce des peres, des meres & des enfans „. En voilà, je crois la clef: M. R. ne veut rien dire comme les autres. Il y trouve, dit-il, des objections inſolubles, & des fautes de raiſonnement. Le grand défaut qu'il y trouve, eſt que cela nous

dit bien comment les ſociétés une fois faites, s'entretiennent; mais non comment elles ſe ſont faites originairement.

Mais voilà juſtement un raiſonnement, où je trouve moi-même un grand défaut de philoſophie. Toute la ſaine philoſophie réclame ici contre l'eſprit très-particulier de l'auteur, qui ignore tout net que la conſervation des choſes eſt une répétition continuée de leur premiere création. Et réellement *le commerce des peres, meres & enfans*, ayant, ſelon la nature & les intentions révélées de Dieu, formé la premiere & toutes les premieres ſociétés; je défie de trouver d'autre raiſon que ce commerce, de la conſervation de toutes les ſociétés naturelles, qui ont ſubſiſté ou ſubſiſtent encore ſur la terre, chez les Sauvages comme chez les peuples policés.

M. R. manie les hommes *originaires*, naturels & primitifs comme des *troupeaux* d'animaux ſauvages, qui ont beſoin de quelqu'un qui les maintienne dans cette eſpece de ſociété. Encore ce beau mot de *troupeaux*, dont mon ſtyle pourroit rougir, eſt-il de M. R. & dans ſon ſtyle naturel.

Adam a beau dire & prédire à la vue d'Eve, que l'homme quittera pere & mere pour s'attacher à ſa femme, *adhærebit*, & ce qu'Adam a prédit, a beau ſe vérifier à chaque inſtant depuis ſix mille ans.

" Au lieu, *dit M. R.* que dans cet état primitif n'ayant ni maiſons ni cabanes, ni propriété d'aucune eſpece, chacun ſe logeoit au haſard, & ſouvent pour une ſeule nuit. Les mâles & les femelles s'uniſſoient fortuitement ſelon la rencontre, l'occaſion & le deſir, ſans que la parole fut un interprête fort néceſſaire des choſes qu'ils avoient à ſe dire. Ils ſe quittoient avec la même facilité ,,. Quelle brutalité !

Car voilà comme on traite ce que St. Paul, je le répéte, traite de grand ſacrement, & de myſtere même dès la fondation de l'égliſe de J.C. C'eſt ébranler les fondemens de l'égliſe que d'ébranler, comme le fait M. R. ceux de la ſociété humaine, ſurnaturellement élevée à Dieu par J. C. dès le premier inſtant d'Eve & d'Adam.

Il y a ici une obſervation fine ou délicate à faire, ſur la ſorte de profondeur ſuperficielle dont M. R. ne laiſſe pas de traiter ſon ſujet. On ne voit pas

pas d'abord pourquoi à l'occaſion des langues cet Auteur s'embrouille dans des diſſertations qui touchent fortement au fond de la queſtion de la ſociété. Il eſt fâcheux pour M. R. d'ignorer le fond de la religion qui influe de très-près dans tout cela.

Comme dans le vrai le plus théologique, c'eſt le Verbe de Dieu qui a fait le monde & la ſociété, & pour qui ſpécialement le monde & la ſociété humaine ont été faites, la parole qui eſt le principal lien de la ſociété, & qui eſt en nous l'image ſpécifique du Verbe, ne peut manquer de venir ici à la traverſe de toutes les diſſertations profondes de M. R. qui du reſte ne s'y pique pas d'une grande profondeur théologique ni morale même, rapportant tout abſolument à la pure phyſique & à la nature; nature d'autant plus capable de lui faire tout prendre à gauche, qu'elle eſt la pure nature corrompue, & que par un travers étonnant il a prend conſtamment pour la premiere nature innocente, ſaine & digne de l'homme de Dieu.

M. R. n'eſt pas théologien: il en convient aſſez, ſes pareils s'en vantent même. Ces Meſſieurs croient que

tout eſt dit, lorſqu'ils ont dit : *Je ſuis Philoſophe & ne ſuis pas Théologien.* Et tant pis s'ils ne le ſont pas. La philoſophie eſt, ſelon Cicéron même, la ſcience des choſes divines & humaines, & eſt par conſéquent une théologie en premiere inſtance.

Eternellement la philoſophie profane eſt en divorce avec la philoſophie ſacrée, qui eſt la théologie. Eternellement celle-ci réclame contre celle-là, & la foi même contre la raiſon. Tout eſt ſacré en quelque ſorte comme ouvrage de Dieu, & il n'y a de profane que ce que nous profanons. On a beau faire, la foi tient à tout, & tout ce qui n'eſt pas pour elle eſt contr'elle à coup ſûr : je ne connois que la géométrie qui ſoit pure raiſon, de pure idée claire & démonſtrative.

Pour le moins tout a été fait pour J. C. comme médiateur, & comme homme-Dieu ; & tout lui eſt relatif & ſubordonné. Pour le moins tous nos ſyſtêmes les plus phyſiques doivent avoir une relation & une ſubordination intime au théologique, & la raiſon à la foi qui eſt la raiſon de Dieu. Par exemple, dans tout ſon raiſonnement M. R. ne fait pas la moindre attention

à cette vraie lumiere qui illumine en propres termes tout homme venant en ce monde. *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* M. R. paroît totalement ignorer la religion chrétienne. Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

MONSIEUR, rien ne prouve mieux que vous heurtez la religion, faute de la connoître, & je veux le ſuppoſer, ſans mauvais deſſein, que de vous voir prendre poſitivement l'état de votre Sauvage ſolitaire & animal pour l'état d'innocence primitive, pour l'état même d'une félicité & comme d'un paradis terreſtre; & au contraire la vie civile, réguliére & économique, politique même pour le propre état de dégradation & de corruption de notre nature,

Tout ce dont je vous blâme, c'eſt d'écrire ſi ſouvent, ſi amplement, ſi affirmativement & avec tant de fracas & de tracas ſur des matieres qui ne ſont rien de votre compétence & de vo-

tre reſſort. Sentez donc, Monſieur, que cela aigrit les cœurs & ameute les eſprits, & nous fait tomber des mains les vraies ſciences, les arts utiles, & peut vous nuire à vous-même beaucoup à la fin. Un homme d'une imagination forte, qui n'a qu'un but & qui y va toujours, eſt un homme à craindre, & reſſemble bien à ce qu'on appelle un enthouſiaſte, un illuminé. Et vous avez vu que ſur la ſeule muſique Italienne ou Françoiſe, vous avez, il y a deux ans, penſé faire une ſorte de révolution dans les arts, ſi ce n'eſt dans les mœurs.

Pour le coup, ce ſeroit bien dans nos mœurs que vous mettriez de l'indécence & du vice même! ſi on vouloit croire que l'homme dans ſon état même d'innocence, dès qu'il a aſſouvi au haſard ſon appétit brutal avec la premiere femme qu'il rencontre ſous un chêne ou au bord d'un ruiſſeau, laiſſe là la mere & l'enfant, & n'y penſe plus. Vous êtes, il eſt vrai, forcé de convenir que la mere ſoigne l'enfant, & l'allaite pendant un tems, mais ſans aucun ſentiment de la nature, ſelon vous, & plus *pour ſon propre beſoin*, ce ſont vos termes, & pour ſe

délivrer d'un lait qui l'incommode que pour le beſoin de l'enfant, & pour lui prolonger une vie qu'elle lui a donnée pour ſon propre plaiſir. Quelle inhumanité ! Quelle non humanité !

Je ne crois pas qu'un ſyſtême ſi dénué de ſentimens, ait été imaginé ou adopté avant M. R. Il va de ſuite dans ce contre-torrent de la nature. Dès que l'enfant peut ſe pourvoir, la mere le laiſſe, il laiſſe la mere, & va brouter en ſolitude de ſon eſpece avec les autres animaux. Pour le moins notre ſiecle, qui fait cas des ſentimens, ne goûtera point un ſyſtême de gueuſerie & de bêtiſe, dans lequel ni pere, ni mere, ni enfans n'ont de droit ni de fait aucun ſentiment naturel l'un pour l'autre.

Voici la fin du ſyſtême : il s'agit d'inventer les langues ; & M. R. n'en peut venir à bout. Ni pere, ni mere, ni enfans ne ſavent parler. Le pere & la mere n'en ont nul beſoin pour ſe dire qu'ils ſont bêtes & animaux groſſiers. Il n'y a que l'enfant qui par malheur pour lui ait des beſoins. C'eſt donc *a lui de les expliquer à ſa mere*, qui du reſte n'eſt pas obligée de les deviner. " L'enfant, *dit l'Auteur*, a plus de

choſes à dire à la mere que la mere à l'enfant. C'eſt donc lui qui doit faire les plus grands frais de l'invention des langues, & la langue qu'il emploie doit être en grande partie ſon propre ouvrage „. Cela eſt nouveau.

Voilà bien manifeſtement l'écueil du ſyſtême de M. R. Il a voulu tout réduire à la phyſique atomique & corpuſculaire, en un mot matérialiſte, & il n'a trouvé dans cette nature non ſentante, non ſentimentée aucune reſſource pour expliquer les ſentimens les plus naturels & les plus ordinaires, les plus faciles, les plus vifs même de l'humanité. Rien ne démontre même mieux que nous avons une ame, un cœur, un eſprit, que l'embarras de M. R. qui du reſte ſe fait bien tort, j'en ſuis fâché, en s'établiſſant dans le monde & dans un monde plein de ſentimens & d'honneur, pour un homme qui ne ſent rien, &c.

Juſqu'ici, au reſte, pere, mere, nourrices, précepteurs, maîtres ont appris aux enfans à parler, & le propre tourment des enfans a été d'apprendre les langues qu'on leur montre à grand'peine, à grands frais. Point, M. R. veut que ce ſoient les enfans qui

inventent les langues, & les montrent à pere, mere, nourrices & précepteurs. La tour de Babel qui confondit & embrouilla beaucoup ſes conſtructeurs, auroit pourtant été ici le dénouement & la réſolution facile du problême qui embrouille & confond M. R.

Il eſt vrai que ce fut un miracle où Dieu inventa & apprit aux hommes vingt & trente langues tout-d'un-coup. M. R. a lu peut-être Horace, ſur-tout à l'endroit où cet affranchi loue M. ſon pere avec aſſez de décence. M. R. ne veut point de *Deus in machinâ* qui dénoue une intrigue, digne pourtant de lui, *dignus vindice nodus*; & il veut qu'un enfant qui vient de naître invente une langue pour expliquer ſes beſoins, qui ſont grands, il eſt vrai. Mais l'enfant pleure & la mere l'entend aſſez. Car il ne faut qu'un mot pour tirer M. R. de ſon ambarras, ne voulût-il pas même que Dieu y fît un miracle.

Mais je ne puis pas m'empêcher de dire que M. R. calomnie la nature même, & Dieu à plus forte raiſon, lorſqu'il dit en termes clairs : " qu'on voit du moins au peu de ſoin qu'a pris la

nature de rapprocher les hommes par des beſoins mutuels, & de leur faciliter l'uſage de la parole, combien elle a peu préparé la ſociabilité, & combien elle a peu mis du ſien dans tout ce qu'ils ont fait pour en établir les liens naturels „. Quoi ! Dieu qui met Adam dans un paradis de délices, qui le conſtitue maître des animaux & des fruits, qui dit que l'homme ſolitaire n'eſt pas bien, qui lui crée exprès une compagne, qui la tire de ſa chair & de ſes os, qui fonde la conſtitution de l'Egliſe même ſur *leur ſociabilité !* Quoi ! Adam qui reconnoît par ſentiment, par preſſentiment & en prophête ſa deſtination naturelle & ſurnaturelle, qui dit *relinquet*, qui ſe ſert du mot *adhærebit*, &c. Quoi ! Dieu & l'homme *ont pris peu de ſoin*, &c ?

M. R. va juſqu'à dire que dans cet état de nature " un homme n'a pas plus beſoin d'un homme, qu'un ſinge ou un loup de ſon ſemblable „. Comme on profane l'image de Dieu ! Et l'*adjutor ſimilis ejus*, & le *faciamus adjutorium ſimile ſibi* de l'Ecriture ſainte ! Encore un ſinge & un loup ont-ils beſoin de leurs ſemblables, ne fût-ce que pour ſe propager ſelon la nature

& de l'ordre exprès du Créateur, qui a dit expreſſément aux bêtes mêmes en les béniſſant : *Creſcite & multiplicamini & replete*, &c. Je ſuis, &c.

LETTRE X.

VOICI comment M. R. explique l'état d'innocence, où j'ai dit qu'il conſtituoit les hommes naturels : il les caractériſe " ne pouvant être bons ni méchans, n'ayant ni vertus ni vices, n'ayant nulles relations morales, ni devoirs connus ,,. C'eſt une innocence négative : celle d'Adam étoit poſitive & méritoire. Il pouvoit être bon ou méchant, il avoit des vertus, il pouvoit contracter des vices, comme en effet il en contracta. Il avoit des relations morales, théologiques même avec Dieu, Eve & ſes deſcendans : il avoit des devoirs d'aimer Dieu ſans doute & de l'adorer, & ſur-tout de lui obéir en ne mangeant pas du fruit défendu, dont le précepte eſt clairement intimé d'abord à Adam tout ſeul, & enſuite à lui & à Eve.

L'éloquence humaine & de bel-eſ-

prit, à force de vouloir tout caractériſer, ne caractériſe rien, parce qu'elle ne le fait que par une abondance d'expreſſions & de paroles recherchées, & le plus ſouvent antithétiques, qui ſe détruiſent elles-mêmes, ſe contrarient, s'énervent, & pour trop dire ne diſent rien. Et puis les trois quarts qui ſe mêlent d'éloquence ou de ſtyle n'y entendent ſouvent rien, & tous ne ſont ni des Virgile, ni des Cicéron. Et Cicéron & Virgile n'ont après tout qu'une éloquence ou un ſtyle de recherche, d'ambition, d'oſtentation qui n'eſt que d'artifice, & ne va qu'à faire paroître vrai ce qui eſt faux, ou faux ce qui eſt vrai. L'Ecriture ſainte n'a beſoin que du vrai qu'elle dit, pour le faire goûter, pour le faire entendre du moins.

On croiroit que M. R. a beaucoup Hobbes en vue, pour le réfuter dans ce que ſon ſyſtême a d'impie; on ne voit pourtant pas que l'impiété de Hobbes le révolte beaucoup; s'il la réfute, c'eſt en la couvrant, en l'effaçant. Hobbes n'eſt impie, qu'en ce qu'il ſuppoſe l'homme capable d'impiété. L'homme n'ayant de ſoi ni vertus ni vices, ni relations morales, ni

devoirs connus, ne ſauroit être impie, quoi qu'il faſſe, non plus que la bête brute & animale.

L'homme de Hobbes eſt bête juſqu'à l'impiété : celui de M. R. eſt impie juſqu'à la bêtiſe. Il n'eſt pas impie, mais il n'eſt pas pieux : il n'eſt rien de moral. Ce n'eſt que de la matiere peu-à-peu organiſée, & enfin devenue animée & capable à la longue de ſe développer en eſprit, pour s'exhaler tôt ou tard à rien, à force de s'affiner. Voilà la phyſique encore mal déduite & très-équivoquement énoncée.

La premiere vertu que M. R. donne à ſon ſuppôt d'humanité, devenu ſociable, & en voie, ou en vue de le devenir, c'eſt la pitié, vertu animale & de pur tempérament, ſelon l'auteur, qui charmé de cette belle découverte, va réformer juſqu'à l'Evangile, ſur le double commandement de l'amour de Dieu & du prochain ; commandement le plus exprès, le plus clairement intimé, le plus ſouvent répété par Moyſe, par Jeſus-Chriſt, par les Apôtres & par tous les Légiſlateurs les plus idolâtres, par la nature même la plus corrompue. *Hoc maximum mandatum, diliges Deum tuum : ſe-*

cundum verò ſimile huic, diliges proximum tuum, &c.

D'abord M. R. ne dit pas un mot du premier qui regarde Dieu ; il ne devoit même en rien dire, ne pouvant dans ſon ſyſtême fonder l'amour de Dieu ſur la pitié. Dieu ne peut qu'avoir pitié de nous, & jamais nous faire pitié, ſi ce n'eſt comme homme ſur la croix. Ainſi donc, & en vertu de ſa pitié pour nous, M. R. lui auroit commandé de nous aimer. Il n'établit donc cette filiation de pitié & d'amour ou de charité, que d'homme à homme, d'animal à animal, ou même d'animal à homme, & d'homme à animal. La pitié même de M. R. ne va pas juſqu'à l'amour & à la charité envers le prochain.

Quoi qu'il en ſoit, M. R. dit que c'eſt la pitié " qui au lieu de cette maxime ſublime de juſtice raiſonnée, fais à autrui comme tu veux qu'on te faſſe, inſpire à tous les hommes cette autre maxime de bonté naturelle, bien moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précédente, fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il eſt poſſible ".

Je ne puis m'en taire, M. R. voilà

des excès terribles. Vous oſez ſubſtituer vos maximes à celles de Dieu même & de la raiſon & de la nature, autant que de la foi. Vous traitez de *maxime ſublime* la plus ſimple maxime & la premiere du chriſtianiſme, du paganiſme même, & de la premiere humanité, vous la traitez de *maxime de juſtice raiſonnée*. On voit bien que vous n'écartez les juriſconſultes & les moraliſtes, que manque de les connoître & de connoître les plus ſimples maximes du droit des gens, des nations, des hommes en général. Vous ſauriez, ſi vous les connoiſſiez, que la juriſprudence & la morale, comme la théologie diſtinguent les devoirs de juſtice, des devoirs de charité, & que vous péchez ici contre les premiers principes, encore traitez-vous cela de *juſtice raiſonnée* & de *maxime ſublimes*.

Or, en traitant les deux premiers commandemens de Dieu de *ſublimes*, quoiqu'ils ne le ſoient que pour la nature corrompue, vous inſinuez fortement qu'ils ſont impraticables & du reſte inutiles, puiſque la maxime que vous oſez lui oppoſer, vous la traitez de moins parfaite, *mais plus utile*

peut-être que la précédente. Vous tendez des piéges à la charité, en la mettant à un ſi haut prix. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

LETTRE XI.

MAIS voyons, Monſieur, votre maxime en elle même: j'ai peur que vous ne prêchiez les mauvaiſes mœurs. Vous mettez d'abord en premiere loi le bien propre que chacun, non pas ſe doit faire, mais ſe veut à lui-même, fût-ce aux dépens d'autrui, *Fais ton bien*, dites-vous, c'eſt le *rem rem* d'Horace, *ſi poſſis rectè, ſi non, quocumque modo rem.* Fais ton bien avant tout, tout ce qui le paroît, fût-il le mal d'autrui; ſeulement ne lui fais pas de mal plus que ton bien ne le demande, fais-lui du mal le moins que tu pourras; c'eſt-à-dire, à proportion de la pitié ſeule que tu pourras avoir de lui.

Car la pitié eſt la ſeule regle de charité, de juſtice même que M. R. donne ici à l'humanité naiſſante & primitive, & cette pitié n'eſt ſelon lui que machi-

nale & pis qu'animale, purement brute, phyſique & ſenſitive. Qu'on juge ſi elle peut avoir lieu dans les momens, où l'intérêt propre nous fait avec âpreté courir à notre propre bien, ſans autre diſcernement de l'intérêt d'autrui.

On dit communément que quelqu'un qui eſt bien à ſon aiſe, n'a gueres pitié des malheureux, n'y penſe gueres, ne conçoit pas même qu'on puiſſe être malheureux. Beaucoup moins eſt-on ſenſible à cette pitié, lorſqu'on eſt dans la pourſuite actuelle du bien, qu'on penſe uniquement à ſe faire à ſoi-même. Vous le permettez, Seigneur, que ces prétendus philoſophes, qui touchent à vos œuvres en eſprit de critique & de déiſme tout pur, tombent dans des paſſions d'ignominie, dans des miſeres de raiſonnemens à faire eux-mêmes pitié aux plus vulgaires eſprits.

Pitié d'eſprit pour la plupart des ſpectateurs, mais pitié de cœur, de charité, d'amitié, de religion pour quelqu'un comme moi, qui voudrois bien rendre ſalutaire à M. R. la petite ignominie à quoi Dieu le livre ici, non en vérité pour le perdre, mais ſi je puis & ſi Dieu m'y aide efficace-

couvroient de fleurs & de mille beaux ſemblables ſous les mains de nos beaux eſprits, les Bayle, les ceci & les cela. M. R. eſt peut-être le ſeul qui ait pu dire tout cela ſans rougir juſqu'ici.

J'exhorte les bons amis de M. R. s'il en a, d'en rougir ſalutairement pour lui & pour eux : s'ils ſont François & *Chrétiens originaires*, je crois qu'ils n'ont pas beſoin d'y être exhortés. Le François n'eſt pas méchant dans le fond. Il ne l'eſt que juſqu'au petit mot, fin, ingénieux, badin. Il n'a point cette âpreté, cette ſuite de malice, cette conſtance de ne rougir de rien. Un mot, une épigramme, un vaudeville, il n'en ſait pas davantage contre la Religion, le Gouvernement ou les mœurs.

" Le devoir d'une éternelle fidélité, *dit-il*, ne ſert qu'à faire des adulteres, & les loix mêmes de la continence & de l'honneur étendent néceſſairement la débauche, & multiplient les avortemens. Voilà conſtamment comme il argumente contre le bien par le mal qui arrive de ſon inobſervation. La force de ſon raiſonnement conſiſte en ce qu'il n'y auroit point de mal s'il n'y avoit point de bien ; & c'eſt le bien

qui a tort, ſelon lui, de tout le mal qui arrive dans ce monde. C'eſt-à-dire, que ſi tout étoit mal, il n'y auroit point de mal, & le mal au contraire ſeroit alors la cauſe du bien.

Il y a à cela une ſorte de vrai ſophiſtique & ridicule que je me contente de traiter de puérilité & de foibleſſe d'eſprit prétendu fort. C'eſt comme ſi on rendoit la regle reſponſable de l'obliquité ou de la tortuoſité d'une ligne droite, le compas reſponſable de l'inégalité des rayons d'un cercle mal fait, la juſtice des injuſtices qui arrivent, les gens d'eſprit reſponſables des ſots, la vertu du vice, le paradis de l'enfer, & Dieu même de tout le mal de cet univers. Ce n'eſt que trop la façon ſophiſtique de nos philoſophes eſprits-forts, déiſtes & raiſonneurs. Ils s'en prennent réellement à Dieu, qui a tout prévu & tout créé, de leurs propres vices & de leurs malheurs. Et réellement s'il n'y avoit point de Dieu, ou que Dieu fût un Dieu méchant & vicieux, il n'y auroit ni vice ni méchanceté, n'y ayant perſonne pour l'en convaincre ou l'en punir.

Conſtamment tous les raiſonnemens qui ſe font en tout tems contre Dieu

& ſa providence, ſont des ſophiſmes pareils, tout auſſi faciles à convaincre de foibleſſe & de puérilité. Leurs auteurs s'appellent pourtant ſans façon eux-mêmes des philoſophes, de beaux eſprits, des eſprits forts.

M. R. confond la voie de fait avec la voie de droit. Parce que nous ſommes en ſociété, tous nos vices, quoique contraires à la ſociété & proſcrits par elle, ſont, ſelon lui, les vices de la ſociété, dont la ſociété eſt cauſe, & qui n'arriveroient pas, prétend-il, ſi nous n'étions pas en ſociété. Je ſuis, M. R. malgré cela, votre, &c.

LETTRE XII.

MONSIEUR, vous prouveriez tout auſſi bien qu'une chambre eſt la cauſe morale & phyſique des crimes qui s'y commettent, ſur-tout lorſqu'on ne les y commet que parce qu'on s'y ſent à l'abri des témoins que l'on a voulu éviter en s'y renfermant. Communément on cherche la ſolitude, & l'on ſe dérobe avec ſoin aux yeux de

la ſociété, lorſqu'on veut ſe livrer au vol, à l'homicide & aux autres paſſions de la nature corrompue. Qui doute, ſelon votre belle façon d'argumenter, que la ſociété n'en ſoit complice par-là même qu'elle ne l'eſt pas.

C'eſt ainſi que les arts, les lettres & les ſciences pervertiſſent, ſelon lui, les ſavans, les artiſtes & les littérateurs. Le bien eſt toujours chez lui la cauſe du mal; ce qui ſeroit bien, s'il vouloit dire que le bien rend le mal plus inexcuſable. Car du reſte, *omnis peccans ignorans*, eſt une maxime d'éternelle vérité. Non, dit M. R. C'eſt la ſcience & non l'ignorance qui fait tout le mal de l'univers. Eraſme, je crois, pour badiner, fit l'éloge de la folie. M. R. eſt l'apologiſte de la bêtiſe. Un autre Rouſſeau plus fameux a dit pourtant que *tout vice eſt iſſu d'ânerie.*

Je ſuis ſurpris qu'à tout propos M. R. ne cite pas le *nitimur in vetitum*, qui eſt fort vrai dans ſon bon ſens hiſtorique & de fait, mais n'empêche pas & ne doit pas empêcher Dieu & les légiſlateurs, de défendre ceci & cela. C'eſt Saint Paul & non M. R. qui raiſonne juſte ſur les déſordres que la loi,

ſoit de Dieu, ſoit des hommes ne laiſſe pas en un ſens d'occaſionner ou de dévoiler & de faire éclater, ſans les cauſer, en empêchant leur fréquence & leur preſcription contre l'ordre & le vrai primitif de tout bien. Sans la loi, ſans la ſociété, ſans les arts, ſans la ſcience, nous ne ſerions pas moins déſordonnés & vicieux; nous le ſerions même évidemment davantage, nous ſerions barbares, féroces, ſauvages, brutaux, purs animaux, pures bêtes brutes.

M. R. en convient aſſez, mais c'eſt juſtement là la fin de ſon ſyſtême. Il n'y auroit plus alors de mal, tout étant mal, & la pure bête n'étant plus reſponſable de ſa bêtiſe, qui n'auroit plus que du phyſique & rien de moral, d'humain, de théologique & de divin, plus de devoirs, plus de mœurs, plus de relations, plus rien de bon, c'eſt-à-dire, de mauvais: car voilà le propre ſyſtême de M. R. bien détaillé & bien énoncé: ſelon lui, le bien eſt mal & le mal eſt bien, *dicentes bonum, malum*, &c.

Juſques-là, ce n'eſt que la premiere partie du diſcours de M. R. Il vient à la ſeconde partie, page 69. Il la com-

mence par ces mots. " Celui qui ayant enclos un terrein, s'aviſa de dire, ceci eſt à moi, & trouva des gens aſſez ſimples pour le croire, fut le vrai fondateur de la ſociété civile. Que de crimes, que de guerres, que de meurtres, de miſeres & d'horreurs, n'eût point épargné au genre-humain, celui qui, arrachant les pieux, ou comblant le foſſé eût crié à ſes ſemblables, gardez-vous d'écouter cet impoſteur: vous êtes perdus, ſi vous oubliez que les fruits ſont à tous, & que la terre n'eſt à perſonne „ !

M. R. veut-il donc éternellement être le ſeul ſavant, avec ſes ſyſtêmes d'imagination ? veut-il nous faire oublier toute notre ſcience d'hiſtoire & de fait, & d'une hiſtoire ſacrée & toute divine, qu'il contrarie avec trop d'indécence, manque, je veux le croire, de la ſavoir, ce qui l'excuſe juſqu'à un certain point ? Poſitivement Dieu dit à Adam & à Eve en ſociété, en les béniſſant, *creſcite & multiplicamini, & replete terram, & ſubjicite eam, & dominamini piſcibus maris & volatilibus cæli & univerſis animantibus quæ moventur ſuper terram. Dixit que Deus, ecce dedi vo-*

bis omnem herbam & universa ligna, &c. Et après le déluge, il répéte tout cela à peu près dans les mêmes termes à Noé & à ſes enfans, en les béniſſant, *creſcite & multiplicamini*, & *replete terram.... Et terror veſter ac tremor ſit.... Omnes piſces maris manui tuæ traditi ſunt... Quaſi olera virentia, tradidi vobis omnia*, &c.

Il eſt étonnant après ces paroles de Dieu même, que M. R. oſe dire que *les fruits ſont à tous, & que la terre n'eſt à perſonne.* Eſt-il de donation plus expreſſe que celle de Dieu à Adam, à Noé & à ſes enfans? Il eſt vrai que M. R. ne dit pas un mot de Dieu dans tout ceci. Il repréſente toujours la terre & ſes fruits, comme étant là de haſard, ou par le ſimple acte phyſique d'une nature mécanique & matérielle; & les hommes de même, comme les fruits naturels, & les productions phyſiques d'une même nature, je ne ſais quelle, ſans autre droit d'y être que parce qu'ils y ſont, n'examinant, ni d'où ils viennent, ni où ils vont, ni pourquoi ils paſſent par là. Je ne puis me diſpenſer de dire à M. R. qu'il a bien tort de ſi fort méconnoître Dieu dans ſes plus beaux ouvrages & de

prendre & de ſoutenir ce ton de légiſlateur deſpotique & abſolu, comme ſi toute la nature étoit en ſa diſpoſition.

Et qu'a-t-on à faire de toutes ſes hypotheſes fantaſques ou fantaſtiques, tandis que nous avons l'hiſtoire de tout cela dans nos mains & à tous momens ſous nos yeux? Car on ne nourrit que de cela tous nos enfans, & M. R. ne ſait pas qu'en France, dans les colléges, dans les couvents, dans les maiſons bourgeoiſes mêmes nulle éducation réguliere ne va ſans cela, ſans parler des catéchiſmes, des prônes, des ſermons, où tout cela eſt ſans ceſſe rebattu; à Geneve même, je ſuis perſuadé que tout cela va en regle. Mais M. R. nous apprend qu'une jeuneſſe imprudente, ne lui a laiſſé apprendre que Plutarque, Tacite ou Grotius, dont encore ne fait-il nul cas.

Pour le moins, dans l'arche, Noé vivoit en ſociété avec ſes enfans, ſa femme & les leurs, au nombre de huit perſonnes bien unies de cœur, d'eſprit de mœurs & de religion. On ſort de l'arche, les enfans ſe multiplient, l'ordre de ſe diſperſer & de remplir la terre arrive: Noé le leur intime. A Sem il donne l'orient & l'Aſie; à Japhet,

phet, l'Europe ou l'occident, laiſſant à Cham l'Afrique, par voie de conceſſion, plutôt que de donation, à cauſe de la malédiction tombée immédiatement ſur Chanaan, & indirectement ſur ſon pere, ſes freres, &c.

Juſques-là, la ſociété perſevere, s'accroît au nombre de cent, de quatre cent mille hommes, & peut-être d'un ou deux millions, ſans que ces hommes déjà un peu pervers penſent trop à rompre leur ſociété primitive. Peut-être s'y réſolvent-ils, aumoins les plus pieux, les plus obéiſſans à leur pere commun Noé & à Dieu, qui les multiplioient à force, pour les y forcer.

Pour gagner du tems, Nembrod peut-être, & les plus déterminés des Chamites mal partagés & réfractaires à la diſperſion, propoſent de faire & font une ville immenſe, Babylone & une tour, ſous le beau prétexte de ſe rendre célébres à la poſtérité. Mais, que ſait-on ? comme un filet, dans lequel ils veulent envahir tout le genre-humain.

Dieu n'en aura pas le démenti : il confond tous ces projets ambitieux : il confond les langues, & force toutes ces têtes des nations à ſe ſéparer ; &

la ſociété primitive eſt, au gré de Dieu même, partagée en trois, & peut-être en cent & en mille ſociétés nationales, que Dieu veut mener à ſon but.

Mais Nembrod non plus & ſes pareils fils de Chus & petits-fils de Cham, n'en veulent point démordre, & tandis que Cham va, pour obéir à Dieu, ſe perdre en Afrique, Nembrod, grand chaſſeur & guerrier, s'empare de Babylone, & en fruſtre Sem ou ſon deſcendant Aſſur, qui va de ſon côté bâtir & fonder Ninive. C'eſt Nembrod, c'eſt Aſſur, qui en diſant, *ceci eſt à moi*, fondent les deux premiers empires, ſelon les auteurs profanes mêmes, Troque Pompée, Juſtin, &c. mais non la premiere ou les premieres ſociétés.

De ſorte que c'eſt la ſociété, l'aſſociation unanime des hommes, qui a fait Babylone, & toutes les villes primitives, & non Babylone ni aucune autre qui ont fait la ſociété, quoi qu'en diſe M. R. dont je ſuis le très-humble, &c.

LETTRE XIII.

MONSIEUR, je cherche en vous réfutant à vous excuſer de toutes façons, de mon mieux au moins; & s'il le faut, j'aime mieux rejetter ſur un défaut d'eſprit ce que d'autres rejetteroient ſur l'excès de votre cœur. La ſervante de la Fontaine diſoit bien de ſon maître mourant qu'il étoit plus bête que méchant. Au talent près du gracieux naïf de la Fontaine, je crois que dans votre naïveté un peu farouche, vous lui reſſemblez beaucoup. Si vous êtiez méchant vous feriez plus fin & plus adroit à nous répéter, à nous dire au moins que " le premier ſentiment qui porta Adam à multiplier ſon eſpece fut un ſentiment aveugle, dépourvu de tout ſentiment du cœur, ne produiſant qu'un acte purement animal „. Vous ajoutez que " le beſoin ſatisfait, les deux ſexes ne ſe reconoiſſent plus, & l'enfant même n'étoit plus rien à ſa mere, ſi-tôt qu'il pouvoit ſe paſſer d'elle „. Quelle horreur! quelle horreur!

Vous faites donc d'Adam ou de tel autre homme pareil, un homme *ſans ſentiment*, ou ce qui va au méme, d'un *ſentiment aveugle & purement animal.* Et quand je dis Adam, les deux ſexes peuvent vous tenir compte des beaux ſentimens ou non ſentimens que vous leur prêtez ou ne leur prêtez pas. Vous ne vous laſſez pas d'inſulter cette pauvre humanité, image de Dieu pourtant.

J'obſerve que ce que vous traitez d'*acte purement animal*, l'Ecriture le qualifie d'acte ſpirituel, de connoiſſance enfin. *Adam vero cognovit uxorem ſuam Evam.* L'Ecriture ſainte toujours décente & reſpectueuſe pour nous-mêmes, nous caractériſe toujours *à nobiliori parte*, comme diſent des philoſophes, qui n'en ſont pas plus mépriſables, parce que vous les mépriſez.

On croiroit, M. qu'à force de nous faire rougir des aviliſſemens où vous nous ravalez, vous voudriez nous faire perdre l'habitude naturelle de rougir de tout cela; vous vous trompez, & c'eſt à moi ſpécialement de vous détromper. Car n'aimant ni à réfuter ni à critiquer, vous êtes peut-être le pre-

mier & le ſeul, avec qui je ne rougiſſe pas d'une critique & d'une réfutation, à viſage découvert.

De tous ceux qui ſe mêlent de philoſophie, de géométrie, de phyſique même dans ce ſiecle, où les grands philoſophes, phyſiciens & géometres ne manquent pas, je me ſuis regardé, je vous l'avoue, comme le plus directement attaqué par vos hommes brutes, bêtes & animaux phyſiques. J'aime l'eſprit, je ne le diſſimule pas, ſi j'étois capable d'héréſie, je ſerois bien plutôt Mallebranche que Spinoſa. Vous tournez tant que vous pouvez la ſpiritualité en matérialiſme, je tournerois au contraire le matérialiſme en ſpiritualité.

Je conçois aſſez, je crois du moins très-bien la création, telle qu'elle eſt & que Moyſe nous la donne: mais je dois vous dire, que j'ai peut-être moins de peine à concevoir la création des eſprits que celle des corps. Le Créateur n'eſt-il pas tout eſprit? Or il n'eſt corps en rien. Pour créer l'homme ou le produire, il en a pris la matiere déjà toute créée dans le limon de la terre; mais l'eſprit il ne l'a pris que dans lui-même, dans ſon ſouffle; &

pour le moins le corps n'ayant été qu'une formation, *formavit*, l'eſprit a été d'une toute nouvelle & pure création, une inſpiration, *& inſpiravit*. C'eſt ma façon, je ne perds pas un mot de l'Ecriture ſainte, pas une ſyllabe, pas une circonſtance. Elle n'en dit point trop, mais elle en dit aſſez, elle a prévu mes beſoins préſens d'eſprit avec vous.

Enfin nous ſommes *corps* dont je rougis, & *eſprit*, dont me voilà tout fier, & fier, je le répéte, vis-à-vis de vous, & de vos homines-bêtes & preſque tous matiere. Or l'eſprit, vous me l'avouerez tout au moins, eſt la plus noble partie de moi-même & de nous-mêmes; car vous en avez, & même beaucoup, quoique vous n'en faſſiez pas ſemblant, ſi ce n'eſt peut-être en ce que vous voudriez en avoir tout ſeul ou au moins plus que nous tous, ſavans & artiſtes, profeſſeurs & académiciens.

Je veux vous dire ſur tout ce que vous ſavez, je crois, que comme votre philoſophie ramene tout au pur phyſique, matériel & tout au plus animal; ma phyſique au contraire ramene tout au moral, ſpirituel, théologi-

que même. Oui, Deſcartes, Newton ſur-tout, ſont tous corpuſculaires & matérialiſtes dans la phyſique, ce que je ne condamne pas, leur phyſique étant celle de tous les tems, & l'Egliſe même ne la blâmant point par-là.

Or vous ſavez que cette phyſique même, je l'ai dès mon premier ouvrage du *Traité de la peſanteur en* 1724, affranchie à moitié du regne de la matiere, & que j'ai aſſocié le moraliſme & la liberté même que vous aimez tant, au mécaniſme, & la légéreté comme ſpirituelle à la peſanteur brute des corps; juſqu'à démontrer, depuis peu, que cette légéreté étoit la vraie & l'unique cauſe phyſique de cette peſanteur. En un mot, j'ai introduit avec diſtinction le moraliſme dans le pur phyſique, & vous vous efforcez d'introduire le pur phyſique dans le pur moraliſme, juſqu'à en étouffer totalement celui-ci. Vous voilà donc mon agreſſeur, & je ne fais que me défendre contre vous ou de vous.

L'homme tel qu'il eſt, eſt le propre regne du moraliſme & de la liberté. Laiſſez-moi ce champ de bataille-là au moins, ſauf à moi, je ne le cache pas, d'en faire le champ de bataille du mon-

de même le plus phyſique, le plus mécanique, le plus matériel. Si faut-il un homme pour remonter la machine à laquelle vous ne faites que l'aſſervir ſi indécemment. Vos prétentions ſont terribles, les miennes ſont grandes; non, je ne m'en cache pas.

Le fougueux Langely, qui de ſang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouve trop ſerré.

Je l'ai preſque dit, ce fougueux Langely, c'eſt moi. Mais il n'y a point de fougue à cela. Je n'ai que le cœur, je n'ai que l'ambition d'un homme, en ſociété du reſte de tous les hommes. Car Alexandre vouloit être ſeul maître du monde entier, & moi je ne veux l'être qu'en ſociété de tous les hommes, & de Dieu même, & ſur-tout ſans vous exclure vous-même, M. d'une ſi belle ſociété.

Au beſoin je ne craindrois pas, M. tous vos philoſophes phyſiques ou phyſiciens; qui voudroient me nier, que le monde entier fait pour Dieu, eſt fait auſſi pour l'homme, l'homme-Dieu, ajouterois-je tout de ſuite, fierement pour lui, modeſtement pour moi, & pour vous même qui étant fils & frere de cet homme-Dieu, entrez, ſi vous

le voulez, en part de ſa gloire & de ſes intérêts.

J'aime à finir cette lettre par un point de vue ſi grand, ſi noble & ſi conſolant. Je ſuis donc, M. comme vous voyez noblement, votre très-humble, &c.

LETTRE XIV.

VOUS avez beau, M. crier contre la réflexion & la méditation. Il faut que vous ſoyez long-tems aguerri ou aigri contre le genre-humain, &, en vrai miſanthrope, contre vous-même par conſéquent, ou que vous ſoyez né bien antipathique avec l'humanité qui eſt en vous-même, quoiqu'elle y ſoit pourtant la propre image la plus reſſemblante de Dieu & de la divinité.

Si avant que d'y être, vous aviez pu décider de votre ſort dans ce monde, vous auriez voulu naître à Geneve, quoique vous nous ayez averti que vous ne vouliez point y vivre ni y mourir. Ce n'eſt pas le ſeul point de contradiction à concilier dans votre ſyſtême.

Mais je gagerois bien, à vous voir de ſi mauvaiſe humeur contre l'humanité, que, ſi vous en aviez été le maître, vous n'auriez pas voulu naître homme, mais, &c. La liberté à laquelle vous aſpirez, eſt bien grande, & bien rétroactive à votre naiſſance & à votre être même.

Aucun mot vil ou méchant contre ces pauvres hommes, vos pere & mere, freres & citoyens pourtant, ne vous échappe, & vous nous les peignez iſolés d'abord parmi les bêtes, & puis vivans peu à peu & à la longue en *troupeaux*, préludans de loin à la ſociété civile & politique, où vous les menez lentement & de loin à loin.

Il faut tout dire, l'origine des langues & l'invention de la parole, eſt pour vous le rocher de Syſiphe ou la roue d'Ixion, le tonneau même des Danaïdes, que vous ne pouvez jamais combler ou fixer. Vous voilà bien embarraſſé. Voici comment je m'en tirerois à votre place. Quand Dieu vit Adam après l'avoir fait, Dieu dit équivalemment: *voilà une belle image, un beau tableau, une belle ſtatue, il n'y manque que la parole. Il fit donc Eve, & dès-lors Adam parla.* C'eſt

le fait, *hoc nunc os ex*, &c. & devant tous les connoiſſeurs Eve fut l'organe de la parole paſſive & active, répaſſive & réactive d'Adam. C'eſt toujours de nos mœurs humaines, qu'il faut tirer de pareilles conjectures, ſur les hommes naturels, originaires & primitifs.

C'eſt bien M. R. qui ſe tire de cette grande difficulté des langues par un coup de théatre, par le *Deus in machinâ*, lui qui vouloit que l'enfant au maillot fût l'inventeur de la parole & de toutes les langues de l'univers : car chaque enfant auroit fait ſa langue, ſans doute, comme chaque terroir produit ſes fruits, ſes animaux & ſes hommes par conſéquent, ſelon Diodore & les Grecs, qui ne nous parlent que d'hommes *aborigenes*.

Enfin, enfin, *parturient montes*, les inventeurs des langues ſont un troupeau ou une troupe d'hommes & de femmes déjà raſſemblés en ſociété, qui habitant ſur une langue de terre avancée dans la mer, ſe ſont vus tout d'un coup, par un tremblement de terre ou autre événement pareil, détachés du continent où ils n'ont pu ſe faire entendre déſormais que par des porte-

voix, ſans doute, ou par des lettres & des courriers, des *paquebots*. Et voilà les langues inventées à jamais, quoiqu'un peu tard. Mais il vaut mieux tard que jamais, dit-on.

Oui, il a fallu un coup de tonnerre, un ébranlement de la machine du monde pour apprendre à un enfant à dire *maman*, *papa*, & aux hommes à épeler *ba*, *be*, *bi*, *bo*, *bu*. Et voilà, dit M. R. en termes clairs, comment " des inſulaires ont porté parmi nous l'uſage de la parole. Il eſt très-vraiſemblable, *ajoute-t-il*, que la ſociété & les langues ont pris naiſſance dans les iſles, & s'y ſont perfectionnées avant que d'être communes dans le continent ". Eſt-ce de la phyſique cela?

Il eſt heureux que nos philoſophes, émules du Créateur, ne trouvant rien de vrai dans l'Ecriture ſainte, trouvent de telles bagatelles d'hiſtoire fictive & ſyſtématique ou hypoſtatique, *très-vraiſemblables*. C'eſt bien là qu'on peut dire avec Virgile:

Qui Bavium non odit, amet tua carmina Mavi.

Et voilà à-peu-près, pour que le public ne l'ignore, les grands progrès qu'a faits de nos jours depuis Deſcar-

tes la philoſophie & le raiſonnement humain, la logique & la dialectique, ſans parler de la métaphyſique & de la phyſique. Ce n'étoit pas la peine de ſacrifier Ariſtote à Deſcartes & Deſcartes à Newton pour aboutir à une telle force d'eſprit. Mon unique but ici, eſt de mettre le public en garde contre une petite troupe de pareils philoſophes raiſonneurs. Or je ne confonds pas Ariſtote, Deſcartes, ni même Newton avec ces eſpeces-là, & plût à Dieu les conſultât-on un peu plus, ſur-tout Deſcartes, dont la méthode eſt admirable, & la phyſique merveilleuſe; au lieu que Newton n'eſt que la qualité occulte de l'eſprit humain.

Après tant de diſcours perdus, M. R. trouve enfin la ſource de l'inégalité des conditions dans " celui qui chante ou qui danſe le mieux, qui eſt le plus beau, le plus fort, le plus adroit, le plus éloquent, en un mot qui eſt le plus conſidéré, & ce fut-là le premier pas vers l'inégalité, & vers le vice par conſéquent, „ dit M. R. ſans qu'on puiſſe s'y méprendre ni penſer qu'un autre l'ait dit, ſur-tout le bel Epiphoneme par où il finit. Or il n'avoit qu'à dire cela d'abord, & tout étoit dit ſans

autre diſſertation, Mais il vouloit diſſerter, & dire, dire, parler & parler ſans fin & ſans ceſſe, croyant ſans doute que dire & parler c'eſt raiſonner & philoſopher.

Qui doute que l'inégalité des conditions ne ſoit fondée d'abord ſur la qualité de pere, de mere, ou d'enfans, enſuite ſur celle d'aîné ou de cadet, & puis encore ſur la diverſité des talens. Dieu même & Samuel ſon prophête font obſerver aux Juifs que celui qu'il leur donne pour roi, ſurpaſſe les plus grands du peuple de toute la tête & que c'eſt d'ailleurs un bon caractere d'homme. Effectivement Saül avoit de quoi faire un bon & un grand roi. Il le fut même deux ans, tandis qu'il fut ſoumis aux ordres de Dieu & à la direction du prophête, & qu'il ne porta pas la main à l'encenſoir, &c.

Pourquoi donc, ſi l'inégalité eſt fondée ſur les talens mêmes, inégaux & divers, que Dieu ſeul donne à ceux qu'il veut rendre inégaux & divers de condition, pourquoi prétendre par une conſéquence *identique*, que l'inégalité eſt vicieuſe & le vice même. Il ne peut jamais y avoir que le mauvais uſage ou l'abus de ces talens naturels, qui ſoit

vicieux : & de même la ſociété qui eſt bonne par elle même, & d'inſtitution naturelle & divine, ne peut jamais être mauvaiſe que par les abus. Un fruit eſt bon, mais ſi on le laiſſe trop ſur l'arbre ou ſi on l'en détache trop tot, il n'y a qu'à dire que c'eſt l'arbre qui le pourrit ou le gâte, & que ſa production & ſa maturité fut le premier ou le dernier pas vers ſa récolte, & vers ſa pourriture & ſa corruption par conſéquent.

Quand on attaque ainſi tout l'univers, Dieu & les hommes, ſi faudroit-il ſe piquer de raiſonner plus philoſophiquement avec plus de raiſon & de juſteſſe. Je ſuis, M. votre, &c.

LETTRE XV.

ENFIN, à la page 84 vous adoptez ouvertement, M. la vie ſauvage ou des ſauvages, telle que nous la connoiſſons, & déſormais vos hypotheſes porteront au moins ſur un état de réalité, ſur des hommes même moraux, nos pareils & nos freres, après tout, & j'aurai moins à vous deviner. C'eſt

de ces ſauvages, que vous dites avec complaiſance que " le genre-humain étoit fait pour y reſter toujours & que cet état eſt la vraie jeuneſſe du monde, & que tous les progrès ultérieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu, & en effet, vers la décrépitude de l'eſpece ".

Mon Dieu, que M. R. eſt loin de toutes les ſaines idées de l'humanité! Les poëtes mêmes ſe plaiſent à nous donner les plus brillantes idées, les peintures les plus riantes, les plus nobles ſentimens de la jeuneſſe du monde; c'étoit l'âge d'or, c'étoit un printems perpétuel, c'étoit Saturne & Aſtrée, c'étoient des Bergers, c'etoit la foi, la juſtice qui habitoient la terre: encore la terre étoit-elle un beau jardin, le jardin des Heſpérides, dont tous les fruits étoient des pommes d'or.

Tout cela fait, comme on voit, alluſion au jardin des délices, à Adam & à Eve innocens, en un mot, aux vrais premiers hommes, & à la vraie premiere ſociété. Au ſortir de l'arche, les hommes en ſociété n'étoient encore que trop bien dans les belles plaines de Sennaar, auſſi étoit-ce encore peut-être le ſiecle d'or. Mais le ſiecle de fer

lui-même, n'a pas commencé par des ſauvages, qui ſont pourtant tout ce que M. R. trouve de plus beau dans la jeuneſſe du monde, paſſée ſans doute, ſelon lui, dans les forêts du Canada, de la Sibérie ou du Groënland.

Je plains M. R. d'avoir un ſi mauvais goût, goût d'amertume, de critique, de ſatire & de détérioration de toutes choſes; conſtamment, il prend l'envers & le revers de tout; il prend par-tout le bien pour le mal & le mal pour le bien; le bien l'attriſte, le mal le réjouit. *Dicentes bonum, malum*, encore une fois; & encore une fois, *qui Bavium non odit*, &c.

Ah! M. R. que je vous plains! où avez-vous donc pris ce ton triſte & atrabilaire depuis dix ou douze ans que je n'ai eu l'honneur de vous voir? Vous me paroiſſiez une aſſez bonne perſonne dans ce tems-là. Il faut que l'air frivole, gai & badin, mais fin & ingénieux, non méchant du reſte, quoiqu'un peu malin de nos François de café ou de parterre, auquel vous n'avez pu monter votre ſérieux helvétique, vous ait cabré. Vous avez voulu avoir auſſi de l'eſprit, & vous en avez ſurement beaucoup; mais vous n'avez

pu prendre cette légéreté, cet effort. Là où il ne faut qu'un mot tranchant, vous avez voulu mettre un raiſonnement concluant ; vous avez fait un livre en réponſe d'une épigramme ; & pour vous défendre d'un ſeul, vous nous attaquez tous. Un François eſt pour vous la France toute entiere, & d'une miſérable diſpute de mots, vous avez fait une querelle de religion, de morale & même de politique.

Sans tant raiſonner, il eſt poſitivement faux que la vie ſauvage des Hurons ou des Iroquois, ſoit la jeuneſſe du monde & le beau de la nature humaine ; faux que notre vie civile, policée, politique, ſcientifique, artiſte & religieuſe, en ſoit la décrépitude. Si les Grecs ou les Romains, les François mêmes, comme Grecs, Romains ou François, ont commencé par une ſorte de vie ſauvage, barbare & indiſciplinée avant Cécrops, Romulus ou Clovis, c'étoit une vie errante, à laquelle leur tranſmigration d'Aſie en Europe, d'après la diſperſion de Babel, les avoit réduits.

Les Hurons eux-mêmes, Algonquins, Tunguſes, Cafres, Sibérites, Kamtſchakois, Samoïedes, Améri-

cains, Africains, Aſiatiques ou Européens avoient commencé par être des peuples, des hommes ſociables en Eve & Adam & en Noé, Sem, Cham & Japhet avant & après le déluge, hommes trop ſociables même, n'étant que trop, ſelon les propres termes des archives du genre-humain, *unus populus & unum labium omnibus*, n'ayant que trop une unanimité d'ouvrages, d'arts, de ſcience, de volonté, de deſſein, de cœur & d'eſprit, de loix même & de religion.

Il en coûte à M. R. pour former une petite ſociété de nation, de province, ou de ville, d'iſle même & d'un ſimple canton Griſon, Suiſſe ou Genevois. Or, dans le vrai, la ſociété a commencé par être celle de toutes les nations & du genre-humain tout entier, ſoit à Enochia, avant le déluge, ſoit à Babylone, après le déluge; & il en a en quelque ſorte coûté à Dieu, un miracle au moins, pour rompre cette ſociété trop vaſte & trop unanime en autant de ſociétés qu'il y avoit de chefs de grandes nations.

Que M. R. liſe donc les livres, avant que de faire des livres, & qu'il ſoit au moins ſavant & érudit, avant que

de raiſonner, philoſopher & dogmatiſer. Il raiſonne, il philoſophe à vide, lorſqu'il le fait ſur des idées d'imagination, ſans aucune connoiſſance de ce qu'on appelle *la poſitive*, l'hiſtoire, les faits. Le monde ne s'eſt pas fait tout à l'heure, & le Créateur ſeul a pu le deviner, avant que de le voir : encore le voyoit-il en lui-même de toute éternité.

A coup ſûr, tous ces prétendus philoſophes qui infeſtent les ſciences & la religion, ſont communément gens qui ne ſavent rien, & qui veulent pourtant faire un perſonnage dans la littérature & parmi les ſavans & à leurs dépens, ſans avoir jamais eux-mêmes rien appris ni étudié.

Il n'y faut pas même grande ſcience, lecture ni étude, mais un peu de foi, de bonne foi, de docilité, de modeſtie, de pureté de cœur & d'intention pour lire, ne fût-ce que le dixieme chapitre de la Geneſe, avec le neuvieme qui précede & le onzieme qui ſuit tout au plus, & y voir les diviſions & ſous-diviſions, branches & rameaux généalogiques de la grande famille de Noé, toutes les têtes des nations d'aujourd'hui, tous les chefs

& ſous-chefs numérotés, étiquetés, caractériſés.

C'eſt bien la faute de l'hiſtoire profane, ſi elle eſt auſſi pleine de fauſſeté, de fables, d'incertitude & de lacunes qu'elle l'eſt communément. L'hiſtoire ſainte a mené celle des hommes en général, juſqu'aux Grecs & aux Romains incluſivement; pour le moins, nulle hiſtoire n'a droit de s'égaler à celle-ci, beaucoup moins de s'élever au-deſſus, par une frivolité de ſtyle puriſte ou grammatical.

On parle de chronologie & de généalogie. Qu'on trouve une généalogie chronologique qui égale celle d'Adam juſqu'à Noé, de Noé juſqu'à Abraham, d'Abraham juſqu'à Juda, de Juda juſqu'à Jéſus-Chriſt, & depuis Jéſus-Chriſt même, de vicaire en vicaire, juſqu'à celui qui eſt le chef actuel de l'Egliſe Romaine. De pere en fils, de ſucceſſeur en ſucceſſeur, nous pouvons compter, nommer, déſigner, caractériſer les chefs de l'égliſe, de la religion, de la foi dans tous les tems, depuis Adam juſqu'à nous; cela ſeul en démontre la légitimité, la vérité.

Depuis Luther ou Calvin, c'eſt-à-dire, depuis deux cent ans, M. R. ſe-

roit bien embarraſſé à nous donner les dates & les époques des chefs de ſa religion proteſtante, & beaucoup moins de ſes hommes ſauvages & brutes en ſociété, ou non en ſociété. Je ſuis, M. R. puiſque vous me donnez lieu de dire de ſi bonnes choſes, je ſuis, Monſieur, de cœur & d'eſprit, avec toute ſorte d'amitié, d'eſtime même, votre très-humble, &c.

LETTRE XVI.

POURQUOI en tant vouloir aux mécréans de toutes les ſortes, aux critiques, aux ſatiriques, qui mettent les vrais ſavans, les vrais chrétiens, les honnêtes gens en occaſion, en néceſſité d'étaler leur ſcience, leur foi, ou leur bon eſprit en de beaux groupes de lumiere, où le contraſte de mille traits d'ignorance ou d'erreur étrangere, fait un tableau d'honneur & de gloire aux yeux du public ?

Je remercie M. R. de la meilleure foi du monde, de m'avoir fourni l'occaſion de le réfuter. Je ne puis lui en vouloir aucun mal ; au contraire, je

lui veux un grand bien. Je voudrois le *convertir*, ai-je dit; je n'en ſuis pas digne. Je prie tous les honnêtes gens, les bons chrétiens, les eccléſiaſtiques ſurtout, de ſe joindre à moi, d'y faire mieux que moi, de m'y aider au moins de leurs prieres & de leurs vœux: le ſujet en vaut la peine: M. R. a beaucoup d'eſprit, puiſqu'il a tiré tout ce ſyſtême-là de ſon eſprit.

Il doit l'avoir inventif & créateur. Qu'il l'applique aux arts, aux ſciences profanes, où un tel eſprit n'eſt jamais un eſprit perdu. Qu'il laiſſe la religion, le gouvernement & les mœurs. Il ne les connoît pas, ou, ce qui eſt pis, il les méconnoît, & eſt prévenu de mille préjugés contradictoires d'une philoſophie plus raiſonneuſe que raiſonnable, ou raiſonnée.

M. R. ne dit pas tout ce qu'il penſe des Miſſionnaires apoſtoliques, ni des Princes qui s'en ſervent pour convertir les Sauvages confiés à leur religion, autant qu'abandonnés à leur autorité & aſſujettis à leur empire. Voilà la différence de M. R. obligé de s'en taire, & de diſſimuler ſa vraie façon de penſer de tout cela & de quelqu'un comme moi, qui ſans craindre de heur-

ter aucune autorité légitime, ni aucune façon de penſer en chrétien & en honnête homme, oſe bien dire & lui dire hautement que les Princes chrétiens & les Miſſionnaires eccléſiaſtiques ou religieux, qui travaillent à ramener les Sauvages dans le ſein de l'égliſe, dans le bercail de ſaint Pierre, vicaire de Jéſus-Chriſt, ne travaillent pourtant que pour les retirer de leur vie ſauvage, telle que M. R. l'approuve, & pour les enchaîner dans les doux liens de la ſociété ou de l'unité d'aſſociation des fideles chrétiens unis en communauté de baptême, de prieres, de ſacremens, de mœurs, de créance; en un mot, de raiſon & de foi, ou de chriſtianiſme & d'humanité.

Encore aimai-je mieux convaincre ici M. R. d'une ſimple ignorance de l'hiſtoire & des faits poſitifs, que de lui faire un crime d'une erreur volontaire, ou d'un raiſonnement de mauvaiſe foi. Ce nom de Sauvage le trompe; il a toujours dans l'eſprit ſes Sauvages fantaſtiques, ſemés un à un dans les forêts, parmi des *troupeaux* de bêtes, dont ils ne ſont pas les paſteurs, & qui ſont au contraire les leurs, juſqu'à

juſqu'à leur donner de l'inſtinct pour manger, boire, dormir & ſe former même en ſociété. Une ou deux hiſtoriettes de deux ou trois prétendus Sauvages ſolitaires, trouvés dans les forêts de Saxe, de Bornéo, de je ne ſais où, font ici tout le fond d'hiſtoire ſur lequel table ſans ceſſe M. R.

Rien n'eſt moins vérifié, rien n'eſt plus apocriphe que ces hiſtoriettes-là. Du reſte, rien ne reſſemble moins à ces nations, grandes nations des Sauvages de l'Amérique, fût-ce celles de la Sibérie & du Groënland, que les Sauvages imaginaires de M. R. Pas un nom de Sauvage, Illinois, Miſſouris, Abenaquis, &c. qui ne forme ſa peuplade, ſa nation, ſes villages, ſon corps de ſociété; qui n'ait ſes capitaines, ſes chefs, ſes caciques, ſes eſpeces de magiſtrats, ſes loix, ſes mœurs du moins & ſes uſages. Tous ont des propriétés, des communautés, des intérêts particuliers & publics, & en conſéquence des guerres avec les nations voiſines ou éloignées, guerres ſuivies de traités de paix en regle, avec des conventions & des ſermens. Prêtres ou devins, ils ont tous leur for-

me de religion, leurs ſacrifices, leurs prieres.

Il eſt inutile de dire qu'ils ont le grand lien de la ſociété, la parenté avec la diſtinction préciſe & très-ſacrée de maris & femmes, peres, meres & enfans, oncles, tantes & couſins, alliés, amis, ſans parler de la célébrité des mariages, des naiſſances, des morts, & puis la grande diſtinction naturelle des enfans, de la jeuneſſe & des anciens, dont ceux-ci forment toujours la tête & le conſeil de la cabane, du village, de la peuplade & de la nation.

Sur quoi je prie M. R. de me permettre une petite digreſſion, en faveur de l'ancienne amitié tendre & intime, qu'on ſait bien qu'il y a toujours eu depuis trente-trois ans, entre le célebre Préſident de Monteſquieu & moi, qui me ſens trop honoré des marques publiques & peu équivoques que ce grand homme a voulu me donner de cette même amitié, juſqu'à ſon dernier ſoupir, dont tout le monde parle, & dont tous les honnêtes gens ſavent bien, qu'en honnête homme, j'ai droit de parler.

Pour ne rien laiſſer en ſuſpens ou dans l'équivoque à cet égard, je dois dire que cette amitié ne commença qu'un an ou deux, après l'apparition des Lettres Perſannes, qui n'en furent pas même l'époque ni le motif, au moins de ma part. Comme ce n'eſt pas ptéciſément de bel eſprit, de Philoſophie ou de Géométrie que je dois me piquer, j'aurois craint plus que je n'aurois recherché cette liaiſon intime avec l'Auteur d'un pareil ouvrage. Mais ce noble, & je puis dire vertueux Auteur, penſant un peu comme moi dans ce moment, faiſoit plus de cas de la probité que du bel-eſprit : & voulant poſitivement effacer l'impreſſion publique de cet ouvrage, dont il reconnoiſſoit le danger un peu tard, je puis avouer qu'il recherchoit par cet endroit-là même, la liaiſon que je craignois avec lui.

Une Dame fort noble & fort vertueuſe, qui vit encore, fut le nœud de la réunion de nos cœurs & preſque de nos eſprits. Le prétexte en fut l'éducation de M. le baron de S. qui me fut confiée dans ce moment. J'étois en âge & en place de rendre ce ſervice à l'illuſtre Préſident, qui me voua dès

lors la plus tendre amitié ſans en exiger d'autre retour, je puis le dire, que la religion qu'il me pria d'inſpirer à ſon cher fils, m'avouant que pour lui il ſentoit qu'on ne lui avoit pas aſſez fait connoître le vrai précis de cette religion purement catholique, dans ſa premiere éducation; ce qui étoit peut-être vrai. Mais ma lettre a atteint ſa longueur ordinaire. Je ſuis, Monſieur, &c.

LETTRE XVII.

MONSIEUR, à l'occaſion de la mort du fameux Préſident de Monteſquieu, & de la part qu'il a bien voulu me donner dans ſes derniers ſentimens, je vous avoue que je n'ai pas laiſſé de compoſer l'hiſtoire de cette mort & même de ſa vie depuis au moins trente-trois ans. Ceux qui ne ſavent preſque rien, de vrai, de tout cela, ſe preſſent d'en parler. Je ne me preſſe de rien, je les laiſſe faire. Seulement je les prie de croire que tôt ou tard je pourrai bien leur dire le vrai de tout

ce qu'ils s'empreſſent de débiter ſur des préſomptions vagues, bien plus que ſur des faits perſonnels. En attendant je dois prendre acte que M. de Monteſquieu n'ayant jamais voulu recevoir aucune ſorte de compliment de moi ſur ſes lettres, & me les ayant conſtamment comme déſavouées, me pria de lui corriger religieuſement ſon ouvrage de la grandeur des Romains, où il ſentoit bien que mon caractere & ma religion trouveroient bien des choſes à réformer. Il l'imprimoit en Hollande par la médiation de l'ambaſſadeur M. le comte de Vanhoé. Deux fois la ſemaine il en recevoit les épreuves à corriger.

C'eſt préciſément de ces corrections qu'il me chargea, corrections, dis-je, religieuſes, théologiques, morales, philoſophiques même plutôt que littéraires, hiſtoriques ou grammaticales. Il n'avoit pas beſoin de moi pour celles-ci, & il étoit trop poli pour me charger de la ſimple correction typographique des fautes d'impreſſion; ce que je fis pourtant. Pas une feuille en premiere épreuve qui ne me paſſât par les mains: pas une, où je ne priſſe

l'honnête liberté d'être ſon ami exactement, religieuſement vrai.

Un prétendu ami commun, ami de la licence, voulut au milieu de l'ouvrage réprimer ma liberté. L'Auteur me permit, me pria d'aller juſqu'au bout. Et l'ouvrage parut exempt de reproche, tel que je l'avois légitimé ou rendu digne d'un Auteur noble, & en place de grand & grave Magiſtrat.

L'article ſeul du *ſuicide*, ſe gliſſa, je ne ſais comment, dans une ſeconde ou troiſieme édition. L'Auteur tenoit un peu à cet article Anglois-Romain. Les vrais Magiſtrats, & l'Auteur même, ſans que je m'en mêlaſſe, le firent ôter. J'étois Journaliſte alors: j'eus le plaiſir de pouvoir donner un ou deux grands extraits d'un ouvrage ſain & non ſuſpect, d'un tel ami.

Arriva le troiſieme ouvrage de l'Auteur, le grand ouvrage de l'Eſprit des Loix. Pour celui-là, je ne me vanterai pas de l'avoir corrigé, ſi ce n'eſt fort après coup. Je ne m'en doutois pas, quoiqu'il m'en eût parlé vaguement depuis long-tems. J'avois peut-être la fauſſe ſécurité de croire qu'il ne le donneroit pas ſans mon attache. Il fut long-tems public ſans que je vouluſſe

croire qu'il fût de lui. Lorſque je n'en pus plus douter, je lui écrivis pour me plaindre de ſa réſerve, inouie avec moi. Je dois être cru. Notre commerce étoit d'une franchiſe encore plus inouie entre ſavans. Je puis montrer les lettres par leſquelles il m'avoue qu'il s'eſt à deſſein caché de moi dans cet ouvrage, craignant que je ne m'y formaliſe de bien des choſes, le croyant peu de ma compétence, & y parlant du reſte aſſez peu de religion & de mœurs, croyoit-il, vouloit-il croire?

Piqué de ſa réſerve, je lui écrivis qu'il auroit dû au moins me donner cet ouvrage imprimé, comme j'étois en poſſeſſion de recevoir de lui toutes ſes éditions de la grandeur des Romains, lui diſant que je voulois lire ſon livre, mais que je ne le lirois que de ſa main & dans celui qu'il m'auroit lui-même donné; à quoi il repliqua qu'il ne me le donneroit pas, & qu'il me prioit très-inſtamment de ne pas lire ſon livre, qui n'étoient point, diſoit-il toujours, de ma compétence.

Je m'entêtai de le lire & de l'avoir de ſa main. Je ſavois bien que complaiſant à l'excès avec tout le monde,

il me le donneroit enfin ; ce qu'il fit depuis la premiere juſqu'à la dixieme ou douzieme édition, & je le lus dans un eſprit de critique, je l'avoue, mais de critique amie, & en vue même de rabattre bien des critiques odieuſes qu'on ne laiſſoit pas de m'en faire comme ſi j'en étois reſponſable.

A peine m'eut-il donné ſon livre, qu'il vint de Bordeaux exprès m'en demander mon ſentiment. J'avouerai qu'il me craignoit un peu. Il me connoiſſoit exact & inflexible ſur les bons principes de la religion du gouvernement. Il te croyoit ſain ſur le premier article ; & effectivement, à un article près & à quelques manques d'expreſſion, je ne vois pas qu'il attaque le dogme & l'eſſentiel. Mais ſur le gouvernement de l'Etat, & celui ſur-tout de l'Egliſe, ſur la diſcipline, je le fis convenir qu'il étoit trop & tout Anglican.

Je portai mon humeur critique, je l'avouerai, un peu plus loin. Oui, j'étois vivement piqué qu'il m'eût dit que ſon livre, comme Juriſconſulte, n'étoit pas de ma compétence. Autre choſe eſt d'être Juriſconſulte & Légiſpérite dans un livre, autre choſe de juger

d'un livre qui l'eſt & de ſon Auteur. Eſt-ce que les Magiſtrats ſont de tous les arts, ſciences & métiers, dont ils jugent pourtant fort ſainement & définitivement tous les jours ?

Ma critique ne fut ni maligne, ni amere, ni de cœur, n'étant pas publique; mais d'amitié pure & purement d'eſprit, de lui à moi, d'ami à ami, & dans le vrai bien du livre & de l'Auteur. Je ne m'amuſai ni à des traits ni à des mots. J'allai droit au but, au tronc de l'arbre & à la grande diviſion des trois ſortes de gouvernemens & de loix, le deſpotiſme fondé ſur la crainte, le monarchique ſur l'honneur, & le républicain ſur la vertu. Je lui paſſai ces trois diviſions, quoique la derniere m'ait toujours paru fort mal caractériſée par la vertu.

Mais je ne lui fis point de quartier ſur une quatrieme diviſion, la plus eſſentielle, qu'il avoit omiſe, qu'il n'avoit point connue, & qui eſt pourtant la premiere de toutes, & la regle & la baſe des trois autres: c'étoit juſtement le gouvernement des Sauvages, & la liberté ou plutôt la pure loi naturelle ſur laquelle il eſt uniquement fondé. En fait d'intelligence, M. de Monteſ.

quieu étoit un aigle ; il avoit l'eſprit pénétrant & en même tems profond, il voyoit au-deſſus des aſtres & juſques dans les ſouterrains.

Il ne me donna pas la peine de me répéter, il me devina ; car voulant un peu l'intriguer, je ne lui parlois depuis un tems, ni même jamais qu'à demi-mot. De tout tems nous avions un langage unique entre nous. Nous n'avions preſque pas beſoin de nous écrire & de nous parler pour nous entendre. C'étoit par mon grand reſpect pour lui, que je n'oſois lui parler de rien affirmativement, définitivement ; & c'étoit par ſa grande amitié pour moi, que ſans fadeur, il me laiſſoit entrevoir les choſes obligeantes, qu'il avoit à me dire à tout propos. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

LETTRE XVIII.

JE ne me laſſe point, Monſieur, de vous parler du grand Préſident de Monteſquieu, à l'occaſion des Sauvages que ſimplement il n'a pas connus ; au

lieu que vous les méconnoiſſez abſolument, & que vous les traveſtiſſez en bêtes qui ont à peine la figure humaine. M. de Monteſquieu n'a jamais calomnié la nature humaine, & il n'a que trop voulu la combler de biens dont elle n'eſt pas ſuſceptible. Timoté, poli, ſenſible & bon comme il l'étoit, il auroit rougi de la voir ſi avilie dans vos portraits. Revenons au Gouvernement politique, économique & civil des Sauvages, dont je ne fis ſimplement qu'avertir ou donner l'ébauche à l'Auteur illuſtre de l'Eſprit des Loix.

La ſociété eſt le fondement de tout, elle eſt naturelle & de la premiere nature, parce que eſſentiellement tout homme a pere, mere, grand'pere & grand'mere, freres, ſœurs, oncles & couſins avant lui & à côté de lui, & qu'avec & après lui il a communément femme, enfans, petits-fils, neveux, &c. M. R. a beau faire, les beſoins & les ſentimens naturels reſpectifs feront à perpétuité & ont toujours fait une & pluſieurs ſociétés de tous ces gens-là. Et l'on défie, la nature même défie de citer jamais enfant ou homme vrai qu'on ait trouvé dans les forêts,

qui n'ait tenu juſques-là, juſqu'à l'âge très-adulte du moins, à des parens réels, faciles même ſans doute à retrouver, non loin de ces forêts.

Les Sauvages donc du Canada ou d'ailleurs forment de vraies ſociétés, comme j'ai dit, ſous des noms nationaux d'Iroquois, de Hurons, d'Algonquins, &c. Or tous ces gens-là vivant enſemble & en commun, en communauté de langue, de penſées, de ſentimens, d'affections, de connoiſſances, de beſoins, d'intérêts, de guerre, de paix, de pêche, de labour, de chaſſe, &c. ne peuvent manquer d'avoir & ont bien ſurement des loix & un gouvernement politique, moral, économique & civil, qui n'eſt, diſois-je à mon illuſtre ami, ni deſpotiſme, ni monarchie, ni république, mais naturaliſme, ou plutôt moraliſme pur, pure loi naturelle, purs ſentimens naturels, & n'eſt pas même pure liberté, ſi ce n'eſt honnête, humaine & aſſujettie aux loix de la conſcience & de la raiſon.

Ils n'ont ni Rois, ni Princes, ni Magiſtrats en titres, mais équivalemment ils ont pourtant des chefs & des gouverneurs, ne fût-ce que les chefs de famille & les anciens, vrais peres

conſcrits de toutes les familles, de tous les villages, de toutes les peuplades, de toute une nation. En guerre ils ſe donnent des capitaines qui n'ont preſque droit que de ralliement & de marcher aux coups les premiers, & tout au plus, la premiere part au butin. Ils n'ont point de miniſtere ni de conſeils d'Etats. Mais les plus ſages, les plus expérimentés, les plus illuſtres par leurs hauts faits, & ſur-tout les plus anciens, s'aſſemblent & jugent en commun de la guerre ou de la paix, & du bien ou du mal de tous.

Point d'autres loix que la raiſon, l'honneur, la conſcience & une certaine tradition de mœurs & d'uſages, dont ils ne ſe départent pas facilement. Je veux bien y ajouter la liberté, comme une loi, ſacrée, dont ils ne ſe départent gueres non plus, dont il leur eſt même permis d'abuſer : je dis d'abuſer, au préjudice des autres loix de raiſon, d'honneur & de conſcience; car ils en connoiſſent fort bien l'abus, reconnoiſſent le vice, & ſavent bien qu'elle doit être ſubordonnée aux autres loix de devoir naturel & divin.

S'en écarte qui veut de ce devoir & de tous les devoirs de la ſociété; réel-

lement ils n'ont point de voie, ni de loi de coaction, de contrainte, soit pour punir les réfractaires, soit pour les contenir dans le devoir. Ils ont bien des récompenses d'honneur, de butin, de nourriture, mais nulle sorte de peine afflictive pour les enfans mêmes.

Par exemple, ils instruisent les enfans, mais ne les châtient jamais, & les missionnaires n'ont jamais pu leur faire que des catéchismes, des exhortations, des sermons, & jamais des classes en regle, jamais des maisons de pensionnaires, jamais des colleges. Des Missionnaires tant qu'on veut, jamais des maîtres; chérissant du reste ces Missionnaires comme des peres, comme des sauveurs, jamais comme des chefs ou des législateurs. Ils reconnoissent la croix, l'adorent, l'embrassent, la portent & la suivent, lui obéissent. Nul sceptre ne les tente de commander ni d'obéir.

Par exemple encore, une jeune fille introduira la nuit dans la cabane de son pere quelqu'un qu'elle aime; cela est rare, & là on se cache de tout cela, comme ici, par pudeur par honneur: mais là, comme ici, il y a gens qui ne rougissent qu'en public. Le pere,

la mere, les freres lui diront : *ma fille, ma ſœur, tu as tort, tu nous déshonore, tu ne trouveras point de mari.* On le lui dira, mais on ne fera que le lui dire ; & ſi elle s'en moque, perſonne ne s'en formaliſera plus que cela.

Quand ils ont un mauvais ſujet, quelqu'un s'enivre & va le tuer, diſant enſuite que ce n'eſt pas lui, mais le vin qui l'a tué ; & toute autre ſorte d'homicide coupable s'excuſe, en diſant, ce n'eſt pas moi, mais *c'eſt ma tête qui étoit faite comme cela un tel jour* ; & l'homicide eſt impuni.

Autre exemple bien remarquable. Un village, une nation vient de faire la paix en regle, & par un vrai traité avec une autre nation. Ce traité le plus ſolemnel, accompagné de ſermens, de gages, d'ôtages, de préſens, ne plaît pas à tout le monde, ne fût-ce qu'à un ſeul étourdi de vingt-cinq, trente ou trente-cinq ans. Celui-ci dit à tous ceux qui ont fait le traité, qu'ils n'ont rien fait qui vaille, que ce traité *n'eſt pas de valeur*, qu'il va le rompre par quelque acte d'hoſtilité. *Tu as tort, mon frere*, lui dit-on, *tu nous feras une mauvaiſe affaire.* On lui dit cela, mais on le laiſſe faire. Il part, va cou-

per une chevelure ennemie, en apporte le trophée dans la cabane du conſeil, en riant, en ſe moquant des anciens aſſemblés. On le blâme, point plus fort que ci-devant, & on ne penſe plus qu'à ſoutenir cette nouvelle guerre, où à la prévenir par des préſens ou des ſoumiſſions faites à la nation que cet étourdi vient d'armer de nouveau.

Voilà ce que j'ai pris la liberté de remontrer il y a cinq ou ſix ans à M. de Monteſquieu. Comme c'étoit la plus belle ame, la plus candide, la plus aimant le vrai que j'aie connue, ſurtout en fait de religion, qu'il avouoit ne pas connoître aſſez, il convint dans le moment que ſon énumération politique, économique, légiſpérite ou civile étoit imparfaite, & que cette ſorte de Gouvernement, purement naturel (phyſico-moral comme l'homme) qui a cours dans tout un monde plus grand que le nôtre, valoit bien la peine de former une quatrieme claſſe dans ſon Eſprit des Loix; je croirois même que ce ſeroit dans cette claſſe qu'on pourroit mieux retrouver l'eſprit de toutes les loix poſitives, ſimplement ajoutées dans tous les Gouvernemens à la loi

naturelle, qui eſt la baſe & l'eſprit de tout. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

LETTRE XIX.

MONSIEUR, l'illuſtre Préſident dont je vous parle depuis quelque tems, pour vous donner même un peu plus de ton de contradictions honnêtes, peut avec quelque décence oppoſer, ſoit à la religion, ſoit à la morale ou à la politique, à l'humanité en un mot telle qu'elle eſt, ce grand homme, dont je regrette bien ſincérement la perte, étoit frappé de tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire des Sauvages, qui ne ſont pas ſi ſauvages qu'ils ne ſoient hommes, les vraies images de Dieu, un peu défigurées par le péché, mais rétablies ou en droit de l'être, par Jéſus-Chriſt notre Sauveur à tous.

Il me témoigna même dans le tems vouloir ſérieuſement enrichir ſon Eſprit des loix de cette quatrieme claſſe. Il doit avoir travaillé en conſéquence. Je lui indiquai nos vieilles relations des miſſions du Canada, où on en trou-

ve les vrais détails. Il ſeroit de conſéquence, pour ſa gloire même, de ne pas perdre mille belles choſes, que fait comme il étoit, penſeur & ſyſtématique, il doit avoir jettées ſur le papier. Il ne m'en a plus parlé, je ne lui en ai plus parlé. Nous nous voyons peu ces dernieres années, car quoiqu'habitans du même monde, il m'écrivoit il y a quinze ou dix-huit mois, que nous n'habitions plus la même planete, c'eſt-à-dire, le grand monde, d'où je m'étois retiré malgré lui.

Quoiqu'il en ſoit de cet état de vie ſauvage & de pure nature, ſi c'eſt pure nature, je reviens toujours à dire que c'eſt un dernier état de l'humanité dépouillée de tous ſes avantages naturels, & une vraie barbarie, déchue de la vraie & parfaite ſociété, où Dieu même nous avoit fait naître dans le paradis terreſtre & comme renaître dans les belles plaines de Sennaar, au ſortir de l'arche de Noé.

Encore ne vous ai-je pas tout dit, Monſieur, tout ce que je penſe de la vie ſauvage dont je viens de vous entretenir à l'occaſion de M. de Monteſquieu. Depuis ce que j'eus l'honneur de lui en dire à lui-même, mes idées

ſe ſont agrandies & s'agrandiſſent même dans le moment à votre occaſion, & tout en vous en parlant un peu à fond.

Les Sauvages ſont en effet ſauvages, & de vrais ſauvageons tout-à-fait dégénérés & abâtardis, autant qu'il eſt permis de l'être à des hommes qui ſont toujours des êtres moraux, théologiques même, images de Dieu & ayant, quoiqu'il puiſſent faire, un rayon de lumiere divine qui éclaire tout homme venant au monde, *lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

Ce ſont les Tartares, à bien dire, ceux qui habitent le nord immédiat des Indes & de la Chine, les *Montgoux* & les *Mantcheoux*, qui forment proprement cette quatrieme claſſe de Gouvernement politique, moral & théologique, dont la liberté eſt régulierement ſubordonnée à la loi naturelle, loi encore une fois non ſimplement phyſique, mais humaine, morale & théologique, la ſeule loi primitive des hommes, vrais fils d'Adam avant & après le déluge; la ſeule à laquelle Jéſus-Chriſt nous a rappellés, en nous rétabliſſant dans la noble & ſainte liberté des enfans de Dieu.

Nous nous caſſons la tête à imaginer des ſyſtêmes & des origines généalogiques de toutes choſes ; & le plus mal & le grand mal eſt que trop corporels & matériels, nous remontons toujours à une nature toute phyſique & matérialiſte qui nous égare avec Straton, Spinoſa & tous les déiſtes, athéiſtes de tous les tems.

L'Ecriture, oui l'Ecriture ſainte eſt un livre ſi vrai, ſi fort fait pour nous, ſi uniquement notre livre, livre de vie, qu'en quelque état de ſcience ou d'ignorance que nous ſoyons, de théologie ou de philoſophie, de phyſique ou d'hiſtoire, de foi même ou de raiſon, de bel & de bon eſprit, nous pouvons y trouver le complément ou l'abrégé de toutes nos ſciences, la réſolution de toutes nos difficultés, doutes, problèmes, Qu'on ouvre les yeux, & l'on verra que juſqu'ici on n'a pas trop ſu où voulu les ouvrir à ce flambeau univerſel, dont effectivement Dieu & Jéſus-Chriſt ſe ſert, pour éclairer tout homme venant au monde.

En fait d'origines au moins, de *geneſes* & d'inventions ; dès ce quatrieme chapitre de la geneſe tous les grands arts ſont inventés, & nous en connoiſ-

ſons par nom & par ſurnom tous les inventeurs. Les arts libéraux ſont inventés ſous le nom de muſique par *Jubal*, & les arts mécaniques par *Tubalcain*, qu'évidemment l'idôlâtrie a transformé en *Vulcain*. Ce ne ſont pas là les vrais grands arts d'humanité dont je veux parler.

Ce n'eſt pas Nembrod ni Aſſur, qui inventerent la vie civile & politique, qui ſont des arts ſupérieurs à tous ceux de nos mains, ou de notre ſimple beleſprit. Ce fut le fratricide Caïn qui inventa ces arts-là, en bâtiſſant la premiere ville de l'univers, la ville d'*Enochia*. Je ne laiſſe pas de penſer que ce genre d'invention ne fut jamais trop agréable à Dieu, ne fût-ce qu'à cauſe de ſon auteur. Je pourrois être de l'avis de M. R. s'il prenoit la choſe de ce côté-là.

Dans le moderne, Rome peut être regardée comme la ſeconde ville de l'univers, auſſi fut-elle l'ouvrage d'un fratricide Romulus, &c. Je laiſſe aux ſavans à nous dire pourquoi de notre tems même, *Urbis & Orbis*, eſt l'inſcription ordinaire de la plupart des reſcrits des Romains.

Je n'ai garde de rien outrer avec M.

R. qui ſur cette ſimple ouverture, croira pouvoir anathématiſer avec amertume toutes les villes, & ſur-tout les grandes villes, les villes capitales de l'univers. Je conviens, je penſe, je crois ſavoir que les villes ne ſont point de la premiere intention de Dieu. C'eſt d'Enochia que ſortit le premier déluge: c'eſt ordinairement dans les villes que ſe fabriquent la plupart de ces déluges d'iniquité qui inondent l'univers. Les campagnes ſont plus communément le ſéjour de l'innocence; & la vie paſtorale a eu de tout tems le ſuffrage des poëtes en idée; & de Dieu même en réalité.

Les villes, pour parler clair, ne ſont en quelque ſorte que de la ſeconde intention du Créateur: elles ſont tolérées & de pure conceſſion. Après quarante ans de vie errante dans le déſert, Dieu permit aux Juifs d'habiter Jéruſalem & les autres villes de la Paleſtine. Dieu tire ſa gloire de tout & le bien du mal même.

Dieu veut la ſociété, cela n'eſt pas douteux; le genre humain ne peut aller que par-là, depuis qu'il a tiré Eve de la côte d'Adam: mais encore une fois, les grandes ſociétés, les ſociétés trop

intimes, ne ſont en aucune façon du goût de Dieu, témoin la diſperſion de Babylone, & celle des hommes de tous les tems. *Major è longinquo reverentia.* Les hommes ſont plus faits pour ſe reſpecter de loin, que pour s'aimer de trop près. C'eſt toujours l'image de Dieu, &c. Je ſuis, Monſieur, votre très, &c.

LETTRE XX.

LE premier inventeur & la premiere invention en grand, à qui Dieu & Moyſe paroiſſent donner la préférence, comme la primauté, fut Jabel, & la vie champêtre & errante ſous des tentes, vie paſtorale ou ſimplement campante ou campagnarde : *Genuitque Ada Jabel, qui fuit Pater habitantium in tentoriis, atque Paſtorum.*

La vie même des guerriers en pleine campagne & ſous des tentes, eſt plus du goût de Dieu que la vie civile de nos grandes villes. Ce n'eſt que comme en paſſant, hors de rang, ſans éloge ni titre d'ivention, que l'Ecriture ſainte nous dit hiſtoriquement que Caïn

bâtit Enochia, au lieu qu'elle traite de Peres & de Patriarches les inventeurs des arts, dont elle parle enſuite d'un deſſein formé, mettant Jabel à la tête de tous, tant la vie champêtre, campante, paſtorale, militaire même, eſt la propre vie de l'homme; donc la vie eſt une milice & un paſſage, & non un établiſſement ſur la terre.

Nous paſſons notre vie à édifier, à bâtir & à nous établir ſur la terre, où ſaint Paul nous avertit d'après l'expérience & le bon ſens, que nous n'avons pas de cité permanente. C'eſt une obſervation que je fis étant encore jeune & que j'ai vu ſouvent confirmée depuis celle-là. Une Dame riche & puiſſante m'arrêta un jour ſur le tard, au paſſage, devant la porte de ſon château, pour me dire qu'enfin ce château étoit fini, & qu'elle alloit en jouir. Au moment qu'elle me diſoit cela, un coup de ſerein la frappa, elle en mourut huit jours après. Voilà l'obſervation & la pointe d'épigrame, c'eſt que *ceux qui bâtiſſent aujourd'hui, meurent conſtamment demain*, c'eſt-à-dire, dès qu'il ont fini leurs bâtimens.

Je dis la pointe d'épigramme; parce que c'eſt le ſtyle du jour, ſtyle de bel-eſprit,

eſprit, de ne ſe faire lire que par-là. Un raiſonnement moral & ſuivi, n'eſt point le ſtyle de nos philoſophes : on m'en a averti. Mon obſervation épigrammatique eſt ſi vraie, que dans le monde j'ai vu mille gens la faire ; d'où réſulte cette autre épigramme, *qu'on bâtit pour ſes enfans & non pour ſoi.*

La plupart même de ceux qui bâtiſſent en pierre de taille & à demeure, croyant éluder la nature, & prendre Dieu pour dupe, ont ſoin de multiplier & de prolonger leurs bâtimens, ne voulant jamais les avoir finis, comme s'ils voyoient leur propre fin dans celle de leurs travaux ; car notre vie n'eſt qu'une épigramme, dont la mort eſt la pointe. Lima avec tout ſon or, n'a trouvé à propos de ſe rebâtir qu'en bois, & c'eſt à Lisbonne de profiter de l'avertiſſement. J'ai fait un ouvrage contre la pierre de taille, en faveur des vrais arts d'architecture & de beſoin.

Il n'eſt pas mal après tout, que Dieu nous prenne à la fin ou dans le courant d'un vrai travail, *verum laborem*, puiſque notre vie n'eſt que travail de ſon ordre exprès. Nos villes, nos édifices en pierre de taille, à chaux & à

ſable, ne ſont pas un vrai travail devant Dieu, puiſqu'elles ont pour but notre perpétuité ſur la terre; ce que nous appellons pourtant un peu en grand, *travailler pour l'immortalité*, tant nous connoiſſons peu notre vraie éternité.

C'eſt Jabel qui édifia pour l'immortalité, en devenant le pere & le patriarche de la vie tartare, champétre, campante, paſtorale & militaire. Je ne traite point cela de petite invention, ſoit parce qu'elle eſt dans le vrai, ſoit parce qu'elle eſt dans le grand de nos mœurs, ſoit parce que la moitié peut-être du genre-humain fait & a de tout tems fait honneur à cette vie tartare, nullement ſauvage, mais très-civile, très-ſociable, très-humaine en s'y conformant.

Ne jugeons pas éternellement de toutes choſes, par nos petits goûts & par nos façons efféminées de pur bel-eſprit. Nos villes peuvent être le regne des femmes; le ſéjour des tentes eſt le regne des hommes. Encore faut-il s'exiler des villes & camper au millieu des champs lorſqu'on veut prendre ou défendre les villes, fonder ou détruire des empires. Et combien de conqué-

rans fâmeux ſont ſortis de la Tartarie, de la Scythie pour conquérir la Chine, les Indes, le Mogol, l'Aſie, l'Afrique même & l'Europe ? Ceux qui appellent les Ruſſes en Europe, veulent ſans doute la bouleverſer à leur profit. La plus vaiſemblable opinion dérive de la Scythie & du Tanaïs les premiers François. Ceux qui ont détruit & rétabli en parcelles le grand empire des Romains, n'étoient que Goths, Viſigoths, Oſtrogoths, Sarmates, Huns, Vandales, Gépides, Lombards, Bourguignons & enfin Francs ou François, généralement iſſus des déſerts mêmes des Palus-Méotides ; & c'eſt la Sibérie probablement qui a fondé ou peuplé toute l'Amérique, dont les Sauvages ſont l'abâtardiſſement immédiat des Tartares d'Aſie, ſeuls vrais enfans de Jabel qui *ipſe fuit pater habitantium in tentoriis, atque Paſtorum.*

Adam, Abel, Seth, Enoc & tout ce que l'Ecriture ſainte appelle les *enfans de Dieu*, avant le déluge ; & tous les vrais Patriarches, Abraham, Iſaac & Jacob, après le déluge, vécurent ſous des tentes, non ſimplement en paſteurs, mais en grands & en chefs & ſeigneurs, patriarches en un mot

comme Jabel de la vie paſtorale. Enochia ne fut pour Caïn & ſes vrais enfans, ſous le nom d'*enfans des hommes*, qu'un repaire d'arts, arts mondains, de crimes & de vices, qui pervertiſſant juſqu'aux enfans de Dieu, attirerent cet horrible déluge qui penſa exterminer la race humaine toute entiere.

Si M. R. que je ne perds par de vue, n'avoit pas outré tout, manque de connoître l'Ecriture, & le vrai même des arts, des ſciences & de la ſociété qu'il calomnie, j'aurois pu être de ſon avis, que les petits arts de luxe & les pures ſciences de bel-eſprit, énervent la ſociété des villes, des grandes villes, & rendent la vie ſauvage même préférable à nos ſociétés criminelles & de bagatelle pure. M. R. a jugé de tout cela trop en petit, trop en *égoïſme* & par rapport à lui, trop en myſanthrope & point du tout en citoyen, ni en chrétien. Je ſuis fâché que ce mot m'échape comme malgré moi: je vous en demande pardon, Monſieur, car je ſuis toujours votre très, &c.

LETTRE XXI.

QUAND j'ai dit, Monſieur, que les Tartares avoient conquis ſouvent l'univers, tantôt à la Chine, tantôt aux Indes, en Aſie, en Europe, &c. j'ai dû ajouter que ce peuple, ſous les noms de Scytes, de Sarmates, de Montgoux, de Kalchas, de Mantcheoux, n'a jamais été conquis. On ſait bien que ce fut l'écueil d'Alexandre, & même de Cyrus comme de Darius. Je ne dis point cela en l'air, ni en façon de ſyſtême: c'eſt un fait, un réſultat de faits dans la grande hiſtoire du genre-humain.

Dans le moment, je me rappelle qu'étant allé voir un jour le célebre Préſident de Monteſquieu, dans les commencemens de notre amitié, il y a plus de trente ans, je le trouvai dans une eſpece de verve, & tout enthouſiaſmé de la découverte qu'il venoit de faire, diſoit-il, d'un peuple ſpécialement conquérant dans l'univers: or ce peuple étoit les Tartares. Dans ce moment, M. de Monteſquieu en étoit à

la dix-huit ou vingt-huitieme irruption conquérante, que ce peuple avoit faite dans notre triple continent, Européen, Aſiatique, Africain.

Ce qui cauſoit l'enthouſiaſme, & faiſoit la découverte propre & ſpécifique de l'Auteur, étoit que prenant la choſe dans toute la rigueur, il vouloit que ce peuple ſeul, à l'excluſion de tout autre, Grec, Romain, Mede ou Perſan, fût créé par la nature, ou donné de Dieu même, avec la qualité ſpécifique & caractériſtique de peuple conquérant; ce que, ſans nier, cela je fonde ici ſur la vie ſpécialement tartare, champêtre, campante, paſtorale & militaire, que je regarde comme la vie proprement humaine & ſociable, ſelon Dieu & la raiſon, & nommément ſelon la foi de l'Egliſe & de Jéſus-Chriſt, dont la propre demeure ſera toujours nommée le *tabernacle du Dieu vivant.*

Et voilà je crois, le propre ſens du *Deus non inmanufactis habitat.* Nos villes ſeules & nos maiſons de pierre de taille, peuvent porter le nom de *manufacta.* Une tente, un tabernacle n'eſt jamais une maiſon faite, faite pour toujours & pour long-tems. Elle

ne tient point à la terre, & pour le moins n'y eſt-elle pas enracinée, mais toujours à refaire & prête à s'envoler, comme notre vie, au gré du vent & des vrais beſoins.

Je n'ai pas d'idée que M. de Monteſquieu ait imprimé quelque part ſon idée de la vie tartare, conquérante d'office & par privilege ſpécial de la nature & de Dieu. En tout cas, on trouvera de lui des papiers relatifs, qu'on ne ſauroit trop tôt imprimer, non plus qu'une infinité de grandes penſées, dont il m'a confié la connoiſſance, & peut-être le ſoin de les faire valoir à propos.

Encore une fois, je ne réfute pas M. R. pour le réfuter & le critiquer, mais ſur-tout pour rétablir bien de bons principes qu'il a ignorés ou contredits. Il y a une choſe qui embrouille l'hiſtoire générale du genre-humain, & cauſe tous ces faux ſyſtêmes qui défigurent l'origine de toutes nos hiſtoires modernes, Grecque, Romaine, Françoiſe & autres. Nous jugeons de toutes les autres par une de celle-là. Nous nous croyons toujours ſortis du limon de la terre ou éclos du gland de la forêt de Dodone, ſuivant l'impie ſyſtême de Diodore, qui ne laiſſe pas d'a-

voir une ſorte de fondement mal entendu dans l'hiſtoire ſainte. où réellement nous ſommes comme éclos du limon de la terre, mais figurés de la main de Dieu, & ſur-tout animés & & vivifiés de ſon ſouffle & à ſon image.

Après la diſperſion de Babel, Sem & Cham ou leurs enfans, point ou peu diſperſés, fonderent des ſociétés & des empires extrêmement floriſſans en Aſie & en Afrique. Tout cela ne tomba bien dans la barbarie à force de guerres, de mutations & de crimes, qu'après la mort de Jéſus-Chriſt à l'arrivée des Muſulmans, qui ont détruit les bibliotheques, les monumens, les atteliers, les lettres, les ſciences, les arts par principe Iſmaélitique & pour ſauver l'Alcoran, en détruiſant l'Evangile & l'empire d'Iſaac ou de Jéſus-Chriſt. Car Iſmaël & Iſaac ont toujours été rivaux & le ſont encore à Rome & à Conſtantinople, ſuivant cette prophétie de l'Ange, qui en parlant d'Iſmaël à ſa mere Agar, dit:

Hic erit ferus homo, manus ejus contra omnes, & manus omnium contra eum; & è regione univerſorum fratrum ſuorum figet tabernacula. Je ſuppoſe qu'on ſait que Mahomet étoit

descendant d'Abraham par Ismaël comme J. C. l'étoit par Isaac. Or dans l'antiquité l'Arabie éioit *è regione* de la Palestine, & dans le moderne c'est Rome & Constantinople, la vraie & la fausse capitale de l'empire Romain, qui sont comme deux armées en présence, dont l'une dispute le spirituel quelle tient, & l'autre le temporel qu'elle tient aussi à-peu-prés. Je suppose qu'on sait aussi, que quelqu'un a prouvé que Mahomet est le vrai *Ante-christ* ou *Antichrist*, c'est-à-dire, *è regione* ou *ex adverso* de J. C. L'Ecriture sainte est bien vraie. La derniere vie de Mahomet imprimée à Londres, faite par le comte de Boulainviliers, fait Mahomet fils d'Abraham par Ismaël.

Il n'en fut pas de même de Japhet & de sa descendance : à force de transmigrations après l'affaire de Babel, ayant à gagner l'Europe & les isles des nations, & tout ce pays-là & les chemins qui y menent, étant des deserts, des montagnes, des pays en friche ; cette race Japhétienne tomba tout-à-fait dans la barbarie, d'où les Grecs se releverent les premiers & nous releverent par les Romains, jus-

qu'à nous rendre participans en ſociété de l'héritage même de J. C. dont le déicide dépouilla les Juifs & la race de Sem, ſuivant cette autre prophétie de Noé même : *dilatet Deus Japhet, & habitet in tabernaculis Sem.* Où je prie M. R. d'obſerver le mot de *tabernaculis*, qui eſt le propre mot de la bonne nature, & ſur-tout du bon Dieu ſon unique Auteur-Créateur, & non ces antres, trous & repaires où M. R. niche ſes hommes *originaires*, *bêtes brutes*, & pis que cela. Je ſuis, M. votre très-humble, &c.

LETTRE XXII.

MONSIEUR, les Grecs ſortirent de leur barbarie à l'aide des Egyptiens, qui, par malheur, étant déjà idolâtres, & pleins de ſuperſtitions, ne releverent que l'eſprit des Grecs, leur donnant du reſte de fort mauvais exemples & des inſtructions pleines de fables & de miſeres de religion & de mœurs. La vanité des Grecs, revenus au monde, les fit s'approprier toutes

les fables idolâtriques des Egyptiens en les chargeant de nouvelles fables nationales à la Grecque. Belle philoſophie ! Encore nos beaux eſprits mepriſent-ils les Grecs, leurs vrais inſtituteurs.

Entr'autres, les Grecs ſe donnerent pour *indigenes*, & enfans de la terre qu'ils habitoient, comme les Egyptiens ſe diſoient noblement iſſus du limons de leurs marais. Ces hommes ainſi nés d'abord plantes, puis animaux, & peu-à-peu embryons d'humanité, ſont préciſément les hommes ſauvages diſperſés au haſard ſans ſociété parmi les animaux, tels que M. R. nous les donne à propos de l'inégalité des conditions qu'il veut phyſiquement expliquer, ſous le nom de philoſophie de ſa façon.

Les Egyptiens idolâtres ne furent pas les ſeuls précepteurs ou inſtituteurs des Grecs barbares & preſque ſauvages ; car ils étoient pis que Tartares & Scytes. Au tems des Agenor, Cécrops, Cadmus, Danaüs, Inachus, qui furent les inſtrumens dont Dieu ſe ſervit pour retirer les Grecs de leur barbarie, la Phénicie, la Syrie, la Perſe, la Chaldée étoient comme, &

avant l'Egypte, tombée dans l'idolâtrie & dans les fables qui ſont la barbarie des ames, des cœurs, & même, ſelon moi, des eſprits. Car M. R. en veut bien autant aux arts & aux ſciences qu'à la religion & aux mœurs, & à la religion & aux mœurs autant qu'aux arts & aux ſciences. Ces choſes-là ſont plus inſéparables qu'on ne penſe: on va le voir bientôt.

Cependant les Grecs arriverent par le moyen des Egyptiens & des Aſiatiques, au bel-eſprit, mais jamais au bon & au ſain eſprit, ſi ce n'eſt lorſque J. C. arriva en perſonne pour le leur donner, *Judæo primùm & Græco*, & nous le donner à nous mêmes, Gaulois & Romains par leur moyen. Car St. Denis, &c. étoit Grec, Athénien même.

Et bien nous en prend, que les Grecs & les Romains de qui nous ſommes en poſſeſſion de prendre le bel-eſprit, euſſent commencé par nous donner le bon & le ſain eſprit, comme les hommes peuvent le donner en lui ſervant de véhicule. Car il eſt vrai que c'eſt toujours des Romains & des Grecs que nous recevons le bel-eſprit trop pêle-mêle avec le bon eſprit, dont

les Grec ſe ſont toujours trop peu piqués, juſqu'à le perdre enfin tout-à-fait par leur ſchiſme toujours bel-eſprit, & à la fin muſulman & ſans eſprit, ſans ſciences, lettres ni arts, comme ſans vraie religion, à la R.

Prenons garde à cette fin du bel-eſprit aboutiſſant au non eſprit, où nous mene évidemment M. R. en nous ramenant à notre prétendue origine par des ſyſtêmes: qui non-ſeulement excluent les arts & les ſciences, mais n'ont pas même de *bon ſens*. Car nommément j'ai été prié & je ſuis autoriſé par gens de bel & de bon & de vrai eſprit, de lâcher le mot du *bon ſens* qui manque aux fantaiſies de M.R.

Arrivé à-peu-près aux deux tiers de ſon livre ſans avoir rien prouvé, par un entaſſement de propoſitions improbables, M. R. ſe flatte pourtant d'avoir enfin pas à pas mené ſon ſauvage non humain à l'humanité ſociable, & vicieuſe par conſéquent, ſelon lui. On peut croire qu'il n'y a de vicieux que cette façon ou ce deſſein de mener tout cela, ſi c'eſt mener, à contre-ſens & au vrai rebours du ſens commun.

" Voilà donc, *dit-il*, toutes nos fa-

cultés développées, la mémoire & l'imagination en jeu, l'amour propre intéreſſé, la raiſon rendue active, & l'eſprit arrivé preſque au terme de la perfection dont il eſt ſuſceptible. Or de-là vint tout de ſuite l'hypocriſie, &c. & ſur-tout l'eſclavage, de libre & d'indépendant qu'il étoit auparavant ,,. Si bel & ſi bien du reſte qu'en ſe perfectionnant, ſelon M. R., & devenant de machine animal, d'animal ſpirituel, de ſpirituel raiſonnable, & de raiſonnable ſans doute divin, l'homme ſe dégrade, ſelon M. R. dont voilà le bon ſens de mener tout à contre-ſens; ai-je dit & redit?

Sans trop entrer déſormais dans ſes raiſonnemens fantaſques & miſanthropes, il me permettra de lui faire obſerver que ce ſont gens comme lui qui rendent la ſociété inſociable; 1°. en prêchant ſans ceſſe l'inſociabilité, & je ne ſais quelle liberté orgueilleuſe & de révolte pure. 2°. En calomniant les arts & les ſciences, qui ſont le plus honnête & le plus utile lien de la ſociété dans le commerce réciproque de nos beſoins reſpectifs. 3°. En appellant bien le mal, & mal le bien, en pervertiſſant toutes les notions du ſens

commun qui eſt le vrai nœud de tout. 4°. En rendant odieux les grands, les riches, les ſavans, les talens, les magiſtrats, les princes, & toute ſorte de ſupériorité légitime venant de Dieu. Car *omnis poteſtas à Deo.*

Il eſt heureux que M. R. ne ſoit pas plus éloquent que cela, & qu'il outre tout ce qu'il dit de mieux. Sans quoi on le croit de retour de Geneve avec le deſſein de *iniquum aliquid moliri in civitate.* Il n'eſt pas aſſez à craindre pour qu'on ne puiſſe pas lui pardonner tant d'excès. Encore nous aime-t-il à la folie, à la fureur, comme ceux qui diſent bien des ſottiſes aux frivoles objets de leur amour.

Il répéte beaucoup que la ſociété ſeule aſſujettit l'homme au *travail*, à la *ſervitude*, à la *miſere.* Voilà le vice d'un mauvais pere d'avoir bercé M. ſon fils d'un Voſſius, d'un Tacite, d'un Grotius, au lieu de lui avoir fait prendre de bonne heure le goût & l'habitude d'un vrai travail ſelon Dieu. Car c'eſt Dieu ſeul qui a condamné l'homme après ſa rébellion au travail, à la ſervitude & à la miſere.

Maledicta terra opere tuo. In laboribus comedes ex eâ cunctis diebus vi-

tæ tuæ. Spinas & tribulos germinabit tibi, & comedes herbam terræ. In ſudore vultûs tui veſcêris pane, donec revertaris in terram de quâ ſumptus es, quia pulvis es, & in pulverem revertêris. Je ſuis ſurpris que M. R. ne rende pas la ſociété reſponſable de notre mort. Si les bêtes ne mouroient pas il n'y auroit pas manqué.

A Eve même, & ſur-tout à Eve Dieu a dit: *multiplicabo ærumnas tuas. & conceptus tuos. In dolore paries filios, & ſub viri poteſtate eris, & ipſe dominabitur tui*, &c. Il ſemble que Dieu ait craint qu'on n'attribuât à d'autres qu'à lui la condamnation de l'homme, de la femme & de la ſociété au travail, à la ſervitude, à la miſere, à la douleur, à la mort. Encore eſt-il vrai que l'homme a droit de s'en prendre à lui-même de ſa condamnation, à ſa révolte, à ſon péché. Ce qui n'en juſtifie pas davantage M. R. qui ne dit mot de Dieu ni du péché, & ne s'en prend qu'à la ſociété qui eſt un bien, puiſque ſelon Dieu, *non eſt bonum hominem eſſe ſolum.* Je ſuis, M. votre, &c.

LETTRE XXIII.

MONSIEUR R. ébranle, ſape, nous fait perdre de vue tous les bons principes. Pour le moins eſt-il ingrat envers la France, qui le nourrit & le fait & le laiſſe au moins vivre & végéter, écrire même & gâter ſon papier. Ramenons-le à l'a. b. c. des ſentimens. Quelle eſt donc la miſere, la ſervitude & le travail à quoi la ſociété Françoiſe réduit M. R.? Eſt-ce que la ſociété, la nôtre, comme toute autre, ne nous délivre pas & tous ceux qui nous font l'honneur de vivre avec nous, de nos miſeres communes?

Elle nous donne des laboureurs, des moiſſonneurs, des meuniers, des boulangers, & nous avons du pain en étendant la main: car elle nous donne auſſi de l'argent pour en acheter. Elle nous donne des tailleurs qui nous habillent, des cordonniers qui nous chauſſent, des marchauds de toutes ſortes, des médecins, des hôpitaux des prêtres qui nous baptiſent, nous

prêchent, nous abſolvent, nous enterrent, & nous menent en paradis comme par la main.

Toute la ſociété travaille pour chaque individu. Chaque métier & chaque art demande trente mains, trente arts & métier, pour nous faciliter le moindre de nos beſoins. Une épingle paſſe par trente mains, par trente laboraroires, avant que d'être une épingle, dont on en a cent pour un ou deux ſous. Et les Sauvages de M. R. en ont-ils moins de travail, de ſervitude & de miſere, pour avoir moins de ſociété? Ils en ont bien davantage, puiſqu'ils ont toutes celles dont nous délivre la ſociété. Un ſimple petit miroir de deux liards pour nous; eſt pour eux un bijou, qui leur coûte bien des peaux de caſtor, au profit de notre ſociété.

Eſt-ce vivre, pour un homme quelconque, que de ne vivre que de glands & de racines, de méchantes herbes, que de ſe repaître de chair humaine, que de n'avoir pas une miſérable couverture au milieu des frimats & des horreurs du Groënland & du Canada, que de n'avoir que de l'eau ſalée à boire, comme les Eſquimaux, que de

n'avoir ni foi, ni loi, ni religion, ni mœurs, ni inſtructions, ni connoiſſances, ni ſciences, ni arts, ni hôpitaux, ni colleges; ni précepteurs, ni défenſeurs, ni princes, ni magiſtrats?

Mais on eſt libre, dit M. R. & encore ne l'eſt-on pas. La liberté n'eſt que de choix entre le bien & le mal. Le Sauvage quand il pleut, n'eſt libre que de ſe mouiller, n'étant pas libre de ſe mettre à couvert. Il n'eſt pas libre: il eſt forcé de ſouffrir mille ſortes de maux, la faim, la ſoif, la nudité, mille eſpeces de maladies. La ſociété ne nous ôte aucune liberté honnête & utile, en nous forçant aſſez doucement, d'être honnêtes-gens, bons citoyens, bons chrétiens: & comme elle y oblige tout le monde, encore lui ſommes-nous redevables d'y forcer autour de nous cent mille hommes, qui ſans cela pourroient à chaque inſtant nous moleſter beaucoup dans notre propre perſonne, dans nos biens, dans tout notre bien-être.

M. R. attribue à la ſociété les *guerres nationales*, *les batailles*, *les meurtres*, *les repréſailles*, *qui font frémir la nature*, &c. Eſt-ce que les Sauvages n'ont pas des guerres, des batail-

les, des meurtres, des repréſailles, d'autant plus faiſant frémir la nature, que les nôtres ſont contre la vie civile, la religion, les devoirs ſurnaturels, & celles des Sauvages, toujours directement contre la nature ſeule? Les guerres & les batailles des Sauvages ſont bien pires que les nôtres. Les nôtres peuvent être contre l'humanité en général : les leurs contre les hommes en détail, & d'homme à homme.

Quand la France eſt en guerre contre l'Europe entiere, que ſa jalouſie réunit contre nous, il part de ce royaume tous les ans dix ou vingt mille hommes de recrue, dont dans une campagne il peut en périr la moitié. Mais le gros de la France, le corps de la nation n'en eſt comme point offenſé, & la moitié de ce qui y périt, auroit pu périr ſans cela. Qu'une nation ſauvage ſoit en guerre, c'eſt la guerre de toute la nation ; les femmes y menent leur enfans à la ſuite des hommes. Leurs batailles ne ſont que de deux ou trois cents hommes : mais c'eſt toute la nation qui y périt.

Depuis douze cents ans, que la France comme royaume fait la guerre en France, en Flandre, en Allemagne,

en Italie, à Conſtantinople, à Jéruſalem, à Damiette, à Tripolli, en Eſpagne, &c. la France eſt à-peu-près aujour'hui ce qu'elle étoit au tems de Clovis ; au lieu que toutes les nations Sauvages de l'Amérique, Algonquins, Iroquois, Hurons, &c. ſe ſont comme toutes détruites, y en ayant pluſieurs dont il ne reſte plus de veſtige.

Les guerres ſont un mal de la nature corrompue, corrompue par le péché, non par la ſociété réparée, même par la ſociété chrétienne en Jéſus-Chriſt ; car l'Egliſe n'eſt qu'une ſociété, une aſſemblée des fideles. Nos guerres ſe font en regle & ne vont jamais à la deſtruction d'une nation entiere, ni à moitié. Les guerres des Sauvages ſont des fureurs, des trahiſons, des guet-à-pens, des aſſaſſinats, des duels, ai-je dit d'homme à homme. Nos guerres reſpectent l'humanité : à Fontenoy, Anglois & François s'invitoient le chapeau à la main à tirer les premiers : aucun ne vouloit commencer. Un ennemi déſarmé n'eſt plus notre ennemi.

Or c'eſt-là que commence la guerre des Sauvages : un ennemi ſans armes, excite toute leur fureur. Ils le ſaiſiſ-

ſent, le garrotent juſqu'à lui ôter la reſpiration. Ils lui arrachent la chevelure, cernant la peau du crâne tout autour, pour lever tous les cheveux à la fois, ce qui eſt un grand trophée pour eux. Ce n'eſt encore rien : on le promene dans tous les villages, hameaux & cabanes, où juſqu'aux femmes & enfans chacun a droit de lui arracher un ongle, couper un doigt du pied, de la main, de l'aſſommer de coups. Ainſi mutilé, on le grille, on le rôtit, on le mange piece à piece & en détail.

Le comble des horreurs! on le fait chanter, & il chante, tandis qu'il a le pied ou la main dans le feu. Le beau eſt même en cet état de ſe moquer de ſes bourreaux, de les exciter, de leur dire que ſi on les tenoit, on leur feroit pis. On chante, on rit, on fume une pipe. Le premier venu, un enfant, une femme approche du patient, lui coupe un doigt, le met dans la pipe, & le patient rit & fume ſont doigt, fût-ce même ſon œil, dont il trouve le parfum délicieux. Oh! pour le coup, voilà le Sauvage bête brute, dont M. R. envie la noble liberté! Je croirois offenſer Dieu, ſi j'ajoutois que

je la lui ſouhaite. Dieu m'en préſerve.

Il eſt vrai que ſi on vouloit punir M. R. de tant d'excès contre l'humanité, la raiſon & le bon ſens, ſans parler de la divinité, de la grace & de la foi, on n'auroit qu'à le prendre au mot, & le tranſporter au milieu des Sauvages, nud, libre, gai & content. Mais ce n'eſt pas moi qui ai imaginé cela : au contraire, s'il étoit là, j'irois moi ou mes freres pour l'en retirer & le convertir à Dieu & à la raiſon. Je ſuis M. votre très, &c.

LETTRE XXIV.

MONSIEUR R. avance un principe dangereux, qui eſt que le droit de conquête ne peut jamais fonder un véritable droit, & que les peuples conquis ſont à perpétuité armés de droit contre leurs conquérans, à moins que ces peuples conquis ou la *nation remiſe en pleine liberté, ne choiſiſſe volontairement ſon vainqueur pour ſon chef.* D'abord il y a des conquêtes de droit par elles-mêmes ; en ſecond lieu,

la plupart des conquêtes ne ſe font pas ſur les nations, mais ſur leurs ſouverains, n'y ayant qu'eux qui ayent droit de réclamer à la tête de leurs nations, comme ſerviteurs & ſoldats.

Il y a ici un ſophiſme que font tous ceux qui critiquent les gouvernemens en regle, ſur-tout les monarchies & même les républiques. Je ſuis ſurpris que bien d'habiles gens qui ont défendu ces gouvernemens, n'ayent jamais bien démêlé ce ſophiſme. Les prétendus eſprits libres, forts & républicains, ſoi-diſants philoſophes, ſuppoſent toujours qu'une nation comme nation, une multitude de gens de même nom, ont ſur eux-même un droit de gouvernement.

Tout leur droit de gouvernement n'eſt que paſſif. Une multitude n'a droit que d'être gouvernée, & non de ſe gouverner. Chacun au plus n'auroit droit que de ſe gouverner lui-même: droit nul & dangereux dans une ſociété. Il eſt moralement impoſſible qu'une multitude ſe gouverne elle-même. Alors il eſt vrai que s'il n'y a pas de chef naturel, la nation, ſans autre droit que d'être gouvernée, eſt forcée de ſe former en république ou en monarchie,

en

en déférant le gouvernement à pluſieurs ou à un ſeul. Et encore, faut-il toujours un ſeul chef de magiſtrature, de ſénat ou de république, un dictateur, un doge, un ſtathouder, tant la multitude a peu le droit de ſe gouverner, ſi ce n'eſt en ſervant fidellement celui qui a d'ailleurs le droit de la gouverner.

A remonter aux idées philoſophiques, métaphyſiques, morales, théologiques même des choſes, on ne trouvera jamais dans une multitude en ſociété qu'un beſoin d'être gouvèrnée. Ce beſoin qui lui eſt propre, peut fonder le droit de celui qui la gouverne, mais non le ſien, ſi ce n'eſt paſſivement comme j'ai dit. Eſſenciellement, une multitude qui ſe gouverne, porte l'idée d'un mauvais gouvernement, d'un non gouvernement. Où eſt donc ſon droit? Il eſt dans celui qui eſt ſuſcité ou que Dieu ſuſcite pour en uſer, fût-ce un conquêrant, pourvu qu'il ſoit légitime.

Mais s'il n'eſt pas légitime d'abord, le tems peut le légitimer, quoi qu'en diſe M. R. Il y a, & il eſt bon qu'il y ait un tems de preſcription, où la poſſeſſion faſſe le droit devant Dieu & devant les hommes. Le principe de

M. R. eſt une ſemence de révolte & de guerre éternelle. Une nation, ſurtout ſi elle eſt grande, n'a jamais droit de dépoſſéder un poſſeſſeur, ſi ce n'eſt à la ſuite d'un autre reconnu légitime, ou plus légitime poſſeſſeur.

Je dis qu'une nation plus elle eſt grande plus elle a droit, c'eſt-à-dire, beſoin d'être gouvernée, & moins elle a droit de gouverner. On en voit la raiſon, & je ne ſais pas ſi cette raiſon n'exclut pas la république du vrai droit d'être un bon gouvernement. Qui dit la république, dit choſe publique : & je doute que ce qui s'appelle public, ſoit un bon gouverneur. L'idée du bon gouverneur me paroît être celle d'une vraie monarchie; auſſi n'y a-t-il qu'un Dieu & qu'une Providence, modele de tout bon gouvernement.

Chacun a ſes raiſons, mais M. R. n'en a point pour dire qu'un droit de conquête ſoit un droit éternellement litigieux. Cet Auteur qui devine à ſa fantaiſie l'origine de toutes choſes, dit que le premier *gouvernement naiſſant, n'eut point d'abord une forme conſtante & réguliere.* D'où le ſait-il ? De ſa raiſon que voici. *Le défaut de philoſophie & d'expérience ne laiſſoit,*

dit-il, *appercevoir que les inconvéniens préſens*, &c. Il s'agit bien de philoſophie & d'expérience phyſique ?

Voilà la manie de nos grands philoſophes, phyſiciens à expérience depuis Newton, de vouloir mettre la main au gouvernement, & y dire leur mot, comme ſi dans la phyſique même, leur mot étoit autre choſe qu'une ſimple hypotheſe, variable au gré de tous les grands parleurs. Tout cet endroit eſt plein de maximes ſéditieuſes, & d'autant de ſophiſmes.

L'Auteur cite Pline, diſant à Trajan : *Si nous avons un Prince, c'eſt afin qu'il nous préſerve d'avoir un Maître.* Voilà le vaudeville, l'épigramme, le coup de langue, le bel eſprit qui nous affolle. Pline étoit trop adulateur, pour ne pas joindre le titre de *Maître*, à celui de *Prince*, dans un panégyrique fait en face d'un Empereur, à qui ſur toutes choſes il vouloit plaire, au prix de toute ſa liberté & de toute celle de ſa patrie. Trajan eût-il été le tyran des Romains, comme il l'étoit des chrétiens ; encore Pline l'eût-il reconnu pour maître, ſous les noms de prince, de pere & de tout ce qu'il y a de plus honnête & de plus

doux. M. R. joue ſur les mots quand il veut. Tout ſon diſcours n'eſt qu'un jeu de mots, pour éluder celui de l'*inégalité* des conditions qui n'eſt pas un jeu pour lui.

Tout le raiſonnement de M. R. va ici à abſoudre les peuples du ſerment de fidélité toutes les fois qu'ils croiront que leur Prince ne les gouverne pas ſelon les loix, c'eſt-à-dire, à leur fantaiſie. Car, ſelon lui, les loix ſont à la fantaiſie du peuple, & il a ſeul tout le droit de légiſlation, ſous prétexte qu'à l'origine de tout c'eſt lui qui s'eſt donné un légiſlateur. Mais s'il ſe l'eſt donné, s'il lui a conféré la légiſlation, il ne l'a donc plus lui-même, non plus qu'un donateur a droit ſur la terre dont il a donné à un autre le domaine abſolu. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

LETTRE XXV.

C'Est la liberté, ſa chere liberté ſauvage, qui eſt le grand vœu & le grand cri de guerre de M. R. il s'en-

tend en ſophiſmes, c'eſt-à-dire, à les faire : mais il dit, & cela même en eſt un, *que les politiques ſont ſur l'amour de la liberté les mêmes ſophiſmes que les philoſophes ont fait ſur l'état de nature.* Et voilà M. R. qui en ſait plus que les philoſophes & les politiques ; il pouvoit ajouter les théologiens, qui ſont les ſeuls compétens pour nous dire ce que c'eſt que l'état de nature en oppoſition avec l'état de grace, qui eſt bien ſurement de leur reſſort.

Qui n'entend qu'une partie, eſt bien ſurement un juge incompétent. Les prétendus philoſophes, purs phyſiciens tels que l'eſt & prétend l'être M. R. n'entendent au plus que la nature pour la connoître en elle-même ; & encore, encore l'entendent-ils ? au lieu que les théologiens tout auſſi naturaliſtes que les phyſiciens, & pourquoi non ? ſont au-deſſus d'eux moraliſtes & docteurs de la grace. Selon Cicéron même la philoſophie eſt *rerum divinarum & humanarum cognitio*, & *divinarum* ſans doute avant *humanarum.* Depuis Deſcartes il eſt vrai que nos philoſophes diſent : *Je ſuis philoſophe & ne ſuis pas théo-*

logien. Il ne ſont donc ni l'un ni l'autre, ne pouvant être l'un ſans l'autre. Mais je ne ſuis ici que moraliſte en oppoſition à M. R. qui n'eſt que phyſicien ſoit-diſant.

M. R. ſans indiquer aucun des ſophiſmes dont il accuſe les politiques mêmes & les philoſophes ſans preuves ni demie, dit que ces Meſſieurs à qui il en veut de ſa pleine autorité, *par les choſes qu'ils voyent, jugent des choſes très différentes qu'ils n'ont pas vues*, M. R. a-t-il vu d'état de pure nature, de *ſauvage originaire*, d'*homme ſans ſociété*? A-t-il vu inventer les langues par un tremblement de terre qui d'un continent a fait une iſle, comme d'un coup de canon, le *ratio ultima* de M. R. non roi pourtant.

On croiroit en vérité que M. R. raiſonne ou parle au haſard, & que c'eſt ſa plume & non lui qui écrit. Il ignore les maximes les plus communes de la logique, de la rhétorique, de toute méthode & de tout art de chercher la vérité & de bien parler. Ce qu'il blâme là eſt la premiere regle du bon ſens, de la raiſon comme de la foi. Car St. Paul blâme les philoſophes de n'avoir pas reconnu un Dieu inviſible par les

choſes viſibles qui ſont ſon ouvrage, & Deſcartes nous apprend très-bien à paſſer du connu à l'inconnu.

Et comment inventer en aucun genre, ſi par les choſes qu'on voit on ne vient pas à imaginer ce qu'on ne voit pas? Selon M. R. il eſt faux que de ſoi l'homme aſpire à la ſervitude comme le prétendent les philoſophes & les politiques. Eh! mon Dieu, ſans tant d'abſtractions métaphyſiques & de bel-eſprit, nous voyons de nos yeux, & nous entendons de nos oreilles, & le bon ſens nous le dit que les trois quarts & demi des hommes cherchent des conditions de valet même, de client, de ſujet pour avoir du pain & vivre en ſociété ou vivre tout court.

On y eſt bien forcé d'aſpirer à la ſervitude: & il eſt ſi vrai que *ſervire Deo regnare eſt*, que dans le monde même un ſimple laquais eſt tout fier de la livrée qu'il porte, & parle ſouvent plus en maître que ſon maître même. Et dans un état même d'abſtraction & de bel-eſprit un peu ſenſé, la plupart des hommes ſeroient très-embarraſſés de la liberté à laquelle ils n'aſpirent que parce qu'ils en ont encore trop. Je citerois tel peuple de

l'Europe, qui vivroit plus libre & moins ſujet à des révolutions de ſervitude, s'il arrivoit enfin, comme il peut arriver, que ſes vrais maîtres le devinſſent un peu plus, & tout-à-fait.

Point d'eſclavage plus grand & plus tyrannique, que celui d'une trop grande liberté. Les vrais eſclaves chez les Romains & ailleurs, quand ils avoient le bonheur de rencontrer des maîtres doux & humains, étoient plus maîtres, plus contens au moins qu'eux. La liberté à laquelle aſpire M. R. eſt le regne des paſſions & des caprices, & par conſéquent de l'eſclavage de l'eſprit & du cœur, qui eſt le plus terrible, & le ſeul vrai eſclavage.

M. R. en veut fort au deſpotiſme : je ne le contredirai pas, ſi ce n'eſt dans les mauvaiſes & fauſſes attributions & applications qu'il en fait aux Gouvernemens les plus légitimes, les plus honnêtes, les plus doux. Mais lui perſonnellement & *ad hominem*, je le trouverois fort heureux d'avoir un maître immédiat, qui le contînt deſpotiquement dans les bornes de l'honnête liberté d'écrire avec décence, honneur, religion & bon ſens. Un frénétique eſt-il heureux d'avoir la liberté de ſe tuer & de tuer quelqu'un ?

M. R. a entrevu mes objections ou mes réponſes. Il convient que les peuples accoutumés à la ſervitude en ſupportent tranquillement le joug, comme un cheval dreſſé ſe laiſſe brider & mener où l'on veut. Mais ce n'eſt pas par-là qu'il en faut juger, dit-il, quoique ce ſoit là l'état ordinaire de tous les hommes de toutes les nations. Et par où veut-il juger des hommes, ſi ce n'eſt par les hommes, & d'un Etat ſi ce n'eſt par les hommes mêmes de cet Etat? Le voici : il veut qu'on juge de la liberté par la révolte, & de l'honnête liberté par le libertinage.

M. R. dit : " Ce n'eſt donc pas par l'aviliſſement des peuples aſſervis qu'il faut juger des diſpoſitions naturelles de l'homme pour ou contre la ſervitude, mais par les prodiges qu'ont faits tous les peuples libres pour ſe garantir de l'oppreſſion „. Le mot de *prodiges* dont ſe ſert ici M. R. le trahit. Il Il aime les choſes fortes, les cataſtrophes, les révolutions, les excès de tout genre, comme les paradoxes en genre de littérature & les licences en fait de liberté. Défions-nous-en.

Pur ſophiſme de ſubſtituer le mot d'*oppreſſion* à celui de *ſervitude*, com-

me de ſubſtituer celui de *ſervitude* au terme de *fidélité* ou d'*obéiſſance*. *Vir obediens loquetur victorias.* L'homme obéiſſant parlera victoires. M. R. n'aime pas celles-là. Il n'aime que les *prodiges* de la révolte la plus effrénée. Les Athéniens ſont le peuple que cet amour de liberté vague & capricieuſe, a le plus ſouvent révoltés contre leur république & leur liberté même. Les Spartiates gouvernés par un Roi, & même par deux, ne ſe ſont preſque jamais révoltés. Je ſuis, Monſieur, votre; &c.

LETTRE XXVI.

A bien prendre les choſes, Monſieur, ce n'eſt le plus ſouvent que dans les républiques trop libres, trop démocratiques, comme chez les Athéniens, qu'on trouve des tyrans, des oppreſſeurs, des deſpotes au moins. Il eſt facile d'uſurper une autorité vague, & qui flotte dans pluſieurs têtes & dans pluſieurs mains. Il s'y en trouve toujours quelqu'une, qui tire tout à elle

& s'empare de tout. Un monarque n'a point de complice ni de rivaux qui lui aident, ou qui l'aiguilonnent à avoir, plus d'autorité qu'il n'en a, l'ayant toute au gré de ſon ambition, s'il eſt ambitieux.

Non, il n'eſt pas tenté de l'être. Il ne peut l'être que de jouir en paix de toute l'autorité qu'il a. Il a intérêt de bien gouverner & de laiſſer jouir ſon peuple de l'honnête liberté qu'une autorité légitime laiſſe toujours aux ſujets fideles & ſoumis. Les *prodiges* que vante M. R. ne ſont jamais que des coups de main, par où une populace mutinée favoriſe un oppreſſeur ſecret ou qui veut le devenir, contre celui qui ne l'eſt ſouvent qu'en imagination.

L'homme & les hommes ſur-tout ſont faits pour être gouvernés. Une nation, un Etat ne repréſente jamais qu'une famille, dont le pere commun eſt le chef naturel, toujours repréſenté par le prince, roi, doge, ſtathouder quelconque, ſoit héréditaire, ſoit électif ſelon l'uſage dont le tems les a mis en poſſeſſion. C'eſt un des malheurs auxquels la nature humaine eſt expoſée, que quelqu'un de ces maîtres gouverneurs s'en acquitte mal, qu'il ſoit

mal-habile, inappliqué, méchant même. Cela eſt fâcheux, comme il eſt fâcheux d'être malade, de mourir, de ſouffrir. A cela, je ne vois que la patience.

M. R. n'y voit que la révolte, le coup de main, le bouleverſement de l'Etat. C'aſt-là ce qu'il traite de *prodige*, & où il autoriſe les fanatiques les plus furieux, qui ſous mille prétextes peuvent à tout propos réclamer *per fas & nefas*, leur prétendue liberté, ſoit de mœurs, ſoit de fortune. Le plus communément ce ne ſont en effet que du prétexte & du fanatiſme; & pour un Prince tyran qui ſe trouve en cinq ou ſix ſiecles, il ſe trouve de ſiecle en ſiecle des ſujets fanatiques & des révoltés.

C'eſt l'eſprit particulier, prétendu philoſophe, que M. R. prêche ici en fait de gouvernement & de tout, comme dans ſa religion calviniſte & républicaine. Il eſt remarquable que depuis douze cents ans que la France a pris ſa conſiſtance d'Etat royal & monarchique, il ne ſe ſoit pas trouvé un Prince cruel ni méchant, la plupart ayant été même ſpécialement bons, religieux & dignes fils aînés de l'Egli-

ſe ; au lieu qu'il s'y eſt trouvé & retrouvé cent fois des peuples Albigeois, calviniſtes, ligueurs, aſſaſſins des meilleurs de nos Rois, par ce principe exécrable des peuples toujours conſervateurs de leur liberté, de leur droit de légiſlation, & *toujours armés*, ſelon M. R. *contre leurs conquérans.*

Encore, la liberté à laquelle aſpire M. R. n'étant qu'une liberté animale, ne mérite pas qu'un oiſeau même en cage ſe révolte & rompe les barreaux de ſa grille, pour ſe la procurer. Je défie cet Auteur de trouver chez les juriſconſultes, les théologiens, les moraliſtes, les philoſophes, ſi ce n'eſt phyſiciens, matérialiſtes, une raiſon autre que de mécanique, qui autoriſe les hommes à ſe mettre ou remettre en poſſeſſion d'une liberté idéale, où on ne vit que de gland & d'herbe, pêle-mêle avec les animaux, ſans aucune loi, devoir, ni ſentiment de ſociété, de filiation, de paternité, d'humanité en un mot.

M. R. part toujours de ce principe purement matérialiſte, qu'un corps, aſtre ou pierre qui ſe meut en courbe autour d'un autre aſtre ou d'une main adroite, c'eſt-à-dire, tend à s'échapper par

la tangente en ligne droite. Et encore, ſi ce principe qui n'eſt qu'une tendance plutôt qu'un droit, avoit lieu dans le phyſique même, il en réſulteroit la ruine de l'univers, retombant tout de ſuite par-là dans la confuſion, dans la diſcorde des élémens, dans le cahos primitif & *originaire*, ſi l'on veut, tel qui pouvoit être avant que Dieu dit: *fiat lux & fiat firmamentum.*

C'eſt la ſociété ſubordonnée des eſprits, des cœurs, des corps mêmes, qui fait la lumiere & le firmament de cet univers, phyſique autant que moral & théologique. Dans l'ordre même des aſtres & des planetes, il y a toujours un ſoleil ou une planete principale, qui donne la loi à tout ſon tourbillon, malgré la tendance qu'elles ont toutes à devenir la principale, ou à s'en écarter. C'eſt dommage que M. R. ſoit phyſicien juſques-là excluſivement. Il y a gens qu'il ſeroit mieux qu'ils ignoraſſent tout excepté leur catéchiſme. Un demi-ſavant ne préche jamais que l'ignorance.

Quelqu'un dans ce moment me ſuggere le paſſage qui vient ici fort à propos. *Et homo cùm in honore eſſet, non intellexit, comparatus eſt jumen-*

tis insipientibus, & similis factus est illis. Je ne voulois pas en faire l'application. On me force de dire au moins que M. R. l'a faite lui-même, & de voir qu'ici il va la faire. C'en seroit trop dans une même lettre. Je suis, Monsieur, votre, &c.

LETTRE XXVII.

MONSIEUR R. la liberté que vous prêchez, n'est pas même celle dont on jouit à Geneve, en Hollande, ni dans aucune République légitime, c'est-à-dire, légitimée par le tems de sa possession, qui a prescrit contre ses premiers Souverains. Quoique vous en disiez, vous dites encore mieux, lorsque vous nous laissez sous-entendre que vous n'avez pas pu vous accommoder de la liberté actuelle de votre patrie, & que celle même dont vous jouissez en France avec nous & plus que nous, qui ne nous y donnons pas toutes ces licences, est la plus grande que vous ayez pu trouver dans l'univers, vous qui avant que de naî-

tre, auriez choiſi Geneve, & qui vous obſtinez de choiſir Paris, ſans doute pour nous importuner mieux de votre amitié mélancolique & atrabilaire, tant vous nous aimez juſqu'à la fureur.

Vous ne prêchez pas même la liberté des Sauvages, qui ne laiſſent pas de vivre en une aſſez bonne ſociété de nation, de paternité au moins, de maternité, de filiation & de fraternité. Non, non, vous ne voulez que du pêle-mêle avec les animaux, & je n'oſerois dire juſqu'à quel point vous le voulez, traitant d'aviliſſement tout ce qui n'eſt pas ſelon la pure nature, nature purement phyſique & corrompue, que vous traitez pourtant de perfection & même d'innocence. Je crois que ſi vous vous étiez trouvé à la place du grand Nabuchodonozor, réduit à brouter avec les bêtes, vous n'auriez comme lui levé les yeux au Ciel, que pour le remercier de vous avoir ennobli; au lieu qu'il le remercia de l'avoir humilié, en le priant de l'en relever, comme il arriva par la bonté de Dieu.

Vous en jugez encore ici, en nous blâmant de n'en pas juger de même,

par des animaux, dites-vous, " nés libres & abhorrans la captivité, que vous voyez ſe caſſer la tête contre les barreaux de leur priſon, par des multitudes de Sauvages tout nuds ". Ce ſont toujours vos termes, vos phraſes vos ſentimens, votre philoſophie ; oui " tout nuds, qui mépriſent les voluptés européennes & bravent la faim, le feu, le fer & la mort, pour ne conſerver que leur indépendance ".

Pour le moins, cette fois-là, mon cher M. R. image de Dieu que vous êtes, image d'homme au moins, vous conviendrez que cette liberté de ſe caſſer la tête & de ſe noyer dans l'eau ou ſe martyriſer dans le feu, eſt bêtiſe pure, folie, fureur, de mourir pour ne pas mourir, *ne moriare mori*, & de ſe rendre l'eſclave du démon en enfer, pour ne l'être pas de quelque honnête homme, fût-il tyran, dans un beau & bon pays comme eſt la France, par exemple.

En vérité je n'ai jamais compris les Grecs mêmes, les Athéniens, beaucoup moins vous comprends-je, M. R. de nous vanter une liberté qu'on ne peut recouvrer qu'en ſe faiſant bien du mal, en périſſant même & en deve-

nant l'eſclave de cette prétendue liberté. Définiſſez-nous donc au moins une bonne fois cette liberté après laquelle vous courez. Où eſt-elle ? En quoi conſiſte-t-elle ? Faites-nous voir un Etat, un pays, un ſéjour où on la trouve ? Vous nous faites voir des enragés, des furieux qui s'eſtropient, ſe tuent, ſe tourmentent ſe conſument en deſirs, en faux frais, ſans jamais pouvoir y arriver. C'eſt un enfer où il eſt vrai que les damnés ſe tourmentent à courir après le paradis dans le feu qui les en brûle d'autant mieux.

Quelle folie ! Quelle fureur ! Enfin, enfin à la page 108 vous oſez attaquer à viſage découvert l'*autorité paternelle* que vous traitez de *deſpotiſme* & d'*eſprit féroce*. Mais voilà ce que je veux bien faire obſerver à vos lecteurs & aux lecteurs de tous les auteurs qui depuis un tems crient en France contre le *deſpotiſme* ; car M. R. n'eſt pas le ſeul, mais il eſt heureuſement le moins précautionné de tous ceux qui calomnient les gouvernemens les plus paternels & les plus légitimes.

Ils en veulent tous ſous main, mais M. R. en veut ouvertement à l'autorité la plus paternelle, lorſqu'il font ſem-

blant de n'en vouloir qu'au deſpotiſme des Turcs ou des tyrans. Sur quoi je ſuis bien aiſe de prendre l'occaſion d'obſerver que, lorſque Cromwel voulut bouleverſer l'Angleterre, y détruire la monarchie & y extirper tout reſte de religion catholique, il fit du deſpotiſme un cri de guerre qui gagna tous les eſprits, tous les cœurs, & arma tous les bras contre le Roi le moins deſpote, le moins féroce, le plus doux, le plus paternel que l'Angleterre ait peut-être jamais eu.

M. R. grand légiſlateur à la façon du peuple dont il maintient la légiſlation & la révolte, dit *qu'au lieu de dire que la ſociété civile dérive du pouvoir paternel, il falloit dire au contraire que c'eſt d'elle que ce pouvoir tire ſa principale force.* Lorſqu'une étincelle de vérité ſe mêle au diſcours de M. R. encore trouve-t-il le moyen de l'éteindre, & de la convertir en fumée, capable de nous aveugler, après l'avoir aveuglé lui-même. Comment ſeroit-il philoſophe avec le peu de préciſion & de juſteſſe, de rhétorique même & de grammaire qui regne dans ſon diſcours?

Jamais en morale on n'a dit, *que la*

ſociété civile dérive du pouvoir paternel. Ce n'eſt tout au plus qu'en phyſique, qu'on pourroit dire honnêtement que la phyſique de la ſociété civile, le nombre & la génération des enfans, ſuppôts de la ſociété, dérive du pouvoir phyſique & de la faculté générative, &c. C'eſt le gouvernement de la ſociété qui dérive du pouvoir paternel.

Le raiſonnement de M. R. n'eſt ici qu'un grand & pur ſophiſme, pour établir un principe évidemment faux. Il confond la ſociété avec le pere de la ſociété, & veut tirer de celle-ci le droit de celui-là, au lieu de tirer de celui-là le droit de celle-ci. Mais le droit de la ſociété, ne peut par-là même être, comme j'ai dit, qu'un droit d'être gouvernée, & le droit actif du gouvernement ne peut jamais réſider que dans le chef, pere phyſique & créateur de la ſociété & de tous ſes droits.

M. R. veut en termes très-équivalemment formels, que le pere tire de ſes enfans le droit de paternité, le droit d'être pere, au lieu qu'il eſt phyſiquement même évident que c'eſt du pere que les enfans tirent le droit d'être enfans. C'eſt comme ſi on vouloit

dire que le droit du geuverneur vient du gouvernement, au lieu de dire que le gouvernement vient du gouverneur.

Le vrai fait eſt que le pere, le chef, le gouverneur ſont tous antérieurs aux enfans, aux ſujets, à la ſociété, & qu'il y a bien du mauvais raiſonnement à dériver la fontaine du ruiſſeau, au lieu de dériver le ruiſſeau de la fontaine. C'eſt éternellement le ſophiſme de M. R. Je ſuis M. votre très, &c.

LETTRE XXVIII.

MONSIEUR, le pouvoir paternel exiſte évidemment avant le *pouvoir*, c'eſt-à-dire, le *devoir* filial. Car ce n'eſt que devoir dans ceux-ci, & ce n'eſt que pouvoir dans le pere & la mere ne faiſant qu'un; & cette unité-là, même de la ſociété la plus primitive qu'il puiſſe y avoir hors de Dieu, eſt évidemment le modele, la regle & le principe effectif de toute la ſociété filialement paternelle.

Le ſophiſme de M. R. eſt de nous repréſenter le pouvoir du pere & de

la mere comme nul avant qu'il y ait des enfans. Or il n'eſt pas nul alors. Il eſt même alors dans toute ſa force, puiſqu'il eſt dans ſa cauſe. Le pouvoir du pere & de la mere ſur les enfans qu'ils n'ont pas, eſt d'autant plus grand, que c'eſt un pouvoir effectif, le pouvoir de les faire. Quand ils exiſtent, le pouvoir paternel eſt diminué en quelque ſorte d'autant par leur exiſtence déſormais indépendente du pere & de la mere.

En rigueur cependant il n'eſt point diminué, & n'en eſt que plus explicite & plus actif, leur conſervation étant toujours une ſorte de reproduction & de création. Et voilà le droit paternel dans toute ſa force & dans tout ſon exercice. Il faut tant de tems avant que des enfans ſoient des hommes faits & des gouverneurs! & cette ſociété naiſſante ou renaiſſante & bien éloignée de ratifier le droit de gouvernement & de légiſlation, que M. R. veut lui donner ſur la ſociété paternelle & maternelle, ou paternelle tout court, que M. R. a l'imprudence de vouloir en dériver.

L'imprudence en eſt complete, & contre tout droit de nature, phyſique

autant que moral dans M. R. qui va juſqu'à un certain âge où les enfans n'ont plus beſoin de leurs peres ; *ils leur doivent du reſpect non l'obéiſſance*. M. R. va-t-il prêcher la déſobéiſſance des enfans à leurs parens ? C'eſt un terrible homme que M. R. il empoiſonne & corrompt tout, la nature même la plus ſaine comme la plus corrompue, en traitant celle-ci d'innocente, & celle-là de corrompue.

Qu'eſt-ce donc que le reſpect filial ſi ce n'eſt de l'obéiſſance ? Dans l'Evangile J. C. réprouve formellement tout reſpect rendu aux parens par les enfans, lorſqu'il ſe borne à de ſimples honneurs de cérémonie & de formalité, & ne va pas juſqu'aux ſervices les plus effectifs, & la déférence, à l'obéiſſance. Il eſt ſingulier que M. R. borne l'obéiſſance des enfans au beſoin qu'ils ont de leurs parens, de maniere que dès qu'ils n'ont plus beſoin d'eux, ils ne doivent plus leur obéir en rien.

Mais ſi dans la premiere enfance ils doivent l'obéiſſance à leurs parens dans les ſeules choſes ſans doute qui concernent leurs beſoins ; quoi ! ne leur en doivent-ils point par reconnoiſſance

dans les beſoins que les parens peuvent avoir d'eux, de leurs ſervices? Ordinairement là où finiſſent les beſoins des enfans commencent ceux des parens; & ſi à cauſe de ceux-là les enfans doivent obéir aux parens; à plus forte raiſon le doivent-ils lorſque les parens en ont beſoin. Selon M. R. un enfant doit obéir à ſon pere pour aller prendre le pain que ſon pere lui donne: mais ſi le pere demandoit d'aller prendre ce pain & de le lui apporter à lui-même, l'enfant ne ſeroit point obligé de lui obéir. M. R. a beau vanter M. ſon pere; je ne ſerois pas ſurpris d'apprendre, qu'en partant, il y a quinze ou vingt ans, de Geneve, pour venir en France philoſopher, il eût laiſſé ſans pain & ſans reſſource pour en gagner, le bon homme, qui au lieu de lui apprendre & de faire lui-même ſon métier, lui a appris à philoſopher de la ſorte, d'après Plutarque, Tacite ou Grotius, qui pourroient encore l'en déſavouer.

Dieu ayant ſpécialement attaché le droit d'une longue vie, à l'honneur effectif des enfans envers leurs parens, il faut croire que ce n'eſt pas pour exempter plus long-tems les enfans du devoir

devoir d'obéiſſance envers leurs parens, qu'il leur promet cette longue vie.

Pour moi je crois éternel ce droit d'obéiſſance reſpectueuſe & effective, comme l'obéiſſance des peres eſt un droit éternel de leur part envers Dieu, le pere des peres.

Mais par malheur il faut raiſonner auſſi, car c'eſt-là que s'embrouille conſtamment M. R. La multitude des peres particuliers qui forment une grande ſociété, une nation, eſt un labyrinthe d'où ce fameux philoſophe ne peut ſe démêler. Il y a les peres communs & les peres particuliers. Il n'eſt pas douteux qu'en général il ne faille obéir à tous, au pere, au grand-pere, à l'ayeul, &c. & en même tems aux peres, grands-peres & ayeux, c'eſt-à-dire, aux magiſtrats, gouverneurs, princes, rois de toute la ſociété nationale des ſociétés Et alors il eſt vrai que le pere général diſpenſe quelquefois de l'obéiſſance aux peres particuliers, qui ſont même cenſés obéis dans les choſes où ils doivent obéir eux-mêmes aux peres communs, & y diriger l'obéiſſance perſonnelle que leur doivent leurs enfans.

Le pere de la patrie doit en tout tems être obéi préférablement aux peres des patriotes, parce qu'enfin c'eſt le pere des peres & des enfans. M. R. ne balance pas à changer le pouvoir paternel en déſpotiſme qu'il traite même bientôt de tyrannie, pour peu qu'il ſoit pouſſé au-delà du beſoin des enfans. Encore M. R. ſe pique-t-il quelquefois d'un peu d'aviſement ou de raviſement.

Comme il ſent après coup que tout ce qu'il dit tombe à plomb ſur nos rois, les meilleurs rois qu'il y ait au monde, depuis au moins 1200 ans; vîte, il a ſoin d'y mettre un palliatif qui ne corrige rien. Il convient même que ſon ſyſtême eſt odieux. Car il dit: " ce ſyſtême odieux eſt bien éloigné d'être celui des ſages & bons monarques, & ſur-tout des rois de France ,,. Pour prouver cela il ne cite qu'un paſſage tiré d'un édit de Louis le grand, qu'on ſait bien n'être pas le meilleur de nos rois pour ceux de la religion de M. R., depuis la révocation ſur-tout de l'édit de Nantes.

Il inſiſte au reſte fort peu ou point du tout ſur l'édit cité, & tout de ſuite il y reprend des forces pour revenir

contre la monarchie qu'il confond avec le deſpotiſme & la tyrannie, contre l'autorité, la ſociété, l'humanité, toutes choſes contre leſquelles il s'eſcrime, comme on dit, à bras raccourci, & avec d'autant plus de confiance qu'il croit par cette prémunition d'un paſſage unique ſans preuve ni diſcuſſions, s'être mis à couvert contre la ſociété, & l'autorité légitime, qu'il brave en face & ſans aucun vrai ménagement. Je ſuis, M. votre, &c.

LETTRE XXIX.

CE qu'il y a d'horrible, Monſieur, dans votre façon de ſyſtême ſans façon, c'eſt que les peres auroient beau s'aſſujettir au pere commun de la ſociété, vous combattez *pro aris & focis* en faveur des enfans rebelles qui naiſſent, ſelon vous, avec la pleine liberté de reclamer contre une ſervitude à laquelle leurs peres n'ont pu aſſujettir qu'eux-mêmes. M. R. ſoutient toutes choſes contradictoires. Les enfans, ſelon lui, ont droit aux biens de leurs

peres au préjudice de ceux-ci, mais la ſervitude des peres envers le chef de la ſociété, du prince, du magiſtrat, du roi, n'eſt point héréditaire, ſelon lui.

Voilà l'horreur contradictoire. Que le pere acquiere des biens, il acquiert pour ſes enfans, ſes héritiers de droit rigoureux. Que le pere ſe ſoumette au pere commun, au roi, les enfans ont droit de ſe révolter. Ils ne ſont héritiers que du bien pécuniaire. Ils ne le ſont pas de la ſervitude, car c'eſt ainſi que cela s'appelle chez le nouveau Lycurgue. Les fils des eſclaves ne ſont pas eſclaves, ſelon lui. Le pere ne l'eſt que de ſes enfans. Les enfans ne le ſont que deux-mêmes; étant ſans doute nés librement comme M. R. avant que de naître à Geneve.

M. R. ne laiſſe pas d'être conſéquent. Les enfans naiſſent hommes originaires, bêtes brutes & pures machines, ſelon lui, ſans devoirs, ſans ſentimens, mais non ſans beſoins. Or leurs beſoins ſont des droits, d'indépendance pour eux, de ſervitude pour tous les autres, peres, meres, rois, princes & magiſtrats. Si M. R. avoit aſſiſté au contrat de la nature avec nous, le

jour que Dieu régla des droits reſpectifs, en diſant : *fiat lux*, & le ſecond jour qui les ratifia, en diſant : *fiat firmamentum* ; il nous auroit donné ſept ſoleils pour éclairer ſept planetes, qui n'en auroient pas eu beſoin étant ſoleils elles-mêmes ſans beſoin, dépendance ni ſervitude des unes ou des uns envers les autres. Car la ſociété de toutes choſes eſt un mal, & la liberté épicurienne ſeule eſt un bien au gré de M. R.

Je demande à cet oracle univerſel, ſi les enfans en héritant des biens, héritent auſſi des fiefs, hommages, redevances, dettes, corvées dont ces biens ſont chargés entre les mains des peres? Eh mon Dieu ! c'eſt un *pléonaſme décidé* de demander cela à M. R. Je ſais mon Rouſſeau par cœur, chez lui tous les cas ſont décidés. Le pere, ſelon lui, a été un ſot de s'engager à payer ce tribut, cette dette, à cette ſervitude, à cet hommage. Le fils en eſt quitte par ſa qualité de fils, puiſqu'il eſt quitte même de toute obéiſſance à ſon pere propre & particulier, & à plus forte raiſon au pere commun. Les enfans doivent reſpecter le teſtament de

leur pere, mais non lui obéir, ſi ce n'eſt dans l'hérédité de leurs biens pécuniaires & phyſiques. Car c'eſt toujours du phyſique, ſi ce n'eſt de la phyſique chez M. R.

Enfin en propres termes M. R. nous dit d'un ton ici moqueur, ailleurs amer, que, " *les Juriſconſultes* qui ont gravement prononcé que l'enfant d'un eſclave naîtroit eſclave, ont décidé en d'autres termes qu'un homme ne naîtroit pas homme „. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'abſolument c'eſt M. R. qui a gravement prononcé dans tout ſon livre qu'un homme ne naiſſoit pas homme raiſonnable, mais animal & ſauvage, ſans ſociété, ſans devoirs, &c.

Comme ſans ceſſe Mr. R. répete, même en ſe contrediſant, je ſuis bien obligé de le répeter en le contrediſant. Il revient au contrat entre les ſouverains, c'eſt-à-dire, il en parle de plus en plus clair. Car il ne ſe répete que parce qu'il eſt timoré ou timide, du reſte ſcrupuleux, n'oſant d'abord dire tout ce qu'il penſe, mais ſe reprochant bientôt de n'avoir pas tout dit.

Il dit donc tout net ici, que le ſujet

rentre dans tous les droits de ſa liberté ſauvage & animale, phyſique enfin, lorſque le roi, le prince, le magiſtrat, le pere commun quelconque, manque par des injuſtices ou des oppreſſions au prétendu contrat de la ſociété avec ſon chef. Ce contrat eſt une chimere, un titre de révolte; s'il y a ici un contrat, c'eſt avec Dieu. Les ſujets n'entrent dans ce contrat que comme ſujets; le contrat s'il y en a, eſt de Dieu au prince, & du prince à Dieu. Le prince promet de bien gouverner, au jugement de Dieu: le ſujet n'a que la ſoumiſſion, la patience & la priere en partage.

Il y auroit trop d'inconvéniens pour les ſujets même & pour la ſociété, qu'ils euſſent, qu'elle eût le jugement & la garantie d'un tel contrat. Toute multitude eſt *bellua multorum capitum.* Encore telle bête n'a point de tête que ſon chef, ſon prince, ſes magiſtrats ſoumis au prince, au chef unique, fût-il doge ou ſtathouder.

Le peuple, les ſujets, la ſociété, n'ont que des bras, & il ſeroit horrible que des bras euſſent droit de révolte contre la tête; dont ils ſont les exécuteurs, mais non les juges. Quand

Dieu eut dit, *non eſt bonum hominem eſſe ſolum*, & qu'il lui donna Eve avec tout ce qui s'enſuit : c'eſt-à-dire, des enfans & toute une ſociété analogue, il ne les donna que comme *adjutorium ſimile ſibi*, comme compagnes & compagnons, *mulier quam dediſti mihi ſociam ;* mais jamais comme des têtes.

Car formellement dans l'endroit où St. Paul parle le plus ferme en juriſconſulte moraliſte & théologien, il tranche toutes ces queſtions-là, en diſant : *caput viri Chriſtus*, *caput Chriſti Deus*, & tout de ſuite, *caput autem mulieris vir*, ce qui a fondé le proverbe de *la femme ſans tête.* Car St. Paul n'en donne point d'autre que l'homme à la femme, & à toute la ſociété qui en dérive.

Quand les Juifs voulurent un roi, encore eurent-ils la ſageſſe de le demander à Dieu & de le recevoir de ſa main. Mais de quelque façon que le peuple reçoive, ou ſe donne un roi, un chef, c'eſt toujours Dieu qui le lui donne, & ſur-tout qui donne à ce chef, à ce roi toute ſon autorité, puiſque, *omnis poteſtas á Deo*, & qu'abſolument le peuple n'a en effet d'autre autorité, d'autre droit que d'être gouverné.

C'eſt le peuple qui ſe donne un roi, un chef, ſans conſulter Dieu, qui eſt un uſurpateur, puiſqu'il donne une autorité qu'il n'a pas, & qui ne peut venir que de Dieu; le peuple n'a droit que de préſenter. Dans la cauſe de la légitimité d'un Souverain, le peuple n'eſt que partie & témoin tout au plus, & ne peut donc être juge; il ſeroit juge dans ſa propre cauſe. Je ſuis Monſieur, &c.

LETTRE XXX.

ETABLISSONS, Monſieur, l'état de la queſtion. Je ſuppoſe d'un côté un roi tyran, cruel, uſurpateur même & conquérant, ſi l'on veut: & d'un autre côté, un peuple armé pour le dépoſſéder & s'en délivrer. Juſques-là, je ne vois qu'un grand procès & deux parties qui plaident. Au tribunal de qui, je le demande? or je n'y vois d'autre juge que Dieu.

Le ſort des armes, la voie de fait n'eſt point une voie de droit. Dieu n'a jamais permis qu'on le conſultât les ar-

mes à la main, tout Dieu des armées qu'il eſt ; & il permet ſouvent à l'injuſtice de prévaloir ; je n'y vois en un mot que la patience, la fidélité, la ſoumiſſion & la priere. Mais le roi eſt cruel, me dit-on : mais le peuple eſt mutin, dirai-je à mon tour. Qu'on décide entre deux ? Mais qui eſt-ce encore une fois qui décidera ? Encore ne vois-je que le roi tranquille poſſeſſeur qui en ait l'autorité préalable, en attendant le jugement de Dieu, auquel on eſt bien obligé de s'en rapporter ſur la plupart des événemens litigieux de cette vie, eſſenciellement équivoque & paſſagere.

La voie des armes & de fait ne peut être un jugement de droit ; il eſt trop à armes inégales. Dès qu'on en feroit l'affaire d'un coup de main, il eſt bien évident que le Prince coupable ou non coupable ſuccomberoit toujours, n'ayant qu'un bras, & ayant tous les bras contre lui. Ce ſeroit tenter Dieu, & lui demander un miracle, que de mettre le droit d'un Prince en litige par la voie des armes.

M. R. lui-même traite de *prodiges* les coups de main par leſquels les peuples ont ſouvent réclamé leur liberté

ſur les plus légitimes Souverains. Ces prodiges ne ſont ſurement pas des miracles, même de bravoure. Ce ſont même des lâchetés bien décidées, d'avoir triomphé d'un ſeul homme, par les fureurs de toute une nation armée contre lui.

Le plus ſouvent cependant dans ces ſortes de querelles, royales d'un côté, & nationales de l'autre; le roi lui-même, fût-il tyran, ayant ſes partiſans & ſon armée, il eſt bien évident que c'eſt alors la nation contre la nation, ce qui rend le prétendu droit national équivoque & le jugement quelconque qui en réſulte, encore plus litigieux.

Le roi n'eût-il que dix mille hommes armés pour lui, contre cent mille hommes purement nationaux, qui veulent le deſtituer, ces dix mille hommes ſont naturellement cenſés la plus noble & la plus ſaine partie, & devroient l'emporter au tribunal de Dieu & des hommes, d'autant plus que les cent mille hommes ont toujours à leur tête un chef de révolte, qui peut tout auſſi-bien être que le roi un tyran, & ne peut être qu'un ambitieux & un rebelle décidé.

Il eſt donc démontré que M. R. habile homme d'ailleurs, ſi l'on veut, ne ſachant pas un mot de théologie, de morale, de phyſique même, n'en ſait pas davantage de juriſprudence & de politique. Cependant, comme j'ai entrepris de réfuter M. R. dans tous ſes points, j'irai juſqu'au bout de ſon diſcours, qui commence pourtant à m'ennuyer, autant que le mien peut l'ennuyer.

Je m'aguerris même peu-à-peu, à l'extrême averſion que j'ai de copier ces horreurs, pour me donner uniquement le droit de les réfuter. Comment M. R. a-t-il pu dire par maniere d'épiphoneme contre le deſpotiſme vrai ou calomnieux de toutes ſortes de ſouverains monarques & paternels, " que l'émeute qui finit par étrangler ou détrôner un Sultan, eſt un acte auſſi juridique que ceux par leſquels il diſpoſoit la veille, de la vie & des biens de ſes ſujets. La ſeule force le maintenoit, la ſeule force le renverſe. Toutes ces choſes ſe paſſent ainſi ſelon l'ordre naturel „.

Oui, voilà le naturel de M. R. de traiter d'acte juridique la violence des ſujets, qui ſans autre forme ni procès,

étranglent un Sultan, qu'il leur plaît de traiter de tyran. Encore Cromwel, le ſcélérat Cromwel, mit-il un air de jugement & de forme juridique dans le *prodige* de ſa révolte, en faveur de la prétendue liberté des Anglois, ou en faveur de ſon ambitieux fanatiſme.

M. R. qui oſe taxer d'ames ſanguinaires ceux qui ont conſeillé la révocation de l'Edit de Nantes, ou qui ont défendu l'Etat contre les attentats des huguenots fanatiques, paroît bien plus ſanguinaire, dans cette façon raiſonnée, d'ériger l'étranglement d'un Sultan par ſes ſujets en acte juridique, ne mettant point de différence entre le jugement & l'exécution d'un jugement de mort, entre le juge & le bourreau. Je ſuis fâché qu'on ait dit qu'il ne manque à M. R. que l'adreſſe & l'ypocriſie d'un prédicant de révolte, d'un Cromwel. Oh, hypocrite! M. R. ne l'eſt point du tout: il parle clair.

Me voici aux notes. L'Auteur dit " l'homme eſt méchant..... cependant l'homme eſt naturellement bon. Qu'eſt-ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce point, ſinon les changemens ſurvenus dans ſa conſtitution „ ? M.R. paroît partout ignorer abſolument la

cauſe unique de la dépravation des hommes & de la corruption de notre nature d'abord innocente, c'eſt-à-dire, le péché d'Adam. Il remonte toujours au phyſique ; car il n'entend que cela par notre *conſtitution*. Or il n'y a eu que du moral, & du théologique même dans la déſobéiſſance d'Adam. Je ſuppoſe que M. R. eſt baptiſé & qu'il ſait pourquoi.

M. R. veut que la ſociété des hommes ſoit cauſe de toute leur dégradation. Encore l'Ecriture lui en donne-t-elle le démenti, le plus *ad hominem* qui puiſſe être. Car M. R. voulant que l'homme originaire & bête brute, en ſociété d'abord avec les bêtes brutes ſeules, fût juſques-là dans l'état de nature pure & innocente, uniquement pervertie par la ſimple ſociété avec les autres hommes, ignore que réellement le péché d'Adam n'eſt venu que de ce qu'Eve formée pour vivre en ſociété avec Adam ſeul, entra en ſociété de raiſonnement, de philoſophie & de théologie, avec les bêtes, avec la plus méchante de toutes, avec le ſerpent. C'eſt cela qui donne un démenti bien formel à M. R.

Le ſerpent étoit le démon ſans dou-

te, & n'en étoit pas moins bête pour cela, aux yeux d'Eve au moins, qui en fut pourtant la bête ce jour-là, tant les bêtes peuvent déniaiſer les hommes, au dire de M. R. qui s'y connoît, comme on voit, mais ne ſe connoît point du tout aux hommes ni à leur marche, depuis le premier inſtant de leur inſtitution dans un beau jardin & non au pied d'un chêne, & à l'appétit d'un gland des forêts du Canada; car je ſuppoſe que le premier fruit qui a tenté Eve, étoit *pulcrum viſu, aſpectuque delectabile.* Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

LETTRE XXXI.

DANS ſa fantaiſie d'ériger les hommes naturels en bêtes, on doit bien s'attendre à voir M. R. ériger les bêtes en hommes. Il eſt piqué de ce que les *Pongos*, les *Mandrills*, les *Orang-Outangs*, & bien d'autres eſpeces de ſinges, qui approchent beaucoup de la forme humaine extérieure, on été déclarés pures bêtes par la plupart des

voyageurs qui en ont parlé ; & il dit que ce ſont *les mêmes êtres, dont ſous le nom de Faunes, de Satyres, de Sylvains, les anciens faiſoient des Divinités*, ſe croyant lui ſans doute fort modéré de prendre le milieu entre les idolâtres & les bons chrétiens, en faiſant des hommes de ceux dont il n'oſe faire des bêtes ni des Dieux.

Sur quoi il entre dans une grande diſſertation contre les voyageurs qu'il réduit à quatre claſſes, les *marins*, les *marchands*, les *ſoldats* & les *miſſionnaires*. On croiroit qu'il eſt tenté de dégrader de l'humanité ces quatre eſpeces, par dépit de ce qu'elles en ont dégradé les ſinges ; car, dit-il, "on ne doit gueres s'attendre que les trois premieres claſſes fourniſſent de bons obſervateurs".

M. R. leur fait tort, ſur-tout aux marins, aux marchands mêmes. Nous leur devons la plupart des obſervations d'hiſtoire naturelle des pays ou des mers où ils ont navigué ou trafiqué. Nous devons nommément beaucoup de choſes aux Hollandois & aux Anglois, aux François même & aux Danois : les Portugais & les Eſpagnols ſont ceux à qui nous devons le plus - à cauſe mê-

me des miſſionnaires qu'ils y ont toujours aſſociés aux ſimples marins.

M. R. vient ſpécialement aux miſſionnaires, car ſur quoi ne veut-il pas dire ſon mot? Et on auroit bien deviné que c'eſt pour en venir à eux qu'il met les trois autres eſpeces à quartier & à bas. Pour mettre mieux à bas & à quartier ces bons miſſionnaires, il joue l'air plutôt que le jeu d'un bon homme lui-même neutre, impartial & déſintéreſſé. Il loue leur zele & leur bonne intention, comme ſi on étoit fort flatté de tels éloges ſans connoiſſance de cauſe.

Le bon homme du reſte, bat les bonnes gens de ſon mieux, 1°. *Ils ſont*, dit-il, *ſujets à des préjugés d'état, comme tous les autres.* M. R. appelle préjugé d'état, le préjugé en faveur des hommes contre les bêtes. Oh, oui, l'humanité eſt un état pour des hommes, s'il ne l'eſt pas pour M. R. 2°. Les miſſionnaires, ſelon lui, ne ſont pas propres à des *recherches de pure curioſité*, qui les détourneroient *des travaux plus importans auxquels ils ſe deſtinent.* M. R. appelle des recherches de pure curioſité celle d'un miſſionnaire qui veut s'aſſurer ſi le petit homme de

Bornéo eſt homme digne du baptême, & d'être converti à l'égliſe & à Dieu, Perſonne n'a plus fait de recherches & de diſſertations ſur ces ſinges-hommes & ſur tous leurs pareils, que les miſſionnaires qui s'y ſont pris en naturaliſtes, en phyſiciens, en anatomiſtes, en hiſtoriens, en moraliſtes, en philoſophes avant que de s'y prendre en théologiens, en apôtres.

Mais 3°. ſelon M. R. " pour prêcher utilement l'Evangile il ne faut que du zele, & Dieu donne le reſte; mais pour étudier les hommes il faut du talent, &c. „ Voilà une calomnie bien hardie de l'égliſe, des Apôtres, de la religion & de tout ce que l'univers a de plus ſacré. Oui, M. R. a dû s'attendre que je la releverois à viſage découvert. M. R. ne vint à moi en arrivant à Paris, que parce qu'il me connoiſſoit à Geneve même, me dit-il. Il m'a donc méconnu en me voyant. Mon air d'honnête homme ſans doute l'à trompé, comme l'air d'hommes-bêtes des *Pongas* trompe, ſelon lui, ceux qui les voyent de près. *Major è longinquo reverentia*, ſans doute, & *minuit præſentia famam.* Quoi! l'apoſtolat n'eſt pas un talent, une vo-

cation donnée de Dieu même? Quel orgueil ! quoi, le P. le Comte n'avoit point de talent même naturel ? Le P. d'Entrecolles, qui nous a ſi bien donné l'art de la porcelaine n'avoit point de talent? M. R. ignore-t-il que ce ſont deux bons miſſionnaires qui ont découvert les ſources du Nil, qu'Alexandre, Céſar, Auguſte, les Ptolomées, les Grecs, les Romains ont voulu découvrir en y faiſant les plus grandes recherches, les plus grands frais ? Ignore-t-il que ce ſont deux ou trois bons miſſionnaires qui nous ont donné les cartes de la Chine, de la Tartarie, du Thibet & preſque de toute l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique ; cartes les plus détaillées & les plus exactes que nous ayons d'aucun pays connu ; & qu'ils les ont données en arpenteurs, en aſtronomes, en géometres, en phyſiciens, en naturalites, en toutes ſortes de genres de philoſophie & de talens même naturels ?

Ignore-t-il que de bons miſſionnaires ont non-ſeulement dreſſé, levé, mais fait la carte autant terreſtre que topographique du Paraguai, de, &c.? & cela en politiques religieux, & en conquérans des royaumes & des empi-

res aux rois d'Eſpagne, de Portugal, de France; uniquement en les acquérant à l'égliſe & à J. C. Ce qui eſt une façon fort honnête & fort légitime de conquérir aux hommes en conquérant à J. C. & à Dieu. Pour le moins tels peuples ne reſtent point armés contre de tels conquérans.

M. R. en veut aux miſſionnaires, ſur ce qu'en caractériſant les peuples lointains, *ils ne diſent que ce que chacun ſavoit déjà*, & " de ce qu'ils n'ont ſu appercevoir à l'autre bout du monde, que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer, ſans ſortir de leur rue; & que ces traits vrais qui diſtinguent les nations, & qui frappent les yeux faits pour voir, ont preſque toujours échappé à leurs yeux. Delà eſt venu, dit M. R. ce bel adage de morale, ſi rebattu par la tourbe philoſopheſque, que les hommes ſont par-tout les mêmes; qu'ayant par-tout les mêmes paſſions & les mêmes vices, il eſt aſſez inutile de chercher à caractériſer les différens peuples; ce qui eſt à-peu-près auſſi bien raiſonné que ſi l'on diſoit qu'on ne ſauroit diſtinguer Pierre d'avec Jaques, parce qu'ils ont tous deux un nez, une bouche & des yeux „.

Un de nos bons & grands Rois, disoit obligeamment à un de ses courtisans dont j'ai oublié le nom : un tel, je vous connois si fidele à mon service, si attaché à ma personne, que je ne crois pas que rien pût vous en détacher. Je vous demande pardon, Sire, répondit le courtisan, honnête homme & loyal serviteur. *Le mépris de votre Majesté me révolteroit à coup sûr.* Le piquant de M. R. c'est qu'il nous mépriſe & nous parle avec une incivilité, une impolitesse, qui est l'antipode de notre caractere même avec lui.

Qu'est-ce que M. R. pour mépriser ainsi tout ce qui nous regarde? Pour le moins, sommes-nous aussi en société avec lui, l'image de Dieu, & il n'a pas droit de cracher sur cette image qui est en nous, non plus que nous crachons sur celle qui est en lui, quoiqu'il ne cesse de l'avilir, en aviliſſant la nôtre.

L'orgueil cynique est le péché capital du péché capital de l'orgueil ordinaire. Le crasseux Diogene, dans son tonneau plein de lie & d'ordure, mépriſa plus Alexandre qui l'y honoroit d'une visite, comme à la bête du jour, qu'Alexandre ne mépriſoit l'univers,

rois & peuples à qui il imposoit silence par-tout, dans le sein de sa gloire, & dans tout le brillant de son courage victorieux & conquérant.

M. R. connoît fort bien tout le bas, le trivial, le suranné de notre langue, s'il n'en connoît point le noble, le fin & le gracieux. Ses *adages*, sa *tourbe philosophesque* sont dans une telle bouche, sous une telle plume d'un *méprisant* infini, de la part d'un Genevois, pour ne pas dire d'un Savoisien helvétique. Soit dit en représailles, sans vouloir mépriser personne, non pas même cette personne-là.

Cette personne, ce grand personnage se croit philosophe, non de la *tourbe* ni du commun, parce qu'il lui plaît à quatre ou cinq mille lieues de distance, de voir des hommes dans des *Pongos*, où d'honnêtes & habiles gens n'ont vu de très-près que des singes ou des bêtes; & qu'il lui plaît aussi à la même distance de ne voir que des bêtes, là où les missionnaires & les marins marchands ou soldats ont vu des hommes, tels qu'on les voit, *sans sortir de sa rue.*

Bien surement M. R. est malade; & s'il étoit permis de plaider pour lui

auprès des grands magiſtrats, qui pourroient enfin vouloir le réprimer, je me jetterois à leurs genoux, pour que ce ne fût point dans une maiſon de force, mais tout au plus dans quelque hôpital de convaleſcens ou d'incurables qu'il fût logé avec toute liberté, ſi ce n'eſt d'écrire, & avec toutes ſortes de bien-aiſes de ſa perſonne.

Il ignore cette chanſon, qui a été trouvée pleine d'eſprit de la part du P. L. S. J.

Un Voyageur qui court le monde
Eſt un peu foible de cerveau,
S'il croit dans la machine ronde.
Voir quelque choſe de nouveau.
Qu'il parcoure la terre & londe,
Après chaque jour il dira :
C'eſt ici tout comme là, *&c.*

Je ſuis donc, après ce trait de gaîté, pour vous égayer, M. & très-cher M. R. votre, &c.

LETTRE XXXII.

MONSIEUR R. nos premiers voyageurs, miſſionnaires même, n'ont pas laiſſé de trouver de grandes différences

dans les peuples, comme dans les pays qu'ils ont vus loin d'ici, & ce ſont des philoſophes, miſſionnaires même en ſecond & en réviſion du procès, qui ont prononcé qu'abſolument ces pays & ces peuples ayant plantes, animaux & hommes avec le nez entre les deux yeux ſur le viſage, & les mêmes paſſions & caracteres dans le cœur & dans l'eſprit, c'étoit ici tout comme là, & là tout comme ici, des fils d'Adam, bons à baptiſer & à rendre enfans de J. C.

Il y a même plus que cela dans la ſaine philoſophie des miſſionnaires, des premiers même, c'eſt qu'avant que d'avoir vu ces peuples, & dès en partant d'Europe, ils ont prévu qu'ils alloient trouver des hommes tout comme ici, puiſqu'ils n'alloient que pour les convertir, & non pour convertir des ſinges, comme il plairoit à M. R. qui d'ici les transforme en hommes.

Encore les bons miſſionnaires ſont-ils plus philoſophes que M. R. dans le genre même dont ſe mêle M. R. puiſque de près comme de loin ils ont apperçu la plus grande différence qui puiſſe ſe trouver entre homme & homme, différence plus grande que celle de

de l'homme à la bête & au Pongo, ſavoir celle de bélial à J. C. & de la pure humanité corrompue au chriſtianiſme ou à l'humanité réparée, c'eſt-à-dire, encore de l'image du démon à celle de Dieu.

Cette différence n'eſt-elle rien aux yeux d'un grand philoſophe comme M. R. qui ſe vante pourtant d'avoir *des yeux faits pour voir*? Voyant ici tout comme là & là comme ici, des Pongos hommes & des hommes Pongos, & ne voyant que des bêtes par-tout. Chacun a ſes yeux. Encore les bêtes ont-elles conſtamment de meilleurs yeux, voyant des hommes par-tout où il y en a & les reſpectant, au lieu que M. R. ne voit dans tous les hommes que des bêtes, & dans les bêtes que des hommes ſans reſpect pour homme ni Dieu.

Tout franc, je ne ſuis plus flatté que M. R. ait cru autrefois voir de la muſique dans mon clavecin oculaire. Il l'entendoit ſans doute de notre muſique, qui n'eſt pas une muſique ſelon lui. Encore ne le prendrois-je pas pour juge de la ſimple diverſité de mes couleurs. Il les prendroit toutes pour du jaune, couleur de bile noire.

Il y a, dit l'ingénieux M. de Fontenelle, des horloges qui ſonnent les heures, d'autres les quarts, demi-quarts, les minutes même, & d'autres qui marquent juſqu'aux ſecondes. Et il y a de même, dit cet auteur élégant & fin, il y a des eſprits qui ne voyent que les gros objets qu'ils confondent même ſouvent comme l'homme avec la bête, & d'autres qui voyent les nuances les plus fines, les plus légeres différences. Plus cela eſt bien dit, plus M. R. le trouvera mal, parce que c'eſt de la ſcience, de l'art, de l'eſprit qui perdent tout, ſelon lui. Une groſſe bête qui hurle, qui brait, meugle ou hennit, eſt une pointe d'épigramme pour lui.

M. R. dit : " Ne verra-t-on jamais renaître ces tems heureux, où les peuples ne ſe mêloient point de philoſopher, mais où les Platon, les Thalès & les Pythagore épris d'un ardent deſir de ſavoir, entreprenoient les plus grands voyages pour s'inſtruire, & alloient au loin ſecouer le joug des préjugés nationaux, apprendre à connoître les hommes, acquérir ces connoiſſances univerſelles qui ſont la ſcience commune des ſages „

Quoi ! M. R. qui traite les ſciences de corruption, de peſte, d'inhumanité, veut qu'on voyage pour les acquérir ! La liſte des contradictions de M. R. avec lui-même ſeroit un ouvrage préciſément de la longueur de ſes ouvrages. La liſte de ſes contradictions avec la religion, les ſciences, les arts, le bons ſens même, ſeroit d'une longueur quadruple, à ce que je crois. Mais le voyage de M. R. de Geneve à Paris n'eſt-il pas dans le goût des voyages de Pythagore ou de Platon ? Oui ou non, comme on voudra.

C'eſt en Egypte ou aux Indes que Pythagore apprit la métempſycoſe des ames humaines dans les corps d'autres hommes après la mort des premiers. M. R. a appris à Paris que les ames des bêtes étoient déjà paſſées dans les corps des hommes qui y brillent le plus aujourd'hui. Le vrai de tout, c'eſt que M. R. étant venu de bonne foi, je crois, ſe ſignaler à Paris par ſes talens, au milieu ou à côté des talens qui y brillent à l'envi, y trouva gens qui lui mirent le marché ſi haut que déſeſpérant d'y atteindre, il trouva facile de les rabaiſſer juſqu'à lui, fort au-deſſous même de lui, diſant

que tout cela, arts & ſciences, n'étoit bon à rien, étoit même poſitivement mauvais.

M. R. rabaiſſe tout: ſans oſer nommer nos Rois, il les traite de " *curieux magnifiques*, qui ont fait faire à grands frais des voyages en Orient avec des ſavans & des peintres pour y deſſiner des maſures, & déchiffrer ou copier des inſcriptions, &c ,,. Voilà comme il traite les Rois, les Académies, les Tournefort, les Sicard, &c. Grand légiſlateur, grand potentat, voici un projet de ſa façon.

Il voudroit que deux hommes bien " amis, riches, l'un en argent, l'autre en génie, tous deux aimant la gloire, & aſpirant à l'immortalité, dont l'un ſacrifie vingt mille écus de ſon bien, & l'autre dix ans de ſa vie à un célebre voyage autour du monde pour y chercher non toujours des pierres & des plantes, mais une fois les hommes & les mœurs; & qui après tant de ſiecles employés à meſurer & conſidérer la maiſon, s'aviſent enfin d'en vouloir connoître les habitans ,,.

Il faudroit des volumes entiers pour tirer ce beau projet-là au clair du ſimple bon ſens & de la raiſon, n'y eût-il

que les vingt mille écus & les dix ans que M. R. allie enſemble avec deux hommes ſeuls ſans aides ni valets, & avec le tour du monde entier, pour connoître les hommes-bêtes, les Pongos hommes qu'il imagine; car des hommes, hommes tels qu'on les voit ici ſans paſſer le ruiſſeau de ſa rue, M. R. ne daigneroit pas y dépenſer la cent millioniéme partie de millions qu'y ont réellement mis nos *curieux magnifiques*, rois pourtant, princes & empereurs, fort loués pour avoir ſecondé par-là le zele des ſavans, des artiſtes & des apôtres même, Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

LETTRE XXXIII.

J'EN demande pardon, Monſieur, aux habiles hommes, aux gens d'eſprit que vous me forcez de citer d'après vous, aux *Monteſquieu*, aux *Diderot*, aux *Buffon*, aux *Duclos*, aux d'*Alembert*, &c. Puiſque vous oſez les citer comme gens à exécuter un projet auſſi frivole que le vôtre, en

manquant de reſpect à eux, & au roi dont vous aviliſſez le projet & l'exécution des voyages au Pôle, à la mer du Sud, & cent autres qu'ils ont faits & exécutés chacun ſelon ſon talent reconnu & ſa façon à laquelle on a applaudi.

C'eſt ſe donner un peu d'air en ſe mettant au-deſſus des rois. d'inviter des gens de qualité comme les Monteſquieu & d'autres à l'exécution de tels projets, en ne les honorant que de la gloire d'y dépenſer leur bien. Il eſt vrai que c'eût été manquer totalement de reſpect à un Monteſquieu de lui préſenter vingt mille écus, & des gratifications & des penſions d'une telle main. Comme M. de Monteſquieu mon illuſtre & cher ami à la vie & à la mort, n'y eſt pas pour ſe défendre d'une telle invitation qui l'honoreroit peu, comme ſavant & homme de lettres, M. R. ne doit pas ſe formaliſer de me voir m'en formaliſer pour lui moi-même; moi, dis-je, qui prétends bien m'honorer de l'honneur d'un tel ami.

Rien ne paroît plus puérile que ce projet de M. R. Il dit: " Suppoſons que ces nouveaux Hercules de retour de ces courſes mémorables fiſſent en-

ſuite à loiſir l'hiſtoire naturelle, morale & politique de ce qu'ils auroient vu, nous verrions nous-mêmes ſortir un monde nouveau *de deſſous leur plume* (un François, bon écrivain diroit: *ſortir de leur plume*) & nous apprendrions ainſi à connoître le nôtre. Je dis que quand de pareils obſervateurs affirmeront d'un tel animal que c'eſt un homme, & d'un autre que c'eſt une bête, il faudra les en croire. Mais ce ſeroit une grande ſimplicité de s'en rapporter là-deſſus à des voyageurs *groſſiers*, ſur leſquels on ſeroit tenté quelquefois de faire la même queſtion qu'ils ſe mêlent de réſoudre ſur d'autres animaux ,,.

Ceux qui n'ont pas lu M. R. ne m'en croiroient peut-être pas ſi je ne juſtifiois par ſes propres paroles le but que je lui prête dans tout ceci, de ne vouloir connoître que des bêtes hommes ou des hommes bêtes, en employant de préférence des Monteſquieu, des Buffon, des d'Alembert, des Diderot, &c. tous gens au-deſſus de lui, & qu'il devoit reſpecter de plus d'une façon & pour plus d'une raiſon qu'il peut deviner.

Du reſte, ſi ce dernier morceau qui

eſt d'appareil & dans le grand de l'auteur, eſt bien écrit, ce n'eſt pas au moins dans le noble, le décent & l'élégant. Je parle du ſtyle, car les idées ne preſentent que bêtes hommes & hommes bêtes. Et ce qu'il faut remarquer, c'eſt que tout ce diſcours eſt la note même des Pongos déclarés bêtes par tous les voyageurs, & qu'il s'entête ſeul de rappeller à ſes hommes primitifs & originaires; *brutes & animaux*, ſelon ſa propre expreſſion, mille fois répétée dans ſon diſcours.

Je ne veux, je ne dois rien diſſimuler qui puiſſe diſculper M. R. Je crois même en général que c'eſt ſon caractere d'eſprit plutôt que celui de ſon cœur qui porte ainſi tout ce qu'il y a de plus reſpectable & de plus ſacré aux conſéquences extrêmes, les plus affreuſes. Il attaque de bonne foi même, mais avec le même cœur & le même eſprit, Locke, Hobbes & tous les auteurs ſuſpects d'athéiſme ou de déiſme, & nommément du renverſement de la ſociété, des mœurs & de la religion.

Il rapporte donc fort au long un paſſage de Locke que je me diſpenſe de copier, d'autant plus qu'il m'a paru aſſez ſain quand je l'ai lu. M. R. a des

yeux de lynx pour y voir bien du mal. Locke y rend des raiſons philoſophiques de la ſociété des hommes & des animaux même. Mais ces raiſons ſont morales, & M. R. n'en veut que de phyſiques & de matérielles. Je diſois d'abord en moi-même. *Timeo Danaos & dona ferentes.*

M. R. réprouve donc les raiſons de Locke comme " morales en matiere de phyſique. Car, dit-il, quoiqu'il puiſſe être avantageux à l'eſpece humaine que l'union de l'homme & de la femme ſoit permanente, il ne s'enſuit pas que cela ait été ainſi établi par la nature. ,, On voit là d'abord que c'eſt au naturaliſme purement phyſique que M. R. rapporte tout, l'humanité même & ſpécifiquement la naiſſance de l'homme & de la femme.

A plus forte raiſon donc en niant le moraliſme de la naiſſance générative des hommes par Locke, M. R. en nie-t-il le théologiſme de Moyſe, que j'ai rapporté au commencement de tout ceci. Il y a des choſes horribles dans tout cet article, qui eſt long. On y retrouve ces mots affreux. " L'appétit ſatisfait, l'homme n'a plus beſoin de telle femme, ni la femme de tel hom-

me. Celui-ci n'a pas le moindre ſouci, ni peut-être la moindre idée de ſon action, l'un s'en va d'un côté, l'autre de l'autre, & il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils ayent la mémoire de s'être connus. Car cette mémoire exige plus de progrès ou de corruption dans l'entendement humain, qu'on ne peut lui en ſuppoſer dans l'état d'animalité dont il s'agit ici „. Horreur, horreur, des horreurs! Eh mon Dieu, & mon Dieu! vous êtes juſte, mais je n'invoque ici que votre clémence, votre grande miſéricorde pour mon cher ami M. R. votre image, & que vous avez réparée & rachetée de tout le ſang de votre Fils unique, homme comme nous, Dieu comme vous.

Car je n'ai pas d'autre réfutation à faire d'un tel morceau, non plus que de celui-ci. " Il n'y a donc dans l'homme aucune raiſon de rechercher la même femme, ni dans la femme aucune raiſon de rechercher le même homme. Le raiſonnement de Locke tombe donc en ruine, & toute la dialectique de ce philoſophe ne l'a pas garanti de la faute que Hobbes & d'autres ont commiſe „. S'attendoit-on qu'après Locke, & ſur-

tout après Hobbes, il viendroit un ſoi-diſant auteur, écrivant en François, qui à force de penſer ou de parler plus mal, nous feroit ſentir qu'encore ils avoient aſſez bien penſé ou parlé ſur bien des choſes au moins. Je ſuis, Monſieur, votre &c.

LETTRE XXXIV.

SUPPOSONS, Monſieur, que dans votre ſyſtême ou hypotheſe, d'une pure nature phyſique de haſard, ſelon Epicure, ou de mécanique, ſelon Spinoſa; l'homme & la femme pour qui devoit ſe faire la propagation humaine, fuſſent nés, éclos ou jettés à mille lieues l'un de l'autre avec des mers ou des montagnes & des déſerts impraticables entre deux: cet homme ou cette femme auroient donc vécu & ſeroient morts ſans ſe connoître, & le but de la nature auroit été manqué.

Vous pouvez répondre que vous ne connoiſſez point le but dans la nature, & réellement vous n'en parlez nulle part, & beaucoup moins du but de ſon

Auteur, qu'on nomme Dieu, comme vous le ſavez ; mais vous ſavez que vous n'avez pas dû le nommer & l'invoquer en vain : je loue votre franchiſe ſilentiaire & taciturne.

Vous me direz que comme la nature avoit produit cet homme & cette femme, elle auroit pu en reproduire d'autres auſſi ou moins ſtériles que ceux-là. Vous pouvez dire encore qu'abſolument la nature n'ayant point de but, elle auroit pu auſſi ne produire homme & femme qu'une fois comme des monſtres, ou les reproduire d'autres fois comme des champignons ou des mulets ſans poſtérité.

Mais je puis vous dire auſſi, car je me pique, comme vous ſavez, d'avoir l'eſprit fécond en hypotheſes perdues, ou ſans m'en piquer, j'en ai aſſez le talent d'en imaginer. Je puis donc vous dire qu'abſolument il pouvoit dans votre ſyſtême naître un homme ſans femme ou une femme ſans homme, & alors l'appétit dont vous convenez trop, auroit été fruſtré, ou pour mieux & plus mal dire avec vous, il ſe ſeroit égaré dans cette foule d'animaux dont le pêle-mêle ne vous épouvante pas.

Y ayant même homme & femme en nature, encore vous demanderai-je pourquoi le haſard ou le pur naturaliſme les dirige cette fois-là l'un vers l'autre, d'autant qu'ils ont toute la ſociété cynique ou épicurienne de ſe décliner, de s'oublier, & de ſe méprendre par conſéquent au choix de l'objet de ce trop brutal appétit, ſans idée, mémoire, ni jugement, ni diſcernement.

Dieu qui craignoit la mépriſe & ne la vouloit point du tout, fit plutôt un miracle nouveau, de tirer Eve de la côte d'Adam, de la lui préſenter, de les préſenter l'un à l'autre, & de les unir par le preſſentiment (*non ſenſation*) de l'attachement phyſico-moral, théologique même, dont il vouloit poſitivement les unir, par ces mots *relinquet & adhærebit*; mots qui n'étoient pas des mots, mais de vrais ſentimens, dans leur ſimple preſſentiment, & un grand ſacrement, ſelon St. Paul.

Si j'étois malin avec vous, j'oſe vous dire M. R. que je me ferois fort de démontrer facilement en géometre, que votre penſée ſecrete & trop articulée, va à rendre l'homme indiffé-

rent à la femme, & la femme à l'homme, ſur l'article délicat de la propagation ; & à prouver que la bête brute eſt auſſi digne de la ſociété d'Adam qu'Eve ; & quand je dis Eve & Adam, je dis en général le premier homme & la premiere femme originaires, & par conſéquent tout autre homme ou femme qui ait vécu depuis ſix mille ans, ou qui vive, ou qui vivra jamais en ſociété d'humanité, ou ſouffrez ce mot, de *beſtialité*, d'*animalité*, de *brutalité*.

Et non-ſeulement la bête femelle & l'homme femelle ſont, ſelon votre ſyſtême ſcandaleux, auſſi indifférens à l'homme, mais la bête mâle & l'homme mâle, &c. Je n'oſe m'expliquer plus ouvertement. Vous m'entendez & l'on m'entend. Oui, il n'y a que le ſtyle & la façon géométrique qui me manquent ici, mais qui ne manqueroient pas, ſi je voulois, ſi j'oſois, pour démontrer, comme j'ai dit, l'horreur des horreurs de votre ſyſtême.

J'oſe vous dire que le propre ſyſtême de Spinoſa ne va pas ſi loin, & qu'il n'y a qu'Epicure qui puiſſe vous excuſer d'inconſéquence, vis-à-vis de vos philoſophes, dont je n'en connois

aucun d'aſſez hardi & d'aſſez peu prévoyant, pour pouſſer les conſéquences auſſi loin que vous les pouſſez, en face de l'univers, de la France & de tout Paris à qui vous manquez abſolument de reſpect, bien plus en lui donnant l'exemple & la leçon du mal, qu'en lui conteſtant ſon bien de muſique, de ſciences, d'arts, & de tout ce qu'il y a de mieux.

Vous me direz que ce ne ſont là que des hypotheſes de votre part. Belles hypotheſes, où vous commencez par admettre un homme naturel, purement phyſique, purement animal, purement corporel, que vous prétendez être l'homme en lui-même & dépouillé de la ſeule corruption de la ſociété. En un mot, vous n'avez pas le moindre égard à la nature de l'ame, & votre homme n'a rien de moral. Vous en excluez même poſitivement le moral, en refutant Locke, Hobbes & par-tout ailleurs.

Votre homme eſt l'*homme de la nature*, dites-vous. Or il eſt évidemment contre nature, & vous le faites aboutir à des vices contre nature, les plus décidés tels. Vous confondez les natures, les ſexes comme les talens & les

conditions. Vous rendez les ſexes indifférens l'un pour l'autre, & ſans aucune relation de l'un à l'autre. Poſitivement vous ôtez les devoirs & les ſentimens reſpectifs, ôtant formellement ceux qui de tout tems ont paſſé pour être les plus naturels, ceux de l'homme envers la femme, des peres envers les enfans, & réciproquement.

On n'a pas beſoin de raiſonner beaucoup avec vous, ni de deviner, ni d'être géometre pour vous convaincre. Vous ne vous contentez pas de vos principes d'erreur : vous en articulez nettement toutes les conſéquences. Par exemple, ſi quelqu'un en ſimple logicien vouloit conclure, que vous ôtez les ſentimens, puiſque vous ôtez le moraliſme, ou qu'un autre ſe donnât la peine de prouver que vous ôtez le moraliſme, puiſque vous ôtez tout ſentiment, on diroit à l'un & à l'autre de s'épargner cette peine, & que vous ôtez diſtinctement, explicitement, tantôt l'un, tantôt l'autre, & preſque toujours les deux à la fois. Je ſuis, Monſieur, votre très-humble, &c.

LETTRE XXXV.

MONSIEUR, il n'y a que l'ame & l'eſprit que vous n'oſiez ôter ſi formellement à l'homme naturel, ſi ce n'eſt par maniere d'hypotheſe non articulée, mais par voie de fait trés-préciſe. Je doute que vous parliez une ſeule fois de cette ame humaine. Il ſemble que vous n'oſez la nommer, ni la proſcrire, ni l'admettre. Mais poſitivement vous l'écartez toujours, en écartant les ſentimens, les devoirs, le moraliſme, & en ramenant tout au pur phyſique.

J'oſe le dire, vous n'admettez évidemment dans l'homme naturel qu'une ame animale, ſenſitive, végétative; auſſi ne voulez-vous ni charité, ni amitié, mais une ſimple pitié, pitié encore toute animale, toute pour ſoi, jamais pour autrui, ſi ce n'eſt de haſard & autant qu'elle eſt pour ſoi, ne reconnoiſſant dans la loi de la charité que le devoir *philoſopheſque* de la nature phyſique, de ne rien faire de ſu-

perflu, *natura nihil facit fruſtrà*, de ne pas faire *per plura quod poteſt fieri per pauciora*, de ne pas plus incommoder autrui qu'il ne le faut s'accommoder ſoi même. C'eſt de vous encore ce principe, que la bête eſt notre prochain autant que l'homme, en raiſon directe ou réciproque de la pitié que nous avons des ſouffrances de l'un ou de l'autre.

Et de ce ſeul article de la bête déclarée comme l'homme ou la femme, notre vrai prochain, il ſeroit bien facile de conclure ce que du reſte vous inſinuez aſſez directement, que la diverſité, non-ſeulement des ſexes, mais des genres & des eſpeces n'en met aucune dans la légitimité naturelle de nos appétits aveugles, diſtraits, odieux, indifférens, les plus brutaux, & par-là même diſtraits & aveugles, parce qu'ils ſont brutaux, ou même brutaux parce qu'ils ſont diſtraits, &c.

Car tous les principes & les conſéquences d'erreur, d'horreur, de brutalité, ſe convertiſſent chez vous facilement les uns aux autres, parce que vous articulez les deux aſſez ſouvent, & que vous les ſuppoſez & indiquez

toujours, tantôt en principe, tantôt en conſéquence, & cela par l'âpreté que vous avez de ne vouloir jamais être contredit, de n'en avoir jamais le démenti, & d'avancer plutôt cent erreurs, que d'en retracter une ſeule.

Vous ſeriez un furieux héréſiarque, ſi Dieu vous avoit fait la grace de n'être que cela. Vous pouviez n'être que Calviniſte, lorſque vous êtes ſorti de Geneve. Encore ne ſait-on pourquoi vous en êtes ſorti. Mais comme en chemin on vous a contredit ſur ceci, ſur cela, ſur bien des choſes, muſique, arts, ſciences de toutes les ſortes, votre héréſie étant univerſelle, vous avez accumulé un monceau de ſophiſmes & d'erreurs, qui fait un *maximum* d'héréſie = à l'athéiſme plein c. q. f. d.

Excuſez ce petit échantillon de notre ſtyle géométrico-algébrique, dont je ne prétends nullement vous menacer par-là: je n'en ai pas beſoin, je vous l'ai dit: & ce mot n'eſt que pour égayer la matiere, ſi c'eſt l'égayer, que d'y jetter de l'algébre. Tout ſtyle eſt bon, fût-ce celui de la grammaire, pour réfuter une univerſalité d'héréſie. Il n'y a que le géométrique, ou même auſſi le théologique, qui ſeroient ſu-

perflus & de ſimple gaieté pour dire que comme vous, on parle de tout, contre vous, qui attaquez tout.

Auriez-vous parlé de géométrie quelque part ? car je n'ai pas lu toutes vos brochures, non pas même la premiere, ayant ſu que l'académie de Dijon avoit honte de l'avoir couronnée, & un grand Prince de l'avoir réfutée. Car, du reſte, ſi vous avez parlé de géométrie, je ſuis bien perſuadé que vous l'avez blaſphémée, vilipendée & honnie à bon eſcient, ſelon votre détermination d'aboyer la lune, fût-ce le ſoleil, & à plus forte raiſon le ſoleil. *Viſæque canes ululare*, &c.

Vers la fin de ſon livre & de ſes notes, M. R. qui vient d'attaquer, de ſaper tout, s'aviſe de dire à propos de l'article des langues : " ce n'eſt pas à moi (*pauvre agneau*) qu'on permet d'attaquer les erreurs vulgaires, & le peuple lettré (*Le peuple* lettré ! Oh, que M. R. eſt mépriſant !) reſpecte trop ſes préjugés, pour ſupporter patiemment mes prétendus paradoxes. Laiſſons donc parler les gens à qui l'on n'a pas fait un crime d'oſer prendre quelquefois le parti de la raiſon, contre l'avis de la multitude „.

Ce que M. R. dit là, eut été bien dit au commencement de ſon livre & à la place de ſon livre. Il convient qu'il n'auroit pas dû parler, lorſqu'il a dit ce qu'il vouloit dire. Il appelle *peuple lettré* ceux qu'il devroit reſpecter comme ſes maîtres. Il traite de préjugés la religion, le gouvernement, la juriſprudence, la morale, la théologie, l'écriture, l'humanité, la ſociété, toutes les ſciences, tous les arts, les académies, les univerſités, les colleges, les princes, les papes, les rois. J'ai une idée confuſe qu'il va juſqu'à blâmer diſtinctement Meſſieurs de la Condamine & Maupertuis; je leur en fait compliment, de ce qu'ils ont voyagé au loin, pour n'obéir qu'au roi, en meſurant en aſtronomes, en géographes, en géométres les degrés reſpectifs du pôle & de l'équateur. Les Sauvages en effet n'ont pas beſoin de cela.

Je ſuis ſurpris qu'en preuve de ſon humeur ſauvage, il n'ait pas dit, que les Sauvages, au milieu deſquels on a pris toutes ces meſures, s'en ſont moqués, & de nos lunettes, & de nos quart de cercle, de nos graphometres, de nos cordeaux, compas, calculs, &c. Grande preuve de belle nature ſauva-

ge, ſi un Sauvage en avoit ſeulement ſouri vis-à-vis du grave ſérieux de ces Meſſieurs-là. Je ſuis M. votre très, &c.

LETTRE XXXVI.

VOICI pourtant, Monſieur, un raiſonnement par où je démontre le pur matérialiſme du vôtre, mais ſans géométrie, & *ad hominem.* Les anciens philoſophes les plus chrétiens, tirant la matiere de la puiſſance de Dieu, par voie de création, tiroient les ames des bêtes, *per eductionem*, de la puiſſance de la matiere, faiſant les ames des bêtes, non pas matiere, mais *matérielles.* Je ne crois pas que vous déſavouyez ce ſentiment : vous le ſuppoſez par-tout, mais non pas avec les correctifs de ces philoſophes chrétiens, que vous auriez peut-être cités, ſi vous ne vous croyez auteur de tous vos ſentimens, qui ſont pourtant ſurannés depuis Spinoſa, Straton même & Epicure.

En un mot, Mallebranche diſoit, *donnez-moi de la matiere & du mou-*

vement, *je ferai un monde.* Vous ne demandez, je crois, que de la matiere, pour en faire un animal parfait, & bientôt, par dégradation, un homme. Oui le plus fort & le plus parfait eſt fait, lorſque par la ſeule puiſſance ou *potentialité* de la matiere, la nature pure, phyſique, mécanique, organique, en fait un animal, fût-ce un âne ou un butor.

Je ſais la marche de tout ce raiſonnement-là. Au beſoin, la matiere eſt éternelle & infinie, ſelon Deſcartes même. Pour le mouvement, on l'a trouvé, depuis Mallebranche, eſſentiel à la matiere, comme Epicure & Spinoſa même, & peut être Bayle auſſi l'avoient prévu. Et voilà le progrès de votre raiſonnement, moitié tout haut, moitié tout bas. De la matiere, ſort le mouvement phyſique; du mouvement, du phyſique, réſulte le mécanique; le mécanique engendre l'organique; l'organique produit l'animal vivant, & l'animal vivant produit le raiſonnable, l'homme, qui ne vaut pas grand'choſe, ſelon vous, parce qu'abſolument, le raiſonnable, l'homme, produit le fidele, le chrétien, le ſujet, le ſavant, d'où réſulte le divin,

qui eſt le *conglobat*, comme on dit, de toutes ces choſes-là. Car, *Jupiter eſt quodcumque vides, quòcumque*, &c.

Ou je n'entends rien en raiſonnement, en philoſophie, en géométrie, ou ce raiſonnement eſt le vôtre, moitié tacite, moitié articulé, articulé même dans ce qu'il a de plus dangereux. Car l'orgueil philoſophique, produit la liberté phyſique d'eſprit & de cœur, la liberté produit le déiſme moral, qui enfin produit l'athéiſme théologique ou tout anti-théologique, & purement matérialiſte.

Je ſuis trop naïf dans ma façon, pour ne pas vous avouer, M. R. qu'en vous parlant aſſez librement, *ad hominem*, je parle *ab homine ad hominem*, comme je crois pouvoir le dire. Oui, je le prétends bien, que votre réfutation ſoit mon apologie. C'eſt ma profeſſion de foi que je fais, en analiſant la vôtre.

Vous vous plaignez après avoir parlé longuement & tout à votre aiſe, avec toute la liberté & la licence poſſibles, vous vous plaignez que *ce n'eſt pas à vous qu'on permet de parler.* Et moi, qui, par pure raiſon d'économie,

nomie, & pour ne pas heurter de vrais préjugés, ai trouvé à propos de surseoïr à mes ouvrages en grand nombre, depuis quinze ou vingt ans, & qui affecte de me taire totalement, depuis huit ou dix ans, en si beau sujet de parler depuis que vous parlez, je ne me plains de rien, si ce n'est peut-être de ma trop grande circonspection vis-à-vis de vous, & d'un petit nombre de vos pareils, plus précautionnés que vous cependant.

Je ne le dissimule pas : c'est l'air seul de nouveauté dont on m'accuse un peu, qui m'a sagement imposé à moi-même, imposé une sorte de silence, depuis à-peu-près vingt-cinq ans que mon clavecin nommément m'a donné ce grand renom, renom, je l'avoue, odieux de nouveauté, de système, d'imagination. Cependant cette nouveauté-là & toutes mes nouveautés sont très-innocentes & de pure spéculation philosophique, physique même & géométrique.

Toutes vos nouveautés prétendues, détruisent directement les arts, les sciences, le gouvernement, les mœurs, la religion, & enfin la société & l'humanité toute entiere, & par conséquent la Divinité. Et après avoir tant

parlé, vous vous plaignez que ce n'eſt pas à vous, *qu'on permet de parler.* Et moi qu'on tient comme en arrêt, vis-à-vis de mon clavecin & de mes ouvrages, en me diſant pourtant toujours de faire & d'imprimer : je ne me plains de rien : mais j'obſerve :

1°. Que mes nouveautés, mes ouvrages, mon clavecin ne ſont nouveautés, qu'en addition aux ſciences, aux arts, à l'ancienne muſique. Je n'anéantis pas notre muſique, la muſique ordinaire, l'auriculaire. Je double la muſique, en la rendant en même tems auriculaire & oculaire ; & quand je ne réuſſirois pas, prenez, dirois-je, que je n'ai rien dit. La muſique ordinaire n'en eſt pas de pire condition. Je n'ôte à perſonne ſes oreilles ; je donne même à tout le monde des yeux, pour entendre & goûter la muſique. Les ſourds pourront voir la muſique auriculaire : les aveugles pourront entendre la muſique oculaire ; & ceux qui auront yeux & oreilles, jouiront mieux de chacune, en jouiſſant des deux.

2°. J'ai procédé réguliérement & en bon citoyen. Je n'inventai mon clavecin, qu'après avoir applaudi aux découvertes de M. Rameau, & en avoir

mis le public en poſſeſſion. Ma nouvelle muſique ne fut qu'une confirmation & un complément, un *à fortiori*, un redoublement de l'ancienne muſique. Je ſuis fâché d'honorer peu M. R. en me comparant à lui, ou en le comparant à moi. Je lui en demande ſincérement pardon, en me le demandant à moi-même. Son premier ouvrage détruit les ſciences & les arts. Son ſecond détruit ſpécialement la muſique. Son troiſieme détruit tout, juſqu'à la matiere premiere du gouvernement, de la religion, des mœurs, de la ſociété, de l'humanité. J'ai peut-être auſſi intérêt qu'il faſſe un peu d'ombre à mon petit tableau ou à mon portrait. Je vous en remercie M. & ſuis votre très, &c.

LETTRE XXXVII.

SANS parler davantage Monſieur, de mon clavecin, pour vous faire ſentir le peu de droit que vous avez de vous plaindre du public, dont le reſpect ſeul auroit dû vous empêcher de tant parler de vos nouveautés, qui lui

ſont contraires, je puis vous faire obſerver qu'en phyſique, mes nouveautés n'ont jamais été qu'en accroiſſement de bénéfice pour ce public, & pour la phyſique ordinaire.

Je n'ai jamais entrepris de détruire Deſcartes: perſonne ne l'a réellement plus vanté & plus fait valoir que moi; mais je lui ai aſſocié mille bonnes choſes, qui ſont dans Ariſtote & dans Newton, & en réfutant même Newton j'en ai vanté la perſonne & fait valoir le mérite réel. J'ai tout concilié, pour y ajouter quelques points de vue aſſez nouveaux, qui font briller les leurs: j'ai remis la phyſique en poſſeſſion de bien de ſes richeſſes anciennes, en lui en prêtant de nouvelles.

Dans ma mathématique ſur-tout, je n'ai privé le public d'aucune de ſes anciennes poſſeſſions; j'ai ajouté quelques vérités à celles de la géométrie. Le ſtyle facile que j'y ai introduit, & qui a révolté d'abord quelques géomètres, n'a fait que rendre cette ſcience plus populaire, & multiplier le nombre des géomètres. L'algébre nommément & l'analyſe de l'infini même, n'a reçu que des accroiſſemens de

vérité, de clarté, de facilité de ma part.

Et voilà comme il eſt permis d'inventer, & de donner du neuf en ſurabondance de l'ancien dont nous ſommes déjà en poſſeſſion. Vous M. R. vous nous ôtez tout l'ancien, les ſciences, les arts, la muſique, la ſociété, la religion, l'humanité, pour nous faire des hommes bêtes, des pongos hommes, & de vrais ſinges, dont vous vous divertiſſez en grand Seigneur. Les rois mêmes ſont vos joujoux, vos bouffons, *& tyranni ridiculi ejus erunt*, dit quelque Prophête, en parlant, non de M. R., mais de Dieu, ſi je m'en ſouviens, car je retiens mieux les choſes que je lis, que les dates que je ne lis gueres.

C'eſt ſur-tout à la note 2, page 194 qu'on ſent bien l'eſpece de chicane que M. R. a dans l'eſprit, & qu'il prête à tous les ſujets à quoi il touche pour les ſalir, ſans pouvoir être de l'avis de perſonne, ni de lui-même. Il dit que Platon ſe moque de ceux qui prétendoient que "Palamede avoit inventé „ les nombres au ſiége de Troye, com„ me ſi, dit ce Philoſophe, Agamem„ non eût pu ignorer juſques-là, com-

„ bien il avoit de jambes „. C'eſt dommage que Platon ne ſoit-là qu'un ſophiſte, parce qu'en voilà aſſez pour autoriſer trente ſophiſmes de M. R. Palamede avoit inventé l'art des nombres, l'arithmétique, l'art de nombrer, de compter, de calculer.

Du reſte, Platon vouloit ramener cet art au naturel, & à la grande facilité qu'il y a de s'y initier par les nombres uſuels, que la nature nous met par-tout ſous les yeux. C'eſt dans cet art naturel, que M. R. méconnoît Palamede & Platon, ſans parler de moi, qui ai fait de l'arithmétique un art fort ſimple, fort naturel, fort facile.

Terrible eſprit de contradiction, que M. R. porte par-tout! Il ne tient pas à lui, qu'il ne nous rende l'arithmétique & la ſimple numération, tout ce qu'il y a au monde de plus difficile, ſans doute pour nous en rebuter & nous tenir toujours dans notre état originaire de pongos, hommes-bêtes; car il eſt au moins conſéquent, ce qui eſt facile à un homme qui aboye toute vérité.

M. R. eſt homme d'eſprit & habile homme: on l'avoit cru juſqu'ici. Mais il faut que tout ce qu'il a appris, ſa

langue même, lui ait couté beaucoup de tems, de mémoire ou d'effort d'eſprit, ou bien qu'il ſuppoſe en effet les plus gens d'eſprit bien bêtes, & pis que ſinges & pongos. Car à tout, il imagine qu'il a fallu des tems infinis pour y arriver & pour inventer.

Il convient pourtant " qu'il eſt aiſé d'expliquer le ſens des nombres, & d'exciter les idées que ces noms repréſentent : mais pour les inventer, dit-il, il fallut avant que de concevoir ces mêmes idées, s'être, pour ainſi dire, familiariſé avec les méditations philoſophiques, s'être exercé à conſidérer les êtres par leur ſeule eſſence, abſtraction très-pénible, très-métaphyſique, très-peu naturelle ,,.

Si j'égoïſe un peu & me cite humblement, & pour me dédommager un peu du vis-à-vis de M. R. c'eſt qu'effectivement je le trouve toujours en une contradiction ſpéciale avec moi, avec mes ouvrages & avec toute ma façon de penſer. Mon propre plan de tout tems a été d'*agrandir les arts* & l'eſprit humain, ſelon M. de Voltaire même, de donner de l'eſprit à tout le monde, de faciliter tout, l'invention même de toutes choſes. Il a été un

moment, où en arrivant à Paris, M. R. m'en fit le compliment honnête & flatteur.

Son procédé d'aujourd'hui me flatte un peu plus. Je m'honore en le réfutant ; & il ſera dit qu'il n'a pu détruire arts & ſciences, religion ni humanité ſans me détruire, ſans mattaquer partout aſſez ouvertement. Je dirai plus : M. R. a eu ci-devant des partiſans, des panégyriſtes ſecrets & publics. J'en ai toujours en ſecret au moins reſſenti le contre-coup ou le revers de leurs éloges affectés ; & ſi j'ai des ennemis en petit nombre, ils ſe ſont conſtamment déclarés pour M. R. je ne ſuis pas le ſeul qui en ai ri, je m'attendois bien que M. R. porteroit la contradiction à une évidence dont je pourrois me prévaloir à mon tour, comme il m'eſt arrivé pour d'autres que je pourrois citer.

Enfin pour la ſimple numération il faut, ſelon M. R. bien du tems & *des méditations philoſophiques*, *très-métaphyſiques*, *très-abſtraites*, *très-peu naturelles*, non pour dire nombre, dixaine, centaine, &c. mais pour dire 1. 2. 3. 4. 5. &c. Voici ce que M. R. appelle un raiſonnement, une médita-

tion, & que j'appelle tout ſimplement un raiſonnement de M. R. il dit:

« Un ſauvage pouvoit conſidérer ſéparément ſa jambe droite & ſa jambe gauche, ou les regarder enſemble ſous l'idée indiviſible d'un couple ſans jamais penſer qu'il en avoit deux. Car autre choſe eſt l'idée repréſentative qui nous peint un objet, & autre choſe l'idée numérique qui le détermine: moins encore pouvoit-il calculer juſqu'à cinq, & quoiqu'en appliquant les mains l'une ſur l'autre „ &c. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

LETTRE XXXVIII.

MONSIEUR, on n'a point trouvé juſqu'ci de moyen plus facile pour initier les enfans même dans la numération que les 5. & les 10. doigts de nos mains. Point, Monſieur, vous trouvez encore le nombre 2. difficile à qui connoît *le couple* de ſes jambes; pour le ſimple plaiſir, je crois d'y contredire Platon comme moi qui trouve tout facile juſqu'au million de million que je n'ai nulle mauvaiſe humeur de n'a-

voir pas. Car tout franc, je crois que la difficulté de calculer à plein, vous donne de l'humeur contre l'art de *calculer à vuide*, comme dit M. de Voltaire.

Ceux au reſte qui ſpécialement oppoſent votre ſtyle au mien en fait de muſique, je les renvoie pour mon apologie au *couple* précédent, à la phraſe entiere, & à cent autres locutions d'appareil & de raiſonnement qui ſont dans tout ce livre, & dans celui de la muſique nommément, qui brille par les injures, les ſarcaſmes, les incivilités dont vous nous donnez le modele d'un ſtyle juſqu'ici décidé non François. Car notre langue eſt ſpécialement polie & douce pour la muſique même, où nos bons auteurs ont bien ſu la rendre noble & énergique à propos de Louis le Grand, & des plus grands ſujets traités par Corneille, Racine, Peliſſon, Boſſuet, Bourdaloue, Quinaut, &c.

C'eſt la note 13. qui mérite un bon correctif aux chicanes de l'auteur. Il triomphe de quelques hiſtoriettes, qu'il raconte d'après les Gazettes ou Journaux, de quelques ſauvages qu'on n'a pu apprivoiſer à nos façons européen-

nes, ni à notre bien-être ; ni à notre ſociété, arts, ſciences, goûts, délices même, quoiqu'on les ait apprivoiſés par milliers, de bonne foi & à demeure à notre ſainte religion & aux mœurs chrétiennes, ſinon à nos mœurs en général.

Encore M. R. ignore-t-il tous ſes avantages, & la mine inépuiſable de chicanes que je veux lui ouvrir, tant j'y vais de bonne foi avec lui & avec le public. Non-ſeulement on n'a point apprivoiſé les ſauvages à nos mœurs, uſages & façons, goût & dégoûts, délices & amertumes ; non-ſeulement ceux qu'on y a apprivoiſés pour un tems, s'en ſont déſabuſés ; mais beaucoup de François, & ſur-tout d'Anglois, ſe ſont librement jettés dans la vie ſauvage, & ſe ſont faits à demeure Caffres, Lappons, Iroquois, Hurons, Abenaquis, Miamis, Illinois.

L'Acadie eſt encore pleine de François, d'Anglois même qui y vivent à la ſauvage, mais en ſociété libre, ſouvent libertine, & ſouvent auſſi en chrétiens. Nos uſages, nos goûts, nos délices ſont choſes aſſez frivoles, & qu'on peut remplacer par d'autres goûts, délices & uſages de tempérament ou

d'habitude en vue même d'une assez honnête liberté. Est-ce que tous les peuples de l'Europe s'astreignent à nos goûts & à nos façons au préjudice des leurs ? Tout cela est arbitraire & dépend beaucoup de l'éducation.

Mais la société de pere, mere, enfans, parens, amis, voisins n'a rien d'arbitraire & est de la premiere comme de la seconde & derniere institution de la nature. Les besoins, les sentimens rendent au bout de l'univers cette société-là indissoluble & de tous les goûts. Parmi nous-mêmes & jusques dans la même maison, entre freres, parens & amis, le goût, les délices de l'un ne sont pas ceux ou celles des autres. Et M. R. raisonne fort mal en concluant d'un goût factice à un goût de besoin & de nécessité naturelle.

Le goût de la religion, si c'est un goût, est dans le même cas que celui de la société : il est même au-dessus, puisqu'on renonce à la société même & à la parenté pour suivre la religion lorsqu'on la connoît bien. Témoins les solitaires de la Thébaïde, &c. Et preuve de la frivolité de nos goûts, c'est que le Sauvage les mépriſe ; & en même

tems preuve de la ſolidité de notre ſainte religion, c'eſt que le ſauvage s'y rend & y perſevere aux dépens de ſes propres goûts, & même de la ſociété ſauvage la plus naturelle.

En Canada & dans toute l'Amérique, on voit des ſociétés de Sauvages raſſemblés autour d'une égliſe, d'une chapelle, d'un miſſionnaire, qui en fait à la vie & à la mort de fervens chrétiens. M. R. a beau faire le Stoïcien & déclamer contre nos goûts & nos délices. Il faut qu'il y tienne bien par le cœur, pour trouver tant d'héroïſme dans les Sauvages à les mépriſer. Si ſon cœur tenoit de même à la religion & à la ſociété ſimplement humaine, il trouveroit un bien plus vrai héroïſme dans la préférence que leur donnent les Sauvages ſur leurs goûts les plus naturels.

C'eſt la gloire de la religion, de triompher des eſprits & des cœurs, & des goûts & des ſentimens, dont aucun motif humain ne peut d'ailleurs triompher. Il n'y a qu'elle, qui ait des motifs victorieux de la chair & du ſang, pour forcer pere & mere à renoncer à leurs enfans, & les enfans à renoncer à pere & mere, & à tout ce

qu'il y a de plus cher & de plus délicieux.

Les miſſionnaires n'ont pu abſolument détacher les Sauvages de la vie ſauvage, c'eſt-à-dire, peu riche, peu commode, peu aiſée, & du reſte ni ſavante ni artiſte. Ils en ont pourtant quelquefois fait des peuplades, des villages, des villes : au Paraguai même, des provinces & des empires. Les miſſionnaires ne ſe ſont pas même ſouvent piqués de trop civiliſer les ſauvages, de les trop policer, de les trop mettre à leur aiſe, de leur apprendre nos ſciences, de leur montrer nos arts, dont ils pourroient abuſer, comme on en abuſe ſouvent ici, & dont abſolument on peut ſe paſſer pour vivre, & ſur-tout pour gagner le ciel, qui eſt l'eſſentiel, & comme la ſomme & plus que la ſomme de tous nos biens temporels.

Car, ſi M. R. n'outroit pas toutes choſes, on pourroit être de cet avis, juſqu'à un certain point, & convenir que les ſciences cauſent bien des vices d'orgueil, & que les arts nourriſſent le luxe, & favoriſent bien des paſſions de détail. Et quand je dis même l'orgueil, c'eſt plutôt la vanité, qui pro-

duit l'abus des ſciences, ſur quoi j'avancerois cette theſe, que les lettres, arts & ſciences, corrigent les hommes en grand, & les corrompent peut-être en petit, en détail : je pourrai en entreprendre la preuve quelque jour, à la ſuite même de la diſcuſſion préſente, que je veux mener au bout du livre en queſtion de M. R. dont je ſuis le très, &c.

LETTRE XXXIX.

MONSIEUR, la plupart des hommes tiennent à leur patrie, à leur terre, à leur ſociété nationale, à leur parenté, à leur ciel, à leur air, à leur chaumine, à leur ruiſſeau ; & la vue de quelques avantages qu'ils ne ſentent pas, qu'ils n'imaginent jamais bien, ne ſauroit les tenter. Et puis, il eſt facile de pervertir les hommes, & toujours difficile de les convertir. Dieu ne donne pas de grace pour convertir un Sauvage à notre vie civile, à nos villes, à nos hôtels, à notre luxe, à nos délices ; il eſt heureux même que la bonne nature y répugne chez eux.

Pervertir même quelqu'un n'eſt pas une choſe ſi facile en détail. Il ſeroit plus facile de pervertir un Européen aux vices des Sauvages qui ſont groſſiers, que de pervertir un Sauvage à nos vices qui ſont plus fins, & qu'ils ne preſſentent pas. A nos vices groſſiers & de pure ſenſation, un Sauvage eſt bientôt perverti, au vin, à l'eau-de-vie. Nos ragoûts ſont des vices rafinés, raiſonnés, d'un grand art, d'une ſcience exquiſe. Un Sauvage ne peut pas y atteindre par le goût : il n'en a pas l'avant-goût ni le preſſentiment.

M. R. qui ne connoît que le phyſique, croit que le goût n'eſt qu'une affaire de la langue, du palais, du nez, des yeux. Nos goûts, nos ragoûts, nos délices, nos bijoux, ſont pour un Sauvage des livres à étudier, des ſciences à acquérir, des arts à apprendre. On ne pourroit les y élever que peu-à-peu ; nous-mêmes n'y ſommes arrivés que par-là. Chez un peuple ſavant, tout eſt ſavant, le vice même.

C'eſt même ce qui trompe M. R. Nos vices ſont des vices de ſcience, mais non de la ſcience. Savans ou ignorans, les hommes ſont vicieux. M. R. croit-il les vices barbares moins barbares que

nos vices ſavans ne ſont ſavans. Encore, tout vice eſt vice d'ignorance, *omnis peccans ignorans ;* & nos vices ne ſont ſavans que juſqu'au vice excluſivement. En un mot, les vices des ſavans ſont les vices de ſavans, mais non de ſa ſcience, de la conſcience, qui les réprouve impitoyablement & ſans quartier.

Ce qu'on pourroit dire de plus vrai, c'eſt que les vices des ſciences ſont de plus grands vices, plus contre la conſcience & plus impardonnables. La theſe de M. R. ſera conſtamment fauſſe, juſqu'à ce qu'il nous montre une ſcience, un livre, un ſavant même, qui canoniſe & qui n'anathématiſe pas les vices les plus grands, comme les plus petits.

Une grande preuve contre lui, eſt que nous prenons nos arts & nos ſciences, les belles-lettres ſur-tout dans les livres des Payens, Grecs & Romains, & que malgré cela, nous ne ſommes jamais tentés de paganiſme & d'idolâtrie, ni d'aucune ſorte d'héréſie même, étant du reſte très-édifiés des plus grands & des plus petits traits de morale dont ils ſont pleins.

Dieu merci, je ne juge pas ordinai-

rement de toutes ces choſes-là comme M. R. par fantaiſie, par humeur, & tout-à-fait ſans principes ; *ſic volo*, *ſic jubeo* ; voilà ſa façon de raiſonner. A peine daigne-t-il nous rendre raiſon des inconvéniens qu'il trouve dans les objets de ſes dégoûts univerſels. Ma façon, quand j'ai quelque goût ou quelque dégoût, dont je ne puis me bien rendre raiſon ni à autrui : quand j'ai quelque theſe générale à établir ou à réfuter, eſt de remonter aux grands & aux vrais principes de la raiſon, & ſur-tout de la foi, à l'écriture ſainte, à l'égliſe.

Conſtamment la religion, la foi, l'écriture, l'égliſe, ſont la derniere & ultérieure raiſon de tout, la raiſon même de la raiſon, & en un mot, la derniere réſolution de toutes les difficultés, de morale ſur-tout, de juriſprudence, de politique, d'hiſtoire, & de phyſique. Il n'y a que la géométrie, je ſuis bien aiſe de le dire, que l'écriture, la religion & l'égliſe ayent un peu abandonnée à une pure raiſon, parce qu'effectivement la raiſon lui ſuffit, Dieu ne faiſant jamais *per plura* ce qui peut ſe faire *per pauciora*.

Nous avons deux ſortes de vérités

dans ce monde, les vérités naturelles & les ſurnaturelles. La géométrie ſeule eſt en poſſeſſion des vérités naturelles. Dieu nous a donné l'évidence, la pleine connoiſſance, la démonſtration. Elles n'ont point d'autre tribunal que l'eſprit particulier même d'un chacun. Au lieu que les vérités morales ou ſurnaturelles ont deux tribunaux, dont celui de la raiſon eſt ſubalterne à celui de la foi, qui eſt en dernier reſſort & ſans appel.

Sans vouloir même aller juſqu'à la foi, & ſans porter la queſtion de M. R. à la déciſion de l'égliſe, & me contentant d'entrer ici dans ſon eſprit & dans celui de nos livres ſaints, j'obſerve, que loin d'anathématiſer nos ſciences, l'écriture ſainte les canoniſe en général, & que l'egliſe eſt l'organe le plus ordinaire & comme unique, dont Dieu s'eſt ſervi de tout tems, pour rendre les hommes ſavans; d'où je conclus ſans replique, que les lettres, les arts, les ſciences, ſont un bien en ſoi, quoi qu'en puiſſe dire M. R. qui étant calviniſte d'origine au moins, n'eſt pas ou ne ſe croit pas ſi obligé d'en reconnoître l'égliſe comme la dépoſitaire & l'organe éternel.

L'écriture eſt formelle ſur le droit ou l'obligation qu'ont les prêtres d'être ſavans, & de rendre tels les peuples dont ils ſont les paſteurs, étant comme le levain & le ſel de la terre. La ſcience repoſe ſur les lêvres du prêtre, eſt-il dit formellement & équivalemment en cent endroits de l'ancien & du nouveau Teſtament, où le mot de *ſuper labia*, marque évidemment l'obligation de parler, d'éclairer, & d'inſtruire.

En conſéquence il eſt de fait, que la premiere qualité du prêtre, de l'eccléſiaſtique, eſt d'être vertueux & ſavant, & ſavant pour être vertueux, comme j'ai dit; que par-tout ce ſont les eccléſiaſtiques qui tiennent les colleges, les univerſités, les écoles; & qu'enfin, à l'origine des choſes, c'eſt même l'égliſe, les évêques, les papes qui ont fondé les univerſités, & au nom de qui ſe conferent les degrés de licence & les bonnets de docteur. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

LETTRE XL.

MONSIEUR, ce que je vous disois dans ma derniere lettre sur le droit ou le devoir des prêtres, des ecclésiastiques & de l'église, d'être les docteurs des nations, est si vrai que chez les hérétiques même, & anciennement chez les idolâtres, Romains, Grecs, Egyptiens, Chaldéens, Persans, Indiens, chez nos Gaulois même, ce sont & c'étoient les prêtres, ministres, druides, gymnosophistes, brachmanes, bonzes, qui étoient & sont spécialement par office chargés de l'instruction publique & de la tradition morale & écrite des sciences, des arts & des lettres.

Et cela sans exception; car les universités par exemple, sont, comme leur nom le porte, une universalité d'instruction & de doctrine, sans en excepter ni les arts, ni la médecine, ni la jurisprudence, non plus que la théologie. Le monde sécularise tant qu'il peut toutes choses, & les hérétiques vont jusqu'à séculariser la théo-

logie. Mais dans leur premiere inſtitution, les facultés de médecine nommément, étoient toutes eccléſiaſtiques. Les facultés de Paris & de Montpellier l'étoient bien ſurement dans leur origine; & tout ce à quoi nous voyons porter robe noire, longue, ample, & rabat grand & petit, étoit à coup ſûr eccléſiaſtique dans ſa fondation, quelque ſéculariſation qui ſoit arrivée depuis ce tems-là. Le ſeul air de l'égliſe autoriſe, donne de la gravité, du poids aux fonctions les moins eccléſiaſtiques. Je l'ai dit ailleurs, il n'y a de profane que ce que nous profanons.

Et voilà comme j'aime à faire de toutes les queſtions de morale & de littérature, queſtions de ſoi vagues, confuſes & interminables, des queſtions de fait & d'hiſtoire; n'y ayant que cela pour les trancher, comme les queſtions de foi, la tradition; la raiſon métaphyſique, claire & perſonnellement évidente, ayant ſeule droit ſur les ſeules queſtions géométriques.

Il en eſt de la tradition des ſciences comme des nœuds ſacrés de la ſociété, qui ſont les deux grands principes du bien que M. R. méconnoît avec entêtement, ſinon avec affectation. L'égliſe

eſt le nœud de ces deux liens d'humanité : car le mariage propage les corps & les ames ; & les lettres, les ſciences & les arts, propagent en quelque ſorte les eſprits, la foi même & les mœurs ; & c'eſt l'égliſe qui autoriſe tout, propage tout, conſerve, répare & perfectionne tout, d'après & par J. C.

D'où il m'eſt permis de tirer ce grand argument, que je crois à l'épreuve de toutes les chicanes de M. R. que tout cela, nommément la ſociété & les ſciences ſont un bien dont il eſt fâcheux qu'il réſulte bien des maux, il eſt vrai, par la faute des aſſociés & des ſavans, & jamais par celle de la ſcience ou de la ſociété.

Je crois pouvoir même ſans conſéquence & ſans donner trop d'avantage à M. R. convenir avec lui d'un grand mal qui réſulte de la ſcience & de la ſociété. Car le défaut abſolu de ſociété ſeroit une inhumanité parfaite, une abſolue deſtruction de l'humanité, pire que la vie ſauvage, libre, animale & libertine que prêche M. R. Et de même le défaut abſolu des ſciences ſeroit une barbarie, ſeroit cette vie ſauvage & animale.

Il faut donc de la ſociété, & il faut de la ſcience, mais juſqu'à un certain point, après lequel l'excès retombe dans les mêmes inconvéniens que le manque total ou le défaut trop grand qui tombe dans l'abus, dans la corruption. Car *corruptio optimi peſſima.* Il y a donc, cela va de ſuite, trop de ſociété dans le monde, trop de ſcience, & par-là même il n'y en a pas aſſez. Car voilà les deux contradictoires qu'il faut accorder, & qui ne s'accordent que trop dans toutes les queſtions.

C'eſt des ſciences, des arts & des lettres que je parle ſur-tout ici à M. R. Non abſolument, il n'y a point trop de ſcience *intenſivé*, comme on dit. Les ſavans ne le ſont point trop. Ils ne ſauroient trop l'être. Nulle ſcience n'a à craindre qu'en la portant trop loin on n'en voye le bout, le foible ni le faux. En Dieu il y a une ſcience infinie dont toutes nos profondeurs ne ſont jamais que la ſurface extérieure. Car Dieu n'a point de ſurface en lui-même; n'ayant point de borne en ſcience ni en rien.

C'eſt *extenſivé*, comme on dit encore, qu'il y a dans le monde trop de ſcience, c'eſt-à-dire, trop de ſavans, *demi-*

demi ſavans par conſéquent ; & voilà le mot ; les *demi-ſavans* ſont tout le mal des ſciences, parce que réputés ſavans & ſe donnant eux-mêmes pour très-ſavans, pour plus ſavans même que les vrais ſavans, leur ignorance réelle enfante les préjugés, les erreurs, les héréſies, les monſtres d'eſprit, d'art & de ſcience, & tôt ou tard le pyrrhoniſme, le déiſme, l'athéiſme, qui eſt la ſomme totale des monſtres & la triple chimere des eſprits orgueilleux, enthouſiaſtes, fanatiques & frénétiques preſque, qui veulent tout anéantir, arts, ſciences, &c.

Il en eſt de la *demi-ſcience* en fait d'eſprit comme de l'*hypocriſie* en fait de mœurs. Le *demi-ſavant* n'a que le maſque de la ſcience, comme l'*hypocrite* a le maſque de la vertu. Ils jouent l'un & l'autre, l'un la vertu, l'autre la ſcience. Et comme l'*hypocrite* va au vice par le chemin de la vertu, le faux ſavant, le *demi-ſavant*, car c'eſt le même homme, va à l'ignorance par le chemin de la ſcience. Il n'eſt pas nouveau de dire que *la demi-ſcience eſt pire que l'ignorance.*

Scientia inflat. Il faut le croire dès que l'Ecriture le dit : abſolument tou-

tes nos ſciences ne ſont que de *demi-ſciences*, & c'eſt à ce titre de *demi-ſciences* qu'elles peuvent nous enfler. Car du reſte, rien n'eſt plus enflé qu'un *demi-ſavant*, ſi ce n'eſt un *quart de ſavant*, qui ne le céde qu'au *demi-quart*, & celui-ci au *demi-demi-quart*, *& ſic in infinitum*, diſent les philoſophes géometres. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

LETTRE XLI.

VOILA, Monſieur, le propre des *demi-ſavans*, des *demi-talens*, d'étayer leur *demi-ſcience*, leur *demi-talent* d'un vernis de licence, de libertinage ou de mécréance qui rehauſſe toujours leur mérite littéraire auprès des ſots, des mécréans, des méchans, ou des ſimples mondains. C'eſt ce que j'ai appellé au commencement, brûler le temple d'Epheſe. Si M. R. n'avoit pas attaqué tantôt les lettres, tantôt les arts, la muſique, les mœurs, la religion, le bon ſens, on auroit moins applaudi à ſon ſtyle ſavoiſien ou à ſa franchiſe helvétique.

Humilier les vrais ſavans, les vrais artiſtes, eſt un crime qu'on pardonne, qu'on traveſtit en vertu chez les *demi-ſavans*, ſouvent chez les ſavans même, & toujours dans un public qui aime à ſe dédommager des récompenſes & des éloges qu'il eſt forcé de donner au vrai mérite, qu'il aime même à ne pas donner, ou à donner de préférence au *demi-artiſte*, au *demi-ſavant*, toujours bien plus empreſſé à en remercier, à les demander même.

Les vrais ſavans ſont communément aſſez bonnes gens, gens même aſſez modeſtes. Ils peuvent avoir un peu de vanité. L'orgueil eſt pour les *demi-ſavans*, l'arrogance pour les *quarts de ſavans*, l'inſolence, la ruſticité, la brutalité, &c. pour la deſcendance de la *ſérie des demi-quarts*, *demi-demi-quarts*, &c.

Les vrais ſavans ſont retirés, amoureux de leur cabinet, point chefs de ſecte, de cabale. Les demis & quarts de ſavans ont du tems de reſte pour courir de cercle en cercle, de caffé en caffé, & y répandre leur déiſme, leur licence, leur mécréance, qui leur ſervent d'introducteur & de paſſe-port.

Le déiſme nommément eſt conſtam-

ment l'effet d'une demi-ſcience, tout comme, & plus encore que l'héréſie. Le déiſme & l'héréſie ſont des *demi-religions*, analogues aux *demi-ſciences* qui les enfantent. Comme Dieu eſt par-tout, que tout eſt ſon ouvrage, & qu'il a gravé ſes traits dans tous les objets de nos ſciences; l'Ecriture même nous diſant que la terre eſt pleine de la ſcience de Dieu; un vrai ſavant voit en effet Dieu par-tout, & eſt par-tout invité à le connoître, tantôt à l'aimer, tantôt à l'adorer. Dieu le tient toujours en reſpect.

Le *demi-ſavant* ne fait qu'entrevoir Dieu par-tout, aſſez pour le craindre, l'éviter, le fuir. Il en voit par-tout le principe, par-tout il en élude la conſéquence. De toutes les queſtions il étudie l'objection juſqu'à la réponſe excluſivement. Comme Dieu eſt abſolument ſous le voile, dans le nuage, là où commence la ſcience de Dieu, là finit la ſcience du demi-ſavant.

Je ſuis trop vrai pour ne pas dire ce que j'en penſe, tout ce que j'en ſais, tout ce que l'uſage & l'expérience m'en ont appris. La ſcience eſt aujourd'hui trop répandue, trop facile, & à trop grand marché. Elle eſt trop à la portée

de bien des têtes qui n'ont pas la force de la porter. Une épée eſt une bonne choſe, mais trop de gens la portent peut-être. C'eſt une arme : les Romains ne la portoient qu'en guerre. Aux guerres civiles tout le monde la porta. La guerre civile regne dans les ſciences, depuis qu'on les rend ſi populaires.

Je ſuis payé pour vanter les journaux, les dictionnaires, les manieres de faciliter les ſciences & de les mettre à la portée de tout le monde. J'ai été trente ans journaliſte. J'ai mis les mathématiques en une eſpece de dictionnaire, & ma fantaiſie a toujours été de tout faciliter, arts, ſcience & littérature. J'ai cru par-là faire la guerre à la demi-ſcience & rendre tout le monde pleinement ſavant. Pour un ſavant que j'ai fait, j'ai fait trente & trois cents demi-ſavans, quarts & demi-quarts de ſavans ; & il y a plus de quinze ans que j'ai reconnu de bonne foi que j'avois manqué mon coup & mon but. J'en demande pardon au public.

C'eſt Bayle, qui par ſes journaux & ſon dictionnaire a prêché & favoriſé la demi-ſcience ſceptique & déiſte. De gros livres comme un dictionnaire, ou de petits livres ſouvent répétés comme

les journaux impoſent trop au public, & 1°. à l'auteur qui s'en croit & en eſt cru plus habile, 2°. au lecteur, au ſimple acheteur même, tout fier d'avoir à la main toute une & pluſieurs ſciences articulées, numérotées & en ſimple A. B. C.

Il y avoit eu de tout tems avant Bayle des pyrrhoniens & des déiſtes. Bayle en a fondé la ſecte en regle, en grand & à perpétuité; or c'eſt en fondant la demi-ſcience. Mais Bayle, me dira-t-on, étoit au moins lui-même un vrai ſavant. J'ai ma diſtinction que j'ai déjà indiquée. Savant en *extenſion*, en ſurface, je l'accorde; Bayle l'étoit, en *intenſion*, en profondeur, je le nie: Bayle n'étoit rien moins qu'un vrai ſavant.

Ces ſortes d'ouvrages de gros volume ſuppoſent & donnent de la ſcience en raiſon inverſe, renverſée ou réciproque du tems mis à les faire ou à les lire. Un faiſeur de gros livres n'a le tems d'en lire que de petits; ou de petits articles des gros. On peut depuis longtems faire un livre plus ſavant que ſoi-même. Les tables des livres ſont la grande mine & la pepiniere des dictionnaires & des journaux.

Encore Bayle étoit-il un *demi-ſavant*. Il ſavoit douter, & par conſéquent le pour & le contre de tout. M. R. ne ſait que le contre, & ne doute de rien. Ces deux auteurs ne peuvent avoir le même but. Bayle nous y mene, & M. R. y va tout ſeul : car je doute qu'il y mene perſonne ; il annonce trop le déiſme. Bayle eſt plus dangereux : il n'annonce rien. Son ſtyle indifférent, rend conſtamment tel ſon lecteur. M. R. met trop d'intérêt & de chaleur dans ſes prétentions, qui ſont trop naïvement fortes & horribles. On ne perſuadera pas facilement aux ſots même, beaucoup moins même aux ſots, qu'ils ſoient bêtes ou Pongos.

Bayle va à l'eſprit par le cœur, dont l'eſprit eſt facilement la dupe, ſelon le proverbe. M. R. va au cœur par l'eſprit dont nul proverbe n'a établi la duperie active envers le cœur, toujours libre de s'en moquer. C'eſt Bayle qui manie l'hypotheſe en habile homme. M. R. en évente l'art & le ſavoir-faire par des contre-theſes perpétuelles.

Auſſi Bayle ſe vantoit-il de ſavoir tout, & citoit tout réellement, livres & auteurs : & M. R. ſe vante, à la façon peut-être de Socrate de ne ſavoir rien,

& ne cite rien ou preſque rien en effet ; & l'avis de M. R. n'eſt jamais que l'avis de M. R. dont je ſuis par conſéquent le très, &c.

LETTRE XLII.

JE croyois, Monſieur, borner à la derniere lettre toutes celles que j'avois à vous écrire. Mais en parlant de vous à bien des gens que je conſulte ou qui me conſultent ſur votre compte ; car ſi c'eſt là ce que vous avez prétendu, comme je le crois, de faire beaucoup parler de vous, vous êtes bien ſervi ! Il s'eſt mû une queſtion ſur ma façon de trancher toutes les vôtres par voie de fait autant que je le puis, & rarement par voie de droit, & beaucoup moins de raiſonnement & de diſſertation interminable.

Car je ne connois de voie de droit *à priori* que dans la géométrie ; & partout ailleurs dans la métaphyſique, & même dans la religion & la foi, je ne connois le droit *à poſteriori* que par le fait de tradition & d'hiſtoire. Par ce qui eſt, je découvre, facilement même,

ce qui peut ou ce qui doit être; au lieu que la poſſibilité ou le devoir des choſes eſt toujours équivoque, & ne peut jamais en conſtater l'exiſtence qui eſt arbitraire & accidentelle.

Le grand commun des hommes, philoſophes même, ne conviennent des effets, qu'autant qu'ils en connoiſſent les cauſes, choſe preſque toujours impoſſible dans les affaires les plus naturelles & de pure phyſique, & tout-à-fait folle à entreprendre dans les affaires ſurnaturelles, de religion & de foi. Sur quoi, en parlant de vous & de vos queſtions, toutes de droit & de pure poſſibilité, ſelon vous, je diſois, que d'un précipice vous vous étiez jetté dans cent autres, & qu'une erreur avoit amoncelé dans votre eſprit & ſous votre plume des montagnes d'erreurs, des dédales, des labyrinthes d'erreurs, ſans aucune iſſue pour vous en tirer; votre façon d'eſprit & d'argumentation ſophiſtique, vous entravant à chaque pas dans de nouveaux entrelacemens, formant de nouveaux embrouillemens, dont vous reſſerriez les nœuds, à force de les multiplier.

Par rapport aux myſteres, ſoit de la nature, ſoit de la foi, je diſois que la

méthode ordinaire, méthode de diſpute, de pique & de contention, n'étoit bonne qu'à multiplier les myſteres, & à les embrouiller l'un par l'autre à l'infini, ſans en débrouiller aucun par la voie de droit & de la pure poſſibilité. Ma voie de fait réduit à coup ſûr, en un moment, vingt myſteres à un ſeul, & ſouvent à rien de trop myſtérieux.

Vous-même, Monſieur, dans votre diſcours contre la muſique, vous le commenciez par le bon mot de M. de Fontenelle, qui veut qu'on conſtate le fait de la dent d'or, avant que de l'expliquer. Et il eſt vrai que dans ce cas-là, on ſe ſeroit épargné bien de fauſſes explications d'un fait, faux lui-même. Mais dans le cas même d'un fait vrai, encore s'épargneroit-on bien des explications & bien du faux, en commençant par conſtater le fait tel qu'il eſt.

Et ſur cela, j'ai coutume de dire, que quand je trouve dans l'Ecriture ſainte, par exemple, un myſtere, c'eſt-à-dire, une choſe que je n'entends pas, je commence par la croire, ajoutant qu'après l'avoir crue, il m'arrive aſſez ſouvent de la comprendre très-bien, ou aſſez bien enfin. A ce propos, je

vous avoue qu'à la vérité, les effets ſont dans leur cauſe, par rapport à Dieu, mais je prétends que par rapport à nous, les cauſes, ſoit phyſiques, ſoit autres, ſont le plus ſouvent dans leurs effets. Il faut donc commencer par les effets, par les faits.

Saint Paul nous donne cette regle en général, comme ſur les affaires de foi. *Accedentem ad Deum*, dit-il, *oportet credere, quia eſt.* Ceux qui veulent prouver l'exiſtence de Dieu par ſa poſſibilité, ſont louables. Dieu a droit d'être prouvé de toutes les façons, parce qu'il tient à tout. Mais enfin, St. Paul veut que pour expliquer les choſes de Dieu nous commencions par conſtater ſon exiſtence, par *credere quia eſt.* Et Dieu même, la premiere fois que nous trouvons qu'il ait parlé de lui & pour ſe manifeſter aux hommes, *Ego ſum qui ſum*, a-t-il dit à Moyſe, & il ne s'eſt donné d'autre nom en preuve de ſon exiſtence, que ſon exiſtence même. Celui qui eſt, m'a envoyé: *qui eſt, miſit me*, ordonnoit-il à Moyſe de dire aux Juifs.

Autant d'explications, de preuves même qu'on donne à un myſtere, ſont autant de myſteres ſouvent plus inintel-

ligibles que le myſtere même ; & d'autant plus myſteres, qu'ils le ſont de la façon des hommes ; au lieu que le vrai myſtere l'eſt de la façon de Dieu, ce qui le rend le ſeul croyable : mais ceux de la façon des hommes ſont toujours litigieux.

Et ma façon de commencer de croire comme un fait, avant que de comprendre le droit, eſt, j'oſe le dire, une démarche aſſez fine & adroite dans ce qui s'appelle la recherche de la vérité. La créance eſt une vraie ſcience, & tout au moins une demi-compréhenſion, une demi-intelligence. La plupart de nos ſciences ne ſont que créance & foi, foi même humaine & très-faillible. Ce que je crois, je le ſais. Dans les choſes que nous ſavons le mieux, ſur un point que nous comprenons ; il y en a dix, & vingt que nous croyons ſimplement, ſans pouvoir les comprendre.

La foi captive l'eſprit, dit-on. Il n'y a pas grand mal de captiver les eſprits bornés ou rebelles. La plupart ne ſont point trop faits pour rien comprendre. Les ſciences ne ſont gueres que des ſciences de foi. On en a la certitude en attendant l'évidence : & Deſcartes

a tort de nous preſcrire de n'admettre rien que d'évident. A un idiot peut-être, vaut-il mieux apprendre à dire ſon *pater* en latin. Il ne l'entend pas, mais il le ſait. Il ſait bien dire : il veut bien dire ; il dit bien devant Dieu au moins qui l'entend bien, & qui entend, comme il eſt dit, la préparation du cœur, bien mieux que celle de l'eſprit. Tout homme a du cœur aſſez pour Dieu. Le plus grand eſprit n'en a pas aſſez, ni n'en approche.

La foi ne captive que les eſprits ou les cœurs rebelles, diſois-je. Elle met en grande liberté les bons eſprits qui ne ſont pas les dupes du cœur. Toutes les fois que vis-à-vis d'un myſtere ou d'une difficulté de ſcience, j'ai commencé par dire *credo*, j'éprouve conſtamment dans mon eſprit une trés-grande liberté de raiſonner & de comprendre, & de faire comprendre aux autres.

A toutes les opérations d'eſprit comme de corps il faut un point fixe, un centre de repos d'où partent tous les mouvemens. Un reſſort n'agit par une extrémité qu'autant qu'il eſt fixé par l'autre. La foi eſt l'unique point fixe des eſprits dans les ſciences humaines

autant que dans les divines. Quand je montre aux jeunes gens quelque point difficile de mathématique, de géométrie même, je n'ai pas trouvé de meilleure façon de me faire entendre des esprits revêches & difficultueux, que de leur dire : *commencez par croire que je sais ce que je vous dis. Je ne veux pas vous tromper, je ne puis pas m'y tromper. C'est ma propre science que je vous donne. Il y a trente ans que je le sais. Tout le monde le pense de même*, &c.

Quand j'ai dit cela à des esprits raisonneurs, mais raisonnables, car c'est de la raison cela, aussi-tôt ils me croyent & m'entendent tout de suite avec facilité. Il n'y a rien qu'on n'entende dès qu'on a intérêt de le savoir. La foi de l'esprit intéresse le cœur même à en faire l'objet de son intelligence. Car on est curieux & on aime à voir clair. Les Samaritains, après avoir vu J. C. disoient à la Samaritaine : nous avons cru d'abord sur votre parole, mais nous croyons désormais pour avoir vu comme vous. Je suis, M. votre, &c.

LETTRE

SUR

J. J. ROUSSEAU,

ADRESSÉE A M. D'ES.....

Paris, le 10 Décembre 1778.

NOUS avons fait, Monſieur, l'été dernier une perte irréparable aux yeux des hommes de génie & des ames ſenſibles; je veux parler de celle de Jean-Jaques Rouſſeau, un des hommes les plus extraordinaires qui aient paru dans le monde. Il avoit choiſi, depuis nombre d'années, la France pour ſon ſéjour, où il a vécu célebre & inviſible, & où il a fini, en vrai philoſophe, ſa carriere ſans trouble & ſans bruit.

Ainſi, dans l'année 1778, dans cette année qui aura vu ſe former des révolutions politiques, mémorables à jamais dans les faſtes du monde, les plus grands hommes qu'eut notre ſiecle pour l'eſprit & les talens nous ont été enlevés; [illegible] ces derniers, lorſqu'ils

ſont portés à un certain degré, méritent réellement d'être cités à la ſuite du génie.

Nul pays, ſans doute, puiſque Rouſſeau avoit rompu ſolemnellement ſes liens avec ſa patrie ; nul corps, nulle académie, puiſqu'il n'a appartenu à aucune, ne ſe chargera particuliérement de conſacrer le nom d'un homme à qui cependant l'eſprit humain doit un hommage à tant de titres.

Il me ſemble donc que c'eſt à la France, long-tems l'aſyle de Rouſſeau, & dont la terre contient aujourd'hui les cendres, à acquitter ce que l'on doit à ſa mémoire (*). Que ſi, contre toute attente, il ne reſtoit rien de caractériſé ſur le compte d'un homme ſi rare parmi une nation qui idolâtre ſi

(*) Lorſque cette lettre a été écrite, il n'avoit paru encore rien de marqué, & même il n'a paru juſqu'à ce jour aucun ouvrage raiſonné d'une certaine étendue ſur feu M. Rouſſeau de Geneve.

Cet écrit devoit reſter ignoré, & l'eût toujours été ſi l'eſprit de critique & même de blâme, auquel on ſe livre avec une ſorte de perſécution depuis un certain tems ſur le compte de cet Auteur, n'eût excité le déſir de repouſſer, s'il eſt poſſible, l'injuſtice faite à ſa mémoire. Quelques perſonnes éclairées à qui cette lettre a été

fort le mérite, mais qui auſſi quelquefois l'oublie ſi promptement, il ne faut pas douter qu'il n'y eût chez elle un grand nombre de perſonnes, & particuliérement une portion précieuſe de la ſociété, dont le cœur accuſeroit vivement cet étrange ſilence. On ſent aiſément de qui je veux parler. En effet, Monſieur, j'ai vu pluſieurs femmes, également diſtinguées par l'eſprit & par le ſentiment, donner, dans le tems de la mort de Rouſſeau, ſincérement des larmes à ſa perte, ſans qu'elles euſſent jamais connu ſa perſonne; exemple peut-être unique au monde d'un homme ainſi pleuré ſur ſes ſeuls écrits. Ce trait, qui, pour le dire en paſſant, décide en faveur de la ſenſibilité de cette partie du genre-humain, ſuffiroit

---

lue, en convenant de la vérité du fond des choſes, ont trouvé que M. Rouſſeau y étoit jugé généralement avec beaucoup de faveur. On leur a répondu que les torts qui appartiennent purement à l'humanité devoient diſparoître après la mort; qu'il s'agiſſoit ſeulement de faire connoître aux tems préſens & futurs l'homme eſſentiel & l'écrivain tels qu'ils ont été; enfin, qu'il étoit mieux encore d'excéder un peu dans les louanges juſtement dues à un grand homme qui n'eſt plus, que de s'expoſer à altérer ſa renommée par des jugemens haſardés ſur des faits peu conſtans.

ſeul à l'éloge de l'illuſtre étranger. Un tel honneur, quand il eſt vraiment unique, eſt effectivement la plus rare récompenſe que puiſſent recevoir les dons de l'ame & de l'eſprit : & nul homme, que je ſache, n'a joui comme Rouſſeau d'une gloire pareille, purement comme Auteur.

Je vais donc, comme contemporain, être l'interprete du pays & du ſiecle où il a vécu. Je ſouhaite que ce foible monument que ma main lui éleve par le pur mouvement de mon cœur, & ſans avoir jamais eu aucune liaiſon avec ſa perſonne, porté par ſon nom vers des tems reculés, puiſſe attirer à cet homme mémorable quelques actes de plus d'admiration & d'amour.

L'homme & l'auteur dans Rouſſeau ont paſſé pour être à la fois un prodige & un paradoxe : ſelon moi, le prodige explique facilement le paradoxe.

La création de cet homme, bien plus admirable que ſingulier, a été une création vraiment unique. Nul être, à ce qu'il ſemble, ne s'eſt trouvé doué d'une ſenſibilité d'ame plus exquiſe, jointe à un degré de force dans les ſenſations preſque ſans exemple. Né du côté des ſens avec une organiſation ſi

parfaite, qu'il étoit éminemment propre à tous les arts ſenſibles & agréables, il réunit à ces dons corporels un génie géométrique & clair, profond & vaſte, & auſſi pur que brillant du côté de l'imagination. Cette rectitude de raiſon, cette élévation de génie, cette délicateſſe d'ame unique ne pouvoient qu'être accompagnés d'un penchant ardent pour le vrai, pour le beau, pour le bon en tout genre. Une éducation républicaine & auſtere, des exemples domeſtiques & honnêtes, qui naiſſoient comme du ſein des mœurs générales de ſa patrie, furent en lui la ſeconde nature ſur laquelle l'homme & l'auteur furent édifiés.

Quand on conſidere tant d'avantages naturels avec toutes leurs circonſtances, la vue d'une ſi parfaite création, où il eſt ſi rare que la nature accumule, aſſortiſſe & accorde à un ſeul homme dans un degré ſi parfait, tant de dons divers, explique, d'une maniere bien ſimple, le prétendu paradoxe des écrits & de la vie de Jean-Jaques.

Le citoyen de Geneve, né avec les perfections qu'on vient de voir, élevé comme on a dit, jetté enſuite dans le

monde ſans fortune, ſans autre appui que ſes propres forces, dont cependant le levier eût été ſi puiſſant dans les mains d'un homme ambitieux, mais qui, pour une perſonne du caractere de Rouſſeau, n'ont ſervi qu'à troubler ſa vie en lui acquérant du renom; un tel homme; dis je, avec une ame & un eſprit de cette trempe, devoit naturellement, s'il eût écrit, écrire comme Jean-Jaques a écrit, & agir en tout preſque comme il a fait.

Rouſſeau ne commença à ſe produire au jour comme auteur qu'à l'âge d'environ quarante ans, à cet âge où l'imagination, cette premiere ſource des bons écrits, conſerve encore toute ſa force, & où le jugement, qui en conſacre la durée, eſt parvenu à preſque toute ſa maturité. Juſques-là, il avoit amaſſé dans le ſilence, par ſes travaux, par ſes méditations, de grandes proviſions en connoiſſances de toute eſpece. Philoſophe & obſervateur par caractere, il fait d'autre part dans le monde une étude réfléchie des uſages, des loix diverſes, & ſur-tout du cœur humain où ſon propre cœur l'avoit ſi fort initié; car l'un ſans l'autre n'inſtruit pas, & il faut ſentir vivement en ſoi

la nature pour la connoître dans autrui.

Auſſi peut-on dire que jamais homme ne prit la plume avec de ſi grandes avances & des matériaux ſi abondans. D'autres ont écrit par un vain deſir d'écrire, trop ſouvent avec les mains & l'eſprit vides. Dans Rouſſeau, ce fut un beſoin qui le maîtriſa, dont il fut lui-même ſurpris, parce que la publicité étoit réellement contraire à une partie de ſon caractere & même contraire à ſes vues. Il ne put plus contenir tant de richeſſes, & il céda aux circonſtances qui lui mirent la plume à la main comme malgré lui; mais il la prit, dès le premier moment, en maître de ſa deſtinée comme auteur.

Voyez en effet la maniere dont il parle à ſes lecteurs dès ſes premiers écrits, & depuis dans tous ſes ouvrages! Comment il s'éleve au-deſſus de la gloire que pourtant il idolâtroit! Comment, en ſe préſentant au public, il recherche ſon ſuffrage ſans en dépendre! Comment, en lui parlant, il prend toujours ſa propre opinion & ſa ſeule conſcience pour juges! Quel ton! Quelle hauteur de langage! Si des principes ſi altiers peuvent choquer avant qu'on ait lu les ouvrages de Jean-

des ſociétés, que la félicité humaine réſide en grande partie dans la conſervation des mœurs, & même qu'elle en naît eſſentiellement.

Ce corps littéraire entrevit la matiere d'une diſcuſſion où les eſprits prévenus n'avoient pas apperçu juſqu'alors le motif même d'un doute. Il eſt à croire que Jean-Jaques avoit été occupé quelquefois d'une idée pareille; il eſt probable même qu'il avoit déjà réſolu, à part lui, cette étrange queſtion. En conſéquence il écrivit ſur ce ſujet, & il le fit étant orné au plus haut degré de toutes les perfections de l'intelligence, étant revêtu de ce qui fait ſa plus grande beauté, l'éloquence. Ce fut avec de telles armes qu'il plaida la cauſe de l'ignorance en faveur du bonheur des hommes, & il la défendit avec applaudiſſement auprès de l'Académie & d'une partie du public, détruiſant ainſi, par ſon propre ſuccès, l'inſtrument même qui avoit ſervi à le faire triompher.

Dans cette ſinguliere diſcuſſion, Rouſſeau prouva, autant qu'il étoit poſſible, le paradoxe. Malgré cela, il faut convenir qu'il n'établit, par aucune preuve ſolide, ce prétendu point

de vérité. La maniere dont il vit l'objet, ce qui décidoit abſolument dans cette matiere du jugement à porter, provint en partie du fond de ſon caractere, fortifié en outre par quelques circonſtances de ſa vie, où l'on prétend qu'il n'avoit pas eu à ſe louer des hommes, particuliérement de l'ordre de ceux qui cultivent les lettres; ce qui cependant, pour le dire en paſſant, devroit être la même choſe que cultiver la vertu.

En conſidérant dans cette diſpoſition d'ame la ſcience avec ſes abus, les connoiſſances avec leurs erreurs, il ne ſépara pas aſſez, dans ſon opinion, de la choſe même ce que les paſſions y mêlent malheureuſement, & il imputa ainſi à l'une ce qui eſt particuliérement du fait des autres; en un mot, il fit porter tout ſon raiſonnement ſur cette fauſſe baſe, ne réfléchiſſant pas encore d'autre part que la barbarie ne ſauroit être un état pour l'homme; que comme être perfectible, il en ſort invinciblement par le ſeul exercice de ſes facultés; & que ſi-tôt qu'il eſt contraint d'en ſortir, il n'y a plus que la perfection humainement poſſible de ſes lumieres, qui puiſſe réprimer les moyens

mêmes

mêmes que ſes connoiſſances mettent en ſes mains pour ſervir ſes paſſions. Cette culture, la plus parfaite de l'eſprit humain, dirigée ſur-tout vers une ſaine morale, étoit un troiſieme terme que Jean-Jaques eût pu enviſager entre la barbarie & la ſcience défigurée par tant d'abus divers. Toutes choſes égales, il eût aſſigné avec plus de raiſon, dans un pareil état, le véritable degré de proſpérité de la terre : diſons plus, il ſemble même qu'il eût été digne d'un être ſi éclairé d'embraſſer une pareille doctrine.

Cette theſe, conſidérée comme on vient de dire, préſentoit, à ce qu'on croit, un beaucoup plus juſte fondement que l'opinion qu'il adopta ; mais Rouſſeau, frappé des maux de la ſociété, ſans vouloir diſcerner que ces maux, loin d'être l'effet précis & immédiat des lumieres, étoient plutôt le fruit malheureux d'une autre partie de la nature de l'homme, les paſſions, également indeſtructibles en lui, haïſſant par lui-même le vice bien plus que l'ignorance, ſéduit de cette maniere, & très-réellement par ſa propre vertu, laiſſa tomber la balance où la pente de ſon ame l'entraîna. Il préféra de réduire,

par ſon vœu, l'homme à un état où il ne pouvoit ni ne devoit exiſter, plutôt que de le mettre à ſa véritable place, à celle de l'intelligence la plus perfectionnée, au haſard des dangers de cette ſituation, ne voulant pas ſe dire encore qu'en pareil cas l'état de l'homme pouvoit s'élever aſſez pour que ſes paſſions ne reſtaſſent maîtreſſes que de ce que ſa raiſon, pleinement éclairée, ne pourroit pas leur ôter de nuiſible & de fâcheux.

Il faut avouer que cette queſtion, enviſagée ſous toutes ſes faces, méditée dans tous ſes rapports, étoit de toute l'étendue de l'eſprit humain. Perſonne, plus que Rouſſeau, n'avoit en ſoi cette prodigieuſe dimenſion; auſſi parut-il gagner un procès que la force de ſon génie, ſi elle lui eût été oppoſée, eût pu ſeule lui faire perdre. Mais en cette matiere, encore un coup, ce qui eſt glorieux pour un eſprit de cet ordre, il ſe décida par ſa propenſion naturelle. Son ame prit les fonctions de ſa raiſon; elle jugea en ce moment à ſa place. En effet, tout dans Rouſſeau indique qu'il fut toujours plus touché du bon & du bien, qu'il ne fut préciſément jaloux du relief du ſavoir;

qu'il eut enfin plus de vertu que d'amour-propre, quoique né avec un genre d'orgueil très-haut, ce que certaines perſonnes s'expliqueront ſans nulle peine.

Ce premier eſſai enfanta ſon diſcours ſur l'inégalité des conditions ; ouvrage lié au premier ; ouvrage moral, métaphyſique, politique, très-profondément travaillé, lequel offre encore le même paradoxe, fondé ſur les mêmes vues, & dont l'argument ne pouvoit être établi que par le preſtige du raiſonnement uni à la plus brillante éloquence, à cette éloquence qui gagne le cœur, lors même qu'elle égare quelquefois la raiſon.

En même tems ſi cet ouvrage péche par un manque réel de juſteſſe dans ſon ſyſtême, de combien de beautés de détail, de grandes vérités, de notions lumineuſes & nouvelles ſur la nature de l'homme, ſur celle de ſes facultés, n'eſt-il pas rempli ? Les pages de ce livre en ſont couvertes ; les propoſitions particulieres éclatent preſque toutes de lumieres ; mais il eſt vrai de dire que leur liaiſon à la propoſition principale, bien qu'habilement pratiquée, eſt abſolument inexacte. Tout tombe par ce

vice radical ; malgré cela, les débris de cet édifice offrent autant de tréſors dont la raiſon aime à s'emparer avec fruit.

Les hommes inégaux par nature, en force, en talens & en intelligence, ne pouvoient pas, ſans doute, reſter égaux dans la ſociété où cette même nature les ſuit. Les inſtitutions civiles ont donc ſagement & heureuſement été adaptées à cette inégalité naturelle.

Rouſſeau, toujours plus affecté à ſa maniere de quelques effets fâcheux que des fruits ſans nombre de la civiliſation, prétend inutilement ramener l'homme à l'état de nature. La raiſon, plus forte que tous ſes diſcours éloquens, lui crie que cet état de nature n'eſt point l'état naturel de l'homme, un état qui lui ſoit propre ; qu'il ne mérite même pas le nom d'état pour un être de ſon eſpece, & qu'il doit plutôt être enviſagé comme l'anéantiſſement de ſon exiſtence. Elle lui dit que cette idée injurieuſe à une créature intelligente, combat la fin de ſa création ; que l'homme a été doué pour qu'une ſemblable penſée fût repouſſée de ſon eſprit ; en un mot, qu'un tel vœu, outre qu'il eſt criminel, eſt en-

core bien vain à former. Elle lui dit que la ſaine doctrine enſeigne au contraire de porter l'eſpece humaine, par la voie des lumieres, vers un état ſocial de plus en plus perfectionné, parce que l'être qui forme comme les matériaux de ce bel édifice, qu'on nomme la ſociété, ne peut reſter brute & barbare, à moins que des cauſes phyſiques ne prédominent ſur la puiſſance & l'activité de ſon intelligence, ce qui eſt impoſſible généralement.

Il y a plus; l'inégalité des conditions eſt non-ſeulement néceſſaire, en tant que conforme à la nature: elle eſt de plus un bien réel, quand elle eſt ſagement réglée par la loi, parce qu'elle cimente alors l'état civil, qui eſt inconteſtablement l'ordre le plus parfait de cet univers, & la plus belle production de l'intelligence de l'homme, comme le plus bel ornement de ſa nature élevée à toute ſa dignité.

Dès que les hommes dans ce ſecond état, véritable fin d'un être doué de raiſon, ſont égaux dans tout ce qui eſt du droit naturel, toute égalité eſſentielle, la ſeule importante, la ſeule d'une néceſſité abſolue, ſe trouve conſervée. L'inégalité des rangs fait bien

peu au bonheur intrinſéque des humains ; elle n'eſt uniquement que l'allure de l'organiſation ſociale, une forme extérieure réglée par la néceſſité, vu qu'elle eſt fondée ſur cette inégalité primitive qui exiſte invinciblement entre les individus, au point que dans une bonne police elle ne doit même faire autre choſe qu'en dériver, imitant en cela fidellement ſon premier type, qui eſt la nature de l'homme.

Ce n'eſt pas tout, & il y a quelque choſe de plus encore à conſidérer : qui ſait ſi dans ce partage, ou plutôt dans cette différence de ſituation, cette nature tutélaire, tant que ſes loix ne ſont pas bleſſées, ne laiſſe pas, en bonne mere, au moins autant de latitude à la véritable félicité dans les rangs inférieurs que dans les conditions dominantes ? L'expérience a décidé plus d'une fois cette queſtion intéreſſante. Sous cet aſpect eſſentiel, l'inégalité des conditions n'eſt donc qu'un vain mot : dès-là que la conſtitution politique eſt ſaine ; dès-là que les droits de l'homme ſur ſes biens, ſur ſa perſonne, ſur ſes opinions ſont réglés ſur cette juſtice univerſelle, tout eſt égal quant au droit : l'inégalité de fait, d'ailleurs démontrée

indiſpenſable, n'eſt plus comptée pour rien; elle eſt même, aux yeux de la raiſon, à bien des égards, la gardienne de l'autre.

Si nous ſuivons à préſent Rouſſeau dans ſes autres productions, nous les trouverons toutes conſéquentes au même ſyſtême. Cet homme, qui éclairoit la raiſon humaine d'un flambeau ſi éclatant, formoit l'étrange vœu de vouloir éteindre celui des ſciences dans tout l'univers, parce qu'il craignoit qu'il n'éclairât trop les vices & les paſſions des hommes. Par amour pour l'humanité, par paſſion pour la vertu, il ſe croyoit réduit à dégrader ſon eſpece, quand il conſidéroit les étranges contrariétés qui regnent en ſa nature. Se livrant trop à ces dernieres idées, dont il paroît que Paſcal fût auſſi affecté autrefois, mais que bientôt ſa raiſon ſupérieure rejetta, & qu'elle expliqua enſuite d'une maniere ſi parfaite, à l'aide des lumieres de la révélation, il ne régla pas ſes opinions auſſi ſagement que ce dernier. Il s'abandonna en un mot à l'étrange ſouhait dont nous venons de parler, quand il réfléchit à tant de grandeur, mêlée de tant de foibleſſe, à des lumieres ſi hautes, dé-

figurées par des erreurs ſi déplorables, vrais ſujets en effet d'étonnement & de chagrin que Platon, Séneque, Montagne & ſur-tout Paſcal, tous génies créateurs, évidemment précepteurs du ſien, avoient apperçu avant lui, mais qu'aucun d'eux n'avoit, avec les ſeules lumieres de l'homme, préſentés ſous de plus vives images & avec la philoſophie perfectionnée du dix-huitieme ſiecle, avec cette philoſophie claire, exacte, qui ſeroit toujours utile ſi, préſumant trop de ſes forces, elle n'outrepaſſoit pas quelquefois témérairement ſes bornes.

Il faut dire le vrai ; l'homme de la ſociété, tel qu'il eſt, ne plut jamais à Rouſſeau. Dans l'auſtérité des principes dont il avoit été imbu dès l'enfance, & que ſon caractere naturel n'avoit fait que former, il cenſura avec chaleur ſes uſages, ſes mœurs, ſon éducation ; il condamna juſqu'à ceux de ſes plaiſirs publics dont il ſe vante le plus : de-là, il entra plus avant dans ſon cœur, & traita à fond cette paſſion puiſſante qui anime & gouverne l'univers. Idolâtre des femmes, il jugea avec rigueur leurs ridicules & leurs défauts ; mais en revanche, il leur

préſenta un culte ſi pur & ſi animé dans l'amour vrai qu'il leur peignit, que la nature qui ne ſe trompe pas, leur rendit infiniment cher un cenſeur qui, en les connoiſſant ſi parfaitement, ſavoit mieux qu'homme au monde les intéreſſer & les aimer.

Ce fut après avoir parcouru, dans l'eſprit dont je parle, la plupart des établiſſemens civils, qu'il écrivit ſon Emile; ouvrage où le précepte mis en action, forme, dans un tiſſu de faits intéreſſans, une légiſlation continue, & dont l'exécution, quant au mérite littéraire de l'ouvrage, égale la beauté de la conception.

Ce livre, qui contient les vrais principes de Rouſſeau ſur preſque tous les points importans de la vie, lui fit des ennemis & beaucoup de ſectateurs; car il eſt à remarquer que tout ce que cet homme a écrit eſt de nature à lui former des partiſans de ce dernier genre. On ſait que cet ouvrage a produit dans l'éducation domeſtique, premiere baſe de cette éducation politique que nous nommons conſtitution des Etats, de très-grands changemens; enfin, qu'il a opéré réellement une révolution dans beaucoup d'objets de la conduite pra-

tique de la vie, tant cet homme, par la force de ſes idées & la perſuaſion de ſon éloquence, étoit né pour changer la face des choſes. Parmi nombre d'eſſais peu praticables ou trop riſqueux, qu'il indiqua toujours avec la même ſéduction, nous lui avons l'obligation de pluſieurs uſages eſſentiels, & de diverſes réformes très-heureuſes. L'enfance, cette enfance qui réunit les plus vives eſpérances & les plus douces conſolations ſoit des familles particulieres, ſoit de la famille générale, la patrie; cette enfance ſi intéreſſante à conſidérer ſous tous ces aſpects, lui doit particuliérement & ſans qu'elle le ſache, ſa liberté, ſa ſanté, & par conſéquent tout le bonheur qu'on peut goûter à cet âge; & l'on ſe rappellera que ſur ce point les tendres meres, perſuadées les premieres, perſuaderent à leur tour les époux; car en matiere de ſentiment, cette partie du genre-humain marche toujours la premiere & guide l'autre.

La ſociété entiere lui doit une foule de notions qui ſont autant de maximes & de regles dans la pratique des devoirs de la vie. C'eſt à ces traits que le génie ſe reconnoît & qu'une œuvre ſe

marque du ſceau de l'immortalité. De tels écrits reſtent à jamais : ils ſe propagent ; ils agiſſent ſans ceſſe. Dans le moment où j'écris, ô pouvoir étonnant de la penſée ! Emile en ce qu'il a d'utile (& cette partie n'eſt pas peu conſidérable) opere ſur la félicité de nombre d'êtres. Traduit dans plus d'une langue, il parcourt les hémiſpheres, & augmente ainſi ſur la terre la ſomme du bonheur & la maſſe des lumieres.

Ce livre inſtruit les générations préſentes dans l'art de former les générations qui doivent ſuivre, par la doctrine qu'il offre ſur le gouvernement de l'enfance, ſur la direction de la jeuneſſe, ainſi que ſur la capacité & les forces de ces deux âges : vues qui, à quelques points près, où les principes de l'Auteur, ſuivant ſon génie, ſont ſouvent trop outrés, paroiſſent au fond dictées par la raiſon même. C'eſt réellement dans cet ouvrage où Rouſſeau, malgré bien des écarts, offre, du ton de ſenſibilité le plus inſinuant, aux hommes de tout état & de tout pays, une infinité de regles de conduite non aſſez méditées, & qui ſont la vraie ſource du peu de bonheur permis à

l'eſpece humaine ſur la terre ; bonheur qui ne découle dans ſon livre, comme il ne provient en effet, que de la vertu ſeule. On ſent parfaitement que cet éloge ne s'applique qu'à des points de moralité de l'ouvrage, & qu'il ne peut être fait pour juſtifier ce qu'il y a juſtement de repréhenſible par rapport à la religion.

Rouſſeau étoit ſur le point de lever le voile de deſſus les loix politiques des Empires, & de peſer, à la balance de l'équité, les droits des humains dans les diverſes conſtitutions ; de ſorte qu'après avoir inſtruit l'homme dans ſon état privé, il alloit le ſervir & le défendre dans ſon état public. C'eſt dans cet eſprit qu'il entreprit ſon Contrat ſocial, celle de toutes ſes productions qui caractériſe le plus le génie & qui annoce un eſprit profondément verſé dans ce qu'il eſt le plus difficile comme le plus important de connoître. Les principes de ce livre anéantiſſent en partie ceux qui ont été poſés juſqu'à préſent ſur le même ſujet, & ils ſont tels qu'ils portent les premieres vérités de la terre, les vérités les plus abſtraites preſque juſqu'à une démonſtration mathématique. Ce travail n'étoit, dans

le plan de l'Auteur, que la pierre d'attente d'un ouvrage complet en ce genre. Il alloit en trop dire, & certainement avec danger pour les grandes ſociétés, parce que cette extrême perfection politique eſt malheureuſement dans le fait impraticable, lorſqu'il s'arrêta ſans doute par ces conſidérations, & qu'il ſe détourna ſagement de ſa route.

Diverſes maximes de l'ouvrage exciterent le blâme de la République de Geneve contre ſon Auteur. Son Conſeil crut devoir condamner ce livre, ainſi que celui d'Emile.

Rouſſeau qui ne jugea pas cette condamnation fondée, ſe ſouvint à ſon tour de ſes droits; il abdiqua ſolemnellement ſon titre de Citoyen. Un parti ſi extrême dut lui coûter beaucoup. La diſgrace que la patrie fait éprouver, eſt infiniment ſenſible, en ce qu'elle bleſſe un ſentiment très-profond, né d'un ſentiment naturel; ſentiment qui tient à l'amour de ſoi, à l'amour de ſon ſang avec leſquels celui de la patrie ſe méle & ſe confond de la maniere la plus intime & la plus forte. Cette diſgrace toucha encore plus particuliérement Rouſſeau, qui idolâtroit ſinguliérement la ſienne, à en

juger par la maniere dont il en parle dans pluſieurs endroits de ſes écrits, & toujours du ton le plus intéreſſant, ſe rappellant ſouvent cette patrie chérie où il avoit puiſé ces exemples & cette éducation auſtere auxquels il devoit en partie ſes vertus.

Une ſéparation auſſi cruelle pour un homme qui ſentoit autant que lui la puiſſance & tout à la fois la douceur d'un pareil lien, ne lui empêcha pas de venir à ſon ſecours lorſqu'il crut ſes loix expoſées; & il écrivit pour ſon ſervice ces lettres intitulées *de la Montagne*, où brillent tant de ſavoir & même de patriotiſme; car ce dernier ſentiment, qui forme une eſpece particuliere dans ce genre de paſſion qu'on nomme amour, ne s'éteint pas plus que l'autre à volonté. Peut-être entra-t-il dans ſa réſolution un peu de reſſentiment: quel homme eſt exempt des impreſſions de l'humanité? Mais ce reſſentiment juſte ou non, ce qu'on ne décide pas, fut au moins celui d'une ame noble: il ne ſe vengea de ſa patrie qu'en la ſervant. Il deſiroit encore qu'elle exiſtât avec toute la perfection de ſes loix, lors même qu'elle ne devroit plus exiſter pour lui.

Ce fut auſſi pour ſon pays qu'il écrivit ſa lettre admirable ſur les ſpectacles ; lettre d'une doctrine très-ſaine, fort applicable à un petit Etat conſtitué comme Geneve, mais qui ne ſauroit l'être à tout Etat conſidérable où ce mal, devenu néceſſaire, peut ſe convertir en un très-grand bien ; parce que la vertu, lorſqu'elle n'a plus le frein des mœurs publiques & privées, trouve alors un autre reſſort, ſouvent efficace, dans l'honneur & l'élévation des ſentimens ; choſe à quoi le théâtre épuré eſt merveilleuſement propre.

Je paſſe à d'autres écrits de Rouſſeau, ſans m'attacher à leur ordre, les parcourant ici à meſure qu'ils ſe préſentent ſous ma plume.

On a dit aſſez généralement, dans le tems, que Jean-Jaques avoit dans ſon porte-feuille la correſpondance d'une grande paſſion qu'il avoit éprouvée dans ſa jeuneſſe, & qui avoit fait, par plus d'une cauſe, une époque marquée dans ſa vie. Pour une ame de la nature de la ſienne, de ſemblables impreſſions ne s'effacent plus. Le public, fort occupé de lui pour lors, étoit dans tout l'enthouſiaſme du feu de ſes productions. Echauffé à ſon tour par cette

admiration générale, car rien ne ſe répercute plus qu'un tel mouvement, il ſe complut à montrer à ce public épris la puiſſance de ſes ſenſations dans celle des paſſions humaines qui les excitent le plus. Il y trouvoit encore la douceur de conſacrer à l'immortalité un nom & des qualités que l'amour parfait voudroit pouvoir toujours déifier.

Une paſſion extraordinaire & funeſte entre deux êtres rares (Abeilard & Héloïſe) n'avoit pas ceſſé d'être préſente dans la mémoire des hommes. L'excès de la paſſion des deux parts, la foibleſſe de l'amante, les vertus des deux amans, leurs malheurs enfin mettoient plus d'une conformité entre les deux événemens. La Julie de Jean-Jaques fut auſſi-tôt une autre Héloïſe : quant à lui, il ſe produiſit ſur la ſcene ſous le nom de Saint-Preux.

Il faut l'avouer ; Rouſſeau, mieux qu'Abeilard, méritoit de trouver une Héloïſe ; & quelle Héloïſe que celle que cet homme paſſionné nous a peinte ! L'imagination même ne ſauroit offrir un plus beau tableau de tendreſſe & de perfections : tout, juſqu'à la faute de cette femme, y met les derniers

traits. Un amour comme celui de Julie ne peut certes qu'atténuer infiniment le blâme dû à ſa foibleſſe, parce qu'à la vue des grandes paſſions, qui ſont plus rares qu'on ne croit, la morale devient d'autant plus indulgente, que la nature ſe montre moins coupable. En outre, la conduite qui a ſuivi la faute de Julie donne à cette faute, ſi on l'oſe dire, une ſorte de pureté qui rend, par un ſecond effet, cette erreur de ſens bien dangereuſement intéreſſante. Voilà auſſi ce qui a fait dire à cet homme de bonne foi, en prémuniſſant contre la lecture de ſon livre, qu'un jeune cœur étoit perdu, ſi, malgré ſes avis, il cédoit à la curioſité où à l'attrait de cette lecture après l'avoir une fois commencée. Il ne ſe trompoit pas; mais en même tems ne riſquoit-il pas trop, en donnant la tentation avec la leçon, ſur-tout dans un tems où les Héloïſes & les Saint-Preux ne peuvent qu'être fort rares?

L'émulation des ouvrages de Richardſon, le premier de tous les Ecrivains en ce genre, fut encore vraiſemblablement une des cauſes qui produiſirent ce roman de la part de Rouſſeau. On ſait qu'il y mêla beaucoup trop d'objets

étrangers à ſon ſujet, parce qu'il en étoit alors fort occupé, & que d'ailleurs il eſt bien difficile de puiſer dans un fait unique un livre entier. Malgré cela, il faut convenir qu'à la prolixité près, partage ordinaire de cette paſſion, & dont l'auteur Anglois n'eſt point exempt, l'amour n'a jamais été peint, pas même dans les meilleurs ouvrages de ce genre, avec des couleurs plus délicatement fondues, plus douces & en même tems plus fortes, plus vives & plus pures qu'il l'a été par Rouſſeau dans ſon Héloïſe. Nul homme ſenſible, que je ſache, n'a repréſenté cette paſſion avec une telle volupté & avec tant de chaſteté tout à la fois; vrai caractere de ce ſentiment, quand il n'eſt ni factice, ni corrompu. On ne peut ſe laſſer d'admirer comment la paſſion de Julie y naît immédiatement de la nature la plus ſenſible comme de la plus parfaite innocence; combien les mouvemens de ſon amour ſont éperdus, ſes ſens mêmes égarés, ſans que ſon ame ceſſe au fond d'être vertueuſe; avec quel intérêt la nature la fait ſuccomber, & avec quelle beauté la dignité de ſes ſentimens la maintient reſpectable ſans jamais la laiſſer s'avi-

lir, & va même juſqu'à la rendre plus chere, parce qu'on aime d'autant plus la perſonne en pareil cas, que ſes erreurs obtiennent aux yeux de l'humanité plus d'excuſe.

Les paſſions ordinaires, c'eſt-à-dire, les paſſions qui ſouillent l'ame & que celle-ci n'épure pas, n'ont leur chûte qu'au dernier terme : celle de Julie a bien un autre caractere. La chûte de cette fille vertueuſe, par la raiſon même de cette rare vertu, eſt marquée à la premiere faveur, à la faveur la plus légere, que même, ſi je ne me trompe, elle ne reçoit pas, mais qu'elle accorde à Saint-Preux. Un baiſer qu'elle lui donne, un ſeul baiſer, que l'amour lui arrache, a entiérement triomphé d'elle. De ce moment, elle a déjà cédé ; & l'auteur, en peignant, dans le cours de l'action, cette ſituation avec un feu tout particulier, a voulu ſans doute marquer dans ſon roman, par ce trait profond, vraiment neuf, l'époque dont je parle. Il eſt conſtant qu'il n'y a que la nature la plus excellente & l'honneur le plus pur qui aient pu révéler à Rouſſeau ce ſecret du cœur humain ; auſſi l'amour d'Héloïſe a-t-il perfectionné ſon ame, tandis que les

paſſions de ce genre les corrompent preſque toutes.

D'autre part, combien l'amour de Saint-Preux n'eſt-il pas ardent & ſoumis ? combien n'eſt-il pas idolâtre & réſervé, impétueux & fidele à l'honneur ? Il eſt intéreſſant de voir avec quelle ſuite d'intérêt ſes actions, ſes diſcours, ſes tranſports, ſon délire enfin, déterminent pas à pas toutes les démarches de Julie. Il n'étoit plus poſſible que cette Julie, ſi tendre, n'aimât pas Saint-Preux comme elle en étoit aimée, ou il eût fallu qu'elle ne fût plus elle, ou plutôt qu'elle n'exiſtât pas : en un mot, tous les traits qui caractériſent l'une & l'autre de ces paſſions, ſont d'une grande vérité & du plus beau choix ; les tableaux en ſont pénétrans & doux, naturels & raviſſans. C'eſt pour cela auſſi que cet ouvrage a fait palpiter en ſecret tant de cœurs, & qu'il s'en eſt trouvé qui ont conçu pour l'auteur, ſans que ſa perſonne leur fût connue, un amour réel ; dernier délire de cette ſorte de paſſion, & dont Rouſſeau, non ſans doute ſans intention, nous a donné lui-même l'idée ſi enivrante dans Emile, où So-

phie idolâtre un être fantaſtique, pur ouvrage de ſon imagination.

En même tems quel caractere que celui de Wolmar que l'auteur a oſé introduire dans ſon plan ! Ce caractere fait, à mon ſens, une des plus grandes beautés de l'ouvrage, & peut être regardé comme un des traits de génie les plus hardis que l'eſprit humain ait employés. On a dit ſouvent que ce caractere étoit hors de la nature. Ce reproche eſt bon à faire devant des ames vulgaires ; mais il n'eſt nullement fondé ici. En effet, il eſt dans le cœur de l'homme un eſpace où les yeux ordinaires ne pénetrent jamais. Tous les perſonnages de ce roman ſont, par l'élévation des ſentimens, hors de l'ordre commun ; celui de Wolmar eſt également de cette eſpece. Non-ſeulement ce caractere eſt vraiſemblable ; mais on peut dire encore qu'il eſt vrai, ou du moins on ſent ſans effort qu'il a pu être réel.

C'eſt à ces ames peu ordinaires que je viens de déſigner, à comprendre ce que je vais dire. Aux yeux d'un homme comme Wolmar, (& cet être n'eſt ni dépravé, ni déraiſonnable) une femme telle qu'Héloïſe pouvoit être choiſie

preſqu'à l'égal de l'innocence même. D'abord elle eſt ſi riche de ſa beauté & de toutes ſes perfections, qu'une tache unique & ſi bien effacée peut en altérer beaucoup moins l'éclat. De plus, une vertu ainſi éprouvée, ſi elle n'eſt pas également intacte, n'eſt peut-être pas moins pure au fond, ſi, comme il eſt vrai, la pureté de l'ame peut réparer la ſouillure des ſens : une vertu comme la ſienne eſt du moins beaucoup plus ſûre ; & pour dire toût, elle eſt dans la circonſtance de Julie, plus éclatante par ſes effets que l'innocence même.

Il eſt certain qu'il n'y a qu'une idée de la nature de celle-ci qui ait pu inſpirer à Wolmar le parti auquel il ſe porte. En même tems, ſi cette idée n'eſt pas dépourvue de raiſon, comme on le croit, non-ſeulement cet acte de ſa part n'étonne plus, mais encore il paroît ſenſé ; il a même une ſorte de grandeur, parce que, tout conſidéré, il ſemble bien moins choquer les idées reçues que s'élever au-deſſus d'elles, attendu que la perſonne de Julie & toutes les circonſtances de ſon état ſont réellement une juſte exception à tous les cas ordinaires.

Sous ce point de vue, toute la conduite de Wolmar, conduite qui prouve que l'auteur a raiſonné comme on le fait penſer ici, n'eſt plus difficile à expliquer : elle a même ſon principe dans cette délicateſſe que d'abord elle paroît bleſſer. Le procédé commun eût été d'éloigner Saint-Preux de ſa liaiſon : un coup-d'œil ſupérieur enſeigne à Wolmar une route oppoſée. Inſtruit de l'erreur de Julie, de la force de ſa paſſion, ſur-tout dans une ame comme la ſienne, mais aſſuré auſſi de ſes vertus, perſuadé en même-tems de la droiture & de l'honneur de Saint-Preux, que fait Wolmar dans cet état ? Il appelle dans ſa maiſon cet amant jadis favoriſé ; il le traite avec confiance ; il lui parle une fois & à lui ſeul de cette terrible particularité dans la vie de l'un & de l'autre ; après quoi, il le met en tiers entre ſa femme & lui, dans ſes affaires, dans ſon amitié. En ſe conduiſant ainſi, Wolmar riſquoit à peine quelque choſe avec un homme de l'honneur de Saint-Preux ; mais certainement il ne riſquoit rien avec une femme de la vertu de Julie, & il riſquoit bien moins encore après une démarche d'une ſi rare confiance.

Rien n'eſt donc plus ſenſé, rien même n'eſt plus noble que cette conduite : elle eſt de la plus parfaite expérience des hommes, & de toute la hauteur de l'humanité dans ſa plus grande élévation. En même tems plus cet acte eſt grand, plus auſſi il produit ſûrement ſon effet. Wolmar, par ce trait d'une pleine confiance, garantit non-ſeulement, comme j'ai dit, invariablement la foi de Julie. Il fait plus, il ſe l'attache par cette preuve ſignalée d'eſtime, ce qui étoit pour elle bien plus que de l'amour dans ſa poſition : il fait plus que tout cela encore, il unit à lui, par la ſeule voie praticable, deux êtres que rien à l'avenir ne pouvoit plus déſunir entr'eux. Il procure ſon bonheur par le leur, en convertiſſant, à l'aide du reſpect qu'imprime une ſainte hoſpitalité ſi généreuſement exercée, leur paſſion mutuelle, certainement toujours vivante dans leurs ames, en une douce amitié de la part de Julie, & de celle de Saint-Preux en une tendre & profonde vénération pour Julie. En un mot, Wolmar par cette conduite, plutôt extraordinaire que biſarre, marche vers ſon but par la voie la plus conforme à la raiſon. Sans parler de l'acte

l'acte d'une humanité indulgente qu'il exerce dans cette occaſion, (acte peut-être plus doux qu'on ne croit à remplir pour qui avoit devant les yeux tout le prix que valoit Julie); ce pas une fois fait, Wolmar, ſans nul doute, contient bien mieux par-là deux êtres qui ne ſeront plus déſormais indifférens à ſon bonheur, & qu'il doit abſolument craindre ou aimer. Il les gagne; il ſe les attache bien plus ſûrement qu'il ne les tente, ou ne les expoſe par ce procédé confiant. Julie même, cette tendre & fiere Julie, environnée des fruits de ſon union, dès-lors préſervée par eux, ayant d'ailleurs ſon amant pour témoin de ſes vertus, ou ſi l'on veut de ſes ſacrifices, en remplit comme invinciblement les obligations de ſon état; elle les remplit même avec un certain charme, parce qu'il eſt encore des douceurs dans les privations auxquelles l'amour lui-même ſe condamne: le cœur de Julie ainſi purifié, n'a plus à ſe nourrir que par la pratique de ſes devoirs.

Rouſſeau, pour autoriſer un caractere auſſi hardi que celui de Wolmar, a cru devoir l'affranchir de tout lien aux opinions communément reçues. Il

va même jusqu'à placer l'élévation des sentimens qu'il lui attribue, au sein de la plus funeste des erreurs, l'athéisme. Ce coup de pinceau, qui n'a pas été mis sans intention, produit le plus grand effet dans la suite de l'ouvrage.

Finalement, ce livre enchanteur par tant d'endroits, malgré bien des défauts réels, se termine par un trait de génie qui produit plusieurs effets de la plus grande impression dans le dénouement. Julie mere, Julie épouse chérie & respectée, amie satisfaite, vivant au sein sinon du bonheur, du moins au sein de la paix, dans celui de l'ordre & des vertus, Julie en cet état meurt; elle expie ainsi sa faute passée par la perte de la vie: elle meurt avec héroïsme & grandeur; mais près de sa fin elle semble moins perdre une vie chere à tous les êtres, que rompre enfin la barriere qui la séparoit du seul homme à qui elle pouvoit appartenir. Rousseau, pour achever le caractere de cette passion vraiment extraordinaire, & pour faire connoître, ce qui est vrai, que les grandes impressions sont ineffaçables, principalement dans les cœurs vertueux, a donné à Saint-Preux les

dernieres penſées & les derniers ſentimens de Julie.

Il eſt dans ce terrible paſſage un moment où tous les liens à la vie ſont comme rompus, & où pourtant l'être vit encore. C'eſt dans ce court moment que la nature reprend tous ſes droits & qu'elle ſe montre ſans contrainte. C'eſt alors, lorſque le ciel & la terre ſont ſatisfaits, & que le devoir n'a plus rien à reprocher à l'ame vertueuſe qui a vaincu ſes penchans, que ceux-ci ſe montrent une derniere fois ſous les traits de leur premier empire, mais avec pureté. Cette flamme involontaire eſt comme la derniere lueur qui éclate du flambeau de la vie. Rouſſeau habile à ſaiſir tous les mouvemens du cœur humain, a ſu marquer parfaitement ce moment où Saint-Preux obtient ſans déguiſement, ſur l'ame de Julie expirante, l'empire qu'au fond il n'avoit jamais perdu; juſte & vrai témoignage qu'il tend, par un trait ſi ſenſible, à la puiſſance indeſtructible des grandes paſſions.

Cette mort, extraordinaire dans toutes ſes circonſtances, produit un troiſieme effet d'un grand intérêt: elle remplit le vœu le plus vifs de Julie

en faveur de Wolmar, en le rendant au ciel dont ſes opinions le ſéparoient. Le ſpectacle des vertus & de la foi de ſa femme, dans ces derniers inſtans, opere ce grand changement. Wolmar avoit poſſédé la beauté, les perfections, l'eſtime de cette femme rare, ſans jamais poſſéder ſon amour; il avoit ſu honorer ſa perſonne pendant leur union. L'admirable auteur de cet ouvrage lui fait trouver le prix de cette conduite dans le changement que les prieres conſtantes & les exemples de Julie mourante produiſent en ſon ame. Julie à ſon tour recueille le prix de la perſévérance dans ſes devoirs, en rapprochant Wolmar de Dieu, alors que la mort la ſépare de lui.

La touche ſublime de tous ces caracteres, & le mélange de tant de traits heureux, renferment évidemment une grande connoiſſance du cœur humain. C'eſt ſur-tout dans cette ſcience ſi intime, ſi chere à l'homme, & qui, par cette raiſon, plaît tant à ſon ame partout où elle ſe préſente, que Rouſſeau excelle. Il joint encore à la vérité de repréſentation la plus rare en ce genre, un caractere exquis de ſenſibilité dont ſi y peu d'exemples: voilà l'endroit

ſinguliérement par lequel il me paroît ſurpaſſer tous les hommes de génie de cet ordre.

Deux hommes célebres ont vécu dans le même ſiecle, & ſont morts à-peu-près en même tems. Mais, ou je me trompe fort, ou malgré l'extrême célébrité de l'un infiniment juſte à beaucoup d'égards, la poſtérité, à la longue, mettra quelque différence entre les écrits de ces deux hommes, & même entre la force de leur génie. Encore l'un a-t-il tout accordé au ſien, & ſouvent outre meſure, tandis que l'autre lui a preſque tout refuſé, & s'eſt privé bien des fois, par vertu, de nombre de productions. Il eſt hors de mon ſujet de comparer ici les perſonnes. Peu d'écrivrains ſur ce point peuvent être mis à côté de Rouſſeau dont la probité, comme homme & comme auteur, a été certainement fort rare.

Je ne parlerai pas de pluſieurs ouvrages détachés de Jean-Jaques, de ſes productions charmantes en fait de muſique, de ſes écrits ſur cet art ſi puiſſant, ſi agréable & d'un effet ſi univerſel, parce que la muſique eſt vraiment la ſeule langue naturelle des hommes, tandis que les langues parlées ou écri-

tes ne ſont que des langues ſecondaires ou des ſignes d'inſtitution. Je ne parlerai pas du mérite qu'il a eu d'annoncer & de procurer en France, au prix de ſon repos, la révolution en ce genre qui s'opere de jour en jour parmi nous, & que rien déſormais ne peut plus empêcher; révolution heureuſe qui multipliera nos richeſſes ſans les détruire, ſi de grands maîtres, tels que Gluck & d'autres de cet ordre, parviennent à l'achever ſelon le génie de notre langue, & qui fera alors notre gloire & nos délices: révolution qui a commencé réellement à Rouſſeau, & qui a dû néceſſairement être fort lente, parce que rien n'eſt plus difficile à vaincre qu'un préjugé de goût, ſur-tout de goût national fondé ſur le préjugé ou l'habitude des ſens.

Toutes les productions, tous les ouvrages de Rouſſeau méritent d'être conſidérés; tous portent le ſceau du génie, & de ce génie heureux qui a ſu répandre de l'agrément juſques ſur les objets qui en paroiſſent le moins ſuſceptibles. Tout eſt animé ſous ſa plume, & d'une maniere ſi ſéduiſante, qu'on chérit l'homme autant qu'on admire l'auteur.

Je n'ignore pas qu'on a dit quelque,

fois, un peu ſourdement à la vérité, que pluſieurs perſonnes éclairées dont l'opinion doit avoir un très-grand poids, puiſque l'une d'elles a même en ſa faveur l'autorité du génie, étoient d'avis que Rouſſeau malgré ſes grands talens, avoit eu en partage plus de chaleur que de véritable éloquence; mais je doute qu'un pareil jugement qui peut partir d'un goût trop difficile, reçoive la ſanction du public, lorſqu'il jettera les yeux de nouveau ſur la collection des ouvrages de cet auteur qui va inceſſamment lui être offerte.

Sans doute l'éloquence de Rouſſeau renferme une très-grande chaleur, & même un genre de chaleur dont on ne trouve point d'exemple dans aucun autre écrivain. En même-tems ſi ce feu, ſi cette noble chaleur de l'ame, ont réellement créé tout ce qui a été dit, écrit d'éloquent, & même fait de grand parmi les hommes, (car c'eſt le même feu de ſentiment qui fait naître une grande penſée, & qui produit une grande action), il ſeroit bien ſingulier que la plus belle propriété du genre d'éloquence de Rouſſeau, celle qui la caractériſe, devînt un défaut qui la ternît aux yeux de certains juges.

Cette critique pourroit avoir quelque fondement, ſi la chaleur d'ame propre à Rouſſeau, avoit empêché la véritable grandeur, la nobleſſe, l'originalité, (choſe fort rare même parmi les hommes de génie), ainſi que la juſteſſe de ſes idées. Pour ſe détromper ſur ce point, il ne faut que lire ſes ouvrages de diſcuſſion, de controverſe, où la logique de l'écrivain ſe montre d'une maniere plus particuliere; & l'on verra qu'il y a peu d'hommes qui aient été doués d'une juſteſſe & d'une force auſſi grande de raiſonnement. Sur ce point il poſſéda le talent peut-être malheureux de Bayle, avec tous les charmes de ſentiment & de goût de Montaigne.

A la vérité Rouſſeau n'a point eu l'éloquence conciſe & vraiment légiſlative de Monteſquieu; celle majeſtueuſe, pure & douce de M. Buffon; celle rapide & forte de Boſſuet; celle ſouvent ſurnaturelle & plus qu'humaine de Paſcal. Mais l'éloquence de Rouſſeau a ce rare mérite, qu'elle participe de tous ces caracteres, de ſorte qu'il y a peu de beautés propres au génie de ces grands hommes, qui ſont ceux auxquels il reſſemble le plus, dont on ne trouve dans ſes écrits une foule de traits

égaux en beauté, qui placent cet auteur juſtement à leurs côtés.

Parmi ces hommes, Paſcal le plus extraordinaire de tous, eſt un homme divin qui ſemble lire dans le ciel tout ce qu'il expoſe aux hommes; ſon éloquence tient toute à la ſublimité de ſon intelligence; ſon cœur parle moins dans ſes écrits. Monteſquieu ſe préſente à eux comme un légiſlateur d'une raiſon vaſte & profonde; M. de Buffon, comme le révélateur des ſecrets de la nature, comme ſon confident & ſon peintre le plus parfait; Boſſuet comme l'organe & l'oracle de la religion, tous enſemble avec la voix & le ton de la véritable éloquence.

Si l'on y fait attention, Rouſſeau réunit à beaucoup d'égards, le mérite de ces différens génies. S'il n'a pas leur maniere préciſe de peindre, d'émouvoir & de raiſonner, ce qui ne conſtitueroit plus un homme grand par lui-même, il en a une très-heureuſe, propre à lui ſeul, & qui raſſemble ſouvent les beautés qu'on admire dans tous les autres.

Son éloquence n'eſt donc pas une vaine chaleur qui s'évapore à la réflexion. Cette chaleur au contraire unie

à une maniere de raiſonner preſſante & forte, lorſque rien ne préoccupe l'eſprit de Rouſſeau, produit une éloquence vraiment ſolide, tantôt originale, noble & animée, le plus ſouvent perſuaſive & douce, mais toujours chere au cœur par l'extrême ſenſibilité, par cette ſenſibilité ſi vraie, ſi pénétrante qui anime tous ſes ouvrages.

Ce qui eſt ſur-tout à remarquer en faveur de Jean-Jaques, c'eſt qu'il n'a point abuſé de l'art de penſer & d'écrire. S'il s'eſt trompé, il n'a jamais trompé volontairement les hommes, & a toujours écrit de bonne foi. On ne peut pas non plus lui reprocher d'avoir ſouillé ſes livres par tous ces traits libres & obſcenes, indignes d'un être intelligent, & qui laiſſent après eux tôt ou tard de ſi longs remords.

Tous ſes travaux ont été dirigés vers la moralité. Par-tout on voit qu'il s'occupe à rendre les humains plus religieux envers le ciel, & plus parfaits entr'eux. Le travail eſt le plus grand précepte de ſa morale; il en fait avec raiſon la baſe de tout, juſques-là qu'il veut que chaque homme inſtruit d'un métier, puiſſe au beſoin vivre du travail de ſes mains. En effet, ce grand

précepte enſeigné par pluſieurs légiſlations, par l'Alcoran même, de la maniere la plus expreſſe, contient preſque tous les devoirs & renferme preſque tout le bonheur de l'homme, tandis qu'en lui ſeul gît toute la force & même la ſcience bien entendue du gouvernement des Empires. Tantôt Rouſſeau s'applique à ranimer l'eſprit & à faire aimer les liens du mariage; ſeul état ſur la terre où l'on puiſſe aſſigner une place au bonheur. Alors il marque les devoirs des femmes, ceux des maris, ceux des enfans avec une raiſon ſi relevée & des images ſi touchantes, que l'art du bonheur de la vie découle évidemment dans ſes écrits, de la ſcience ſimple de la vertu & de la pratique douce de ſes devoirs. Tantôt cet homme qui a jetté ailleurs les yeux ſur l'état civil pour en déplorer les maux, en poſe les plus beaux fondemens ſur la ſainteté de la religion dont il parle d'une maniere plus qu'humaine, & ſur les principes de toute eſpece qu'il déduit clairement des droits de l'homme les mieux connus, & qu'il affermit enſuite avec la main aſſurée d'un vrai légiſlateur.

Nul des ouvrages de Jean-Jaques ne

paroît avoir été écrit pour le ſimple ornement ou l'oſtentation de l'eſprit. Il ſemble que ce ſage écrivain ſe ſoit dit : mes livres compoſés ſelon mes lumieres & ma conſcience forment mon travail ; ils ſont par conſéquent la dette qu'il faut que j'acquitte. Si ce travail n'eſt pas utile, je trompe la loi de la nature, je trompe la ſociété dans les obligations qu'elle m'impoſe. Que ſi quelquefois cet homme ſenſible à tous les genres de beautés, a abandonné ces objets de religion, de morale, de mœurs, de devoirs publics, ç'a été pour ſe délaſſer innocemment dans des arts agréables, leſquels il a enſeignés & pratiqués en maître. Il occupoit dans ces loiſirs honnêtes une autre partie de lui-même (ſon imagination) auſſi riche & auſſi impérieuſe que ſon génie.

Enfin pour tout dire, Rouſſeau a été l'écrivain de l'humanité, même juſqu'à outrer ſes idées en ſa faveur par la ſeule raiſon qu'il l'a trop aimée. Il a été celui de la religion pour la morale, celui de la patrie pour l'amour qu'elle exige, celui de la ſociété pour tous ſes devoirs ; il eût été celui de la juſtice des empires, ſi ce grand rôle lui eût été permis. A ces titres il peut à bien

des égards être regardé comme l'écrivain du bonheur des hommes ; & l'on peut ajouter, d'après une conſécration particuliere & formelle de ſon génie atteſtée par tous ſes ouvrages, qu'il a été éminemment celui de la vertu qu'il a fait briller juſques dans le ſein des paſſions, & même de leurs foibleſſes, en les peignant en homme qui en a ſenti toute la force ſans en avoir jamais éprouvé la corruption. Heureux ſi des lumieres puiſées dans des ſources encore plus pures, l'avoient rendu le défenſeur en tout point d'une religion divine dont il a ſi bien connu, repréſenté & fait chérir la morale !

C'eſt ſous ces traits que je me repréſente ſes qualités & ſon mérite d'Auteur : je vais jetter à préſent un coup-d'œil ſur le caractere de ſa perſonne, & ſur ſa vie.

La vie de Rouſſeau a été ſemée de beaucoup de tribulations. Nul homme n'a produit de grandes choſes ſans eſſuyer de grands combats ; les perſécutions ſont même communément en proportion de la ſupériorité des lumieres & de la grandeur des ſervices. Cette fatalité, vrai ſujet de réflexion, forme un grand grief contre l'humanité.

La diſcuſſion du premier point eſt hors de mon ſujet ; elle ne m'appartient pas. D'ailleurs, Rouſſeau s'eſt défendu lui-même ; & ſans juger du fond de ſa défenſe, on ne peut diſconvenir qu'il a du moins convaincu de l'innocence de ſes intentions. Peut-être même ne ſeroit-il pas impoſſible de trouver des raiſons plauſibles qui mettroient l'auteur à l'abri de tout jugement perſonnel qui pourroit lui être fâcheux, ſans bleſſer pour cela le reſpect dû à tous les actes publics de juſtice. En effet, quelque indulgence que mérite un homme vrai & de bonne foi, il y a certainement quelque danger à tolérer l'erreur, bien qu'accompagnée de beaucoup de vérités utiles. Les ouvrages de cette eſpece exigent encore plus d'attention lorſque la doctrine, qui contient un ſemblable mélange, peut être épidémique par la maniere éloquente & puiſſante dont elle eſt enſeignée. Quant à ce qui ſe trouve dans ces ſortes d'ouvrages, au rang précieux des vérités, il en eſt telles encore parmi celles-ci, que l'état préſent des ſociétés ne peut pas tout-à-coup, & peut-être ne peut plus ſupporter. Les grands écrivains exigent donc une toute au-

tre ſévérité que les autres, par la raiſon même de la ſorte de domination qu'ils exercent ſur les eſprits. Cette ſévérité que le ſoin de l'ordre public rend néceſſaire, devient dès-lors une juſtice, parce que les écrits des hommes ſupérieurs, de même que les loix, font bientôt autorité & précepte.

Quoi qu'il en ſoit de ces réflexions faites ſans aucune prétention pour ſes propres idées, on peut dire qu'il n'eſt aucun pays qui n'ait bientôt rendu juſtice aux intentions pures de Rouſſeau, & que celui qu'il a continué d'habiter, n'a pas eu lieu de ſe repentir de lui avoir ouvert de nouveau ſon ſein, après les tribulations qu'il y avoit éprouvées.

Ami du vrai, mais autant ami de la paix, dès qu'il vit les eſprits s'échauffer ſur ſes opinions, il ne fit plus rien pour entretenir le feu qu'il avoit été ſur le point d'allumer, ce qui lui eût été facile avec un eſprit moins ſage que le ſien. Rouſſeau, ſans jamais abjurer publiquement ni en particulier un ſentiment qu'il crut fondé, ſut néanmoins reſpecter ſincérement l'ordre public. Tout lui fut poſſible pour le maintenir, à l'hypocriſie près. On peut dire qu'il n'eût pas été en ſon pouvoir d'ê-

tre chef de ſecte, ayant pourtant en lui tant de moyens pour l'être. Jamais, par exemple, il n'eût été ni Luther, ni Calvin. Il répugnoit à ſon cœur d'arriver au vrai autrement que par le doux empire de la perſuaſion, & par l'influence encore plus douce des affections de l'ame & du ſentiment: eſpece d'empire qui eſt au fond le vrai dominateur des eſprits.

Il alla même par des cauſes qui ne ſont pas aſſez connues pour être citées, juſqu'à éviter depuis nombre d'années toute liaiſon avec les gens de lettres en général, malgré l'attrait dont les perſonnes de cet ordre euſſent été pour lui; ce qui a fait dire, on ignore ſur quel fondement, qu'il n'étoit pas aimé d'eux, & qu'à ſon tour il ne les aimoit pas.

Enfin, comme il recueilloit dans la carriere des lettres, plus de déplaiſirs ſecrets que de ſatisfaction par la gloire qu'elles lui apportoient, après s'être entiérement ſéparé de ceux qui les cultivent, il finit par ſe ſéparer des lettres mêmes; du moins il ne s'en occupa plus que pour lui ſeul, s'étant voué dans les dix dernieres années de ſa vie abſolument au ſilence. L'amour de la

paix fut évidemment le motif de cette conduite. Ni les attaques de ſes ennemis, ni les tentations ſi vives de la gloire, ni celles ſi preſſantes du beſoin, rien ne put lui faire abandonner cette réſolution. Il immola tout à ſa tranquillité; il s'y immola lui-même, & livra juſqu'à ſa réputation au doute, aux critiques qu'il ne repouſſa plus, n'ayant cherché, dès-lors de conſolation, loin de la ſociété des hommes, qu'en Dieu & dans ſa ſeule conſcience.

Ce qu'on ne ſauroit aſſez admirer dans cet homme rare, & dont la ſeule idée arrache des larmes, c'eſt la parfaite rectitude d'ame qui a régné en général dans toute la conduite de ſa vie. Ce n'eſt point par le langage; ce n'eſt pas par les écrits qu'il faut juger les hommes. C'eſt leur faire, pour ainſi parler, & non leur dire; c'eſt en un mot, toute la vie qui eſt la pierre de touche du cœur humain. Or, Rouſſeau a été ſi ſemblable à lui-même dans ce qu'il a écrit & penſé, dit & fait, qu'une telle vie d'homme & une telle carrière d'auteur comparées l'une à l'autre, ſont un vrai prodige.

Il étoit ſi invariablement fixé aux grandes loix de la nature, qu'il ne s'en

détourna dans la pratique, ni par l'attrait des ſens, ni par l'aſcendant preſqu'invincible de l'uſage. Animé de cet orgueil qui ſied à un être intelligent, il mépriſa les richeſſes & craignit également la dépendance, même celle que l'on contracte par les ſervices reçus. Il conſidéra toujours que dans l'ordre civil, tout homme avoit une tâche à remplir. Rapportant tout à cette idée, vraie fin de la création, & meſurant les beſoins humains, non ſur ceux de l'opinion, mais ſur ceux de la nature, il poſa pour loi que tout homme bien conſtitué, & par devoir & par grandeur, ne devoit dépendre que de ſoi & de ſon travail, en conſéquence ne tenir ſa ſubſiſtance que de lui ſeul.

D'après cette regle, il eſtima mieux un métier qu'un talent, & l'un & l'autre, que tous les dons purement agréables. Fidele à ſes principes, il vécut laborieuſement, ſoit des productions de ſon eſprit, ſoit d'un travail manuel, ne mettant aux premiers (choſe rare) de valeur qu'à raiſon du prix de ſon tems, & non à raiſon du très-grand prix qu'y attachoit l'opinion publique, ſuppléant pour le ſurplus à ſes beſoins

de néceſſité premiere, par un travail auſſi ingrat que pénible.

Dans le ſentiment qu'il ne pouvoit manquer d'avoir de ſa propre valeur (car les hommes ſupérieurs ont le ſecret de leur grandeur, & perſonne n'a ce ſecret comme eux), il ne voulut jamais faire dépendre arbitrairement ſon ſort de qui que ce fût, pas même des ſervices le plus purement rendus. Peut-être en cela alla-t-il trop loin; mais les grandes vertus ſont outrées; elles ont même beſoin en quelque ſorte de cet excès, pour ne pas deſcendre. Pour tout dire, Rouſſeau dans le ſiecle & le lieu le plus corrompu, fit voir un Philoſophe réel & de fait, ayant les mœurs auſteres de l'antiquité, ſans faſte dans ſa vertu, ſans prétention perſonnelle, aimant la gloire pour ſon nom, & chériſſant l'obſcurité pour ſa perſonne, ce qui eſt le vrai caractere du grand homme & du ſage.

Je ſais que depuis ſa mort, dans la ſociété & ſur-tout dans le monde littéraire, pluſieurs voix ſe ſont élevées, dont les unes ont déſapprécié ſes écrits; & d'autres ont chargé ſa mémoire de divers reproches capables d'affoiblir l'idée de ſes vertus. On l'a accuſé non-

ſeulement d'un orgueil déraiſonnable ; mais encore de fauſſeté, & qui plus eſt de noirceur. On a cité de lui divers traits qui ne s'accordent nullement avec cette droiture d'ame que je viens de vanter ; enfin, on l'a inculpé d'avoir attaqué dans un Ouvrage poſthume, ſes bienfaiteurs & ſes amis, laiſſant pour tout héritage cette terrible production de eſprit, ſi peu honorable pour ſon cœur.

C'eſt cette production même dont je parlerai bientôt, que j'invoquerois pour purger ſa mémoire de tous ces reproches. Ou tout me trompe dans mes conjectures, ou cet écrit doit mettre le dernier ſceau à ſa probité & à ſa vertu.

De plus, on doit rejetter de pareils faits, quand ils ne ſont pas évidemment prouvés, ſur-tout lorſqu'ils ſont démentis par une vie entiere. Le total de la vie de Rouſſeau m'apprend clairement qu'il n'a pu être ni un homme faux, ni un homme méchant avec deſſein. Il faut néceſſairement expliquer de quelque autre maniere ces différens traits de conduite, en ſuppoſant leur vérité prouvée, puiſqu'on eſt forcé par l'enſemble de ſa vie & d'une vie bien

rare, de reconnoître dans Rouſſeau un philoſophe pratique, droit, & non comme dit Montaigne, un philoſophe parlier & de pure oſtentation. D'ailleurs ce ne ſeroit pas quelques torts graves; ce ne ſeroit même pas une grande faute qui m'empêcheroit de mettre Rouſſeau au rang unique où je le place. C'eſt un homme que j'admire en lui, & non un ange que je prétends y trouver; & cet homme, voici, malgré toutes les détractations, ce qu'il eſt à mes yeux. S'il s'y eſt mêlé quelques vices d'humeur habituelle, des traits choquans d'un caractere ombrageux ou trop ſenſible, même des taches dans diverſes actions particulieres que l'on ne peut gueres révoquer en doute ſur la foi de nombre de rapports, tout cela, ſelon moi, ne change rien dans Rouſſeau à l'homme eſſentiel. Ses maladies, ſes peines de toute eſpece, ſans tout cela l'humanité ſeule, ſi on l'écoute, en excuſeroit bien davantage encore, aux erreurs près de ſes principes religieux que nous n'avons garde de vouloir encore un coup juſtifier.

Quoi qu'il en ſoit, je penſe que Rouſſeau a aimé la gloire avec paſſion; mais je crois en même tems qu'il a aimé

avec plus d'ardeur encore la vertu ; que non-ſeulement il en a donné les leçons les plus pures, mais qu'il les a rigidement pratiquées pour lui-même, ſi l'on en excepte quelques écarts néceſſairement inſéparables de notre nature. Nul homme, ſi l'on veut, n'a eu plus d'orgueil ; mais cet orgueil ſi mal jugé, n'a été en lui que ce noble ſentiment de ſoi que les hommes médiocres ne connoiſſent même pas, & qui n'eſt à juſte titre l'appanage que de la véritable grandeur. Nul homme en même tems n'a montré plus de vraie modeſtie, n'a chéri davantage la ſimplicité, l'oubli des hommes dans ſa vie privée ; n'a ſupporté plus réellement la pauvreté, juſqu'à refuſer, dans l'eſprit d'une noble indépendance, les offres qui l'aſſiégerent de toutes parts, les offres des hommes les plus puiſſans, les offres même des rois. Quel autre écrivain encore a moins recherché & les honneurs & tous les faux biens de la vie ? Quel autre a moins défendu ſes écrits, a moins cenſuré ceux d'autrui, & s'eſt abſtenu plus conſtamment de tremper jamais ſa plume du fiel de la ſatire ? Il eſt facile de voir qu'il n'a jamais ſongé à défendre que ſa perſonne & ſes

actions ; encore quand il l'a fait, sans toutefois vouloir juger ici du mérite du fond de sa défense, ni prétendre approuver la hauteur & le ton tranchant de son style dans quelques occurrences, ç'a été du moins avec cette publicité, cette légalité, pour ainsi dire, que l'on apporte dans les tribunaux. Controversiste autant & plus habile qu'aucun homme de son siecle, il n'a écrit, lorsqu'il a été question de lui, que pour maintenir sa probité & son honneur ; & alors la force de ses raisons a laissé peu de chose à desirer sur ce point pour sa défense. Aussi ses timides ennemis en ce qui concerne son personnel, ont-ils gardé pendant qu'il a vécu, le silence avec lui, parce qu'ils avoient autant à craindre la rectitude de ses actions, que le poids de ses paroles. Je ne crois donc pas me montrer préoccupé, en jugeant que le fond de cette vie ne peut être démenti ; que son juste renom est au contraire glorieusement confirmé par ces mémoires posthumes où Rousseau cependant est accusé d'avoir attaqué ses propres bienfaiteurs & ses amis. Sans doute il a jugé ces derniers avec la même vérité qu'il s'est jugé lui-même. Victime malheureuse &

pendant long-tems de bien des ſortes de haines, il s'étoit vu forcé, pour acquérir la paix, de ſe vouer abſolument au ſilence & même à l'inaction. Il l'a rompu enfin ce ſilence dans un ouvrage qui n'eſt point adreſſé préciſément aux hommes, mais que tout indique avoir été fait en vue ſeulement de l'Etre éternel, pour l'appaiſement des chagrins de ſon ame ſi cruellement méconnue, & pour ſa propre conſcience. Malheur, à mon avis, à ceux que cet ouvrage peut bleſſer! L'homme qui s'y dénonce lui-même avec tant de rigueur, avoit peut-être auſſi le droit d'y articuler ſes griefs contre de tiers, lorſque les faits de leur vie ſe trouvoient néceſſairement liés à la manifeſtation de l'innocence de la ſienne. Malheur à eux encore, car ſi le droit de citation dont je viens de parler peut être conteſté, la foi due à un pareil écrit, ne le ſera certainement jamais.

Rouſſeau a paſſé, je le ſais, pour un homme ſingulier, biſarre, même juſqu'à l'inconſéquence. L'extrême ſageſſe aura toujours le coup-d'œil de la ſingularité; elle ſera même politiquement une très mauvaiſe conduite pour la fortune & l'avancement dans tous les tems

&

& dans tous les lieux. Et comment en ſeroit-il autrement, Cette ceſſe rigide condamne une infinité de choſes; elle bleſſe ſans ceſſe les modes, les uſages reçus; elle réformeroit preſque tout ſi elle en avoit le pouvoir.

L'homme ſage eſt regardé communément comme un homme ſingulier, extraordinaire : oui ſans doute il l'eſt; mais comment ? Dans ſes hautes penſées il conſidere peu tous ces minutieux détails qui forment ce qu'on appelle la ſcience de la vie; le corps de la ſociété ne ſe préſente à lui qu'en grand; ſans ceſſe il s'éleve juſqu'à l'enſemble de toutes les ſociétés de l'univers. Au phyſique toute la nature créée dépendante des mêmes loix, s'offre à ſes yeux; au moral, Dieu, l'homme naturel, l'homme civil, ſous quelque forme politique que cette civiliſation ſe ſoit établie : voilà les trois grands rapports auxquels il applique toutes ſes penſées.

Que deviennent enſuite toutes ces inſtitutions d'un état particulier, quelque grand qu'il ſoit, mais toujours ſi peu conſidérable dans le vaſte tout de l'univers ? Ces loix de quelques ſiecles, ces uſages locaux de quelques années, & ſouvent de quelques momens ?

Que deviennent enſuite dans ce grand tout les actions d'un ſeul homme, renfermées dans un petit eſpace & bornées à un point de la durée ? L'homme ordinaire eſt frappé de ce point ; il ne voit que cet eſpace ; il regle ſur cela toutes ſes démarches L'homme ſupérieur examine la totalité des lieux, des objets, & le cours de tous les tems. En toute occaſion les trois grands rapports dont j'ai parlé plus haut, ſont la meſure de ſes idées, celle de ſes diſcours & de ſes actions. Il n'anviſage rien que ſous cet aſpect, il parle & agit conſtamment d'après ces impreſſions qui ſeules animent ſon intelligence.

Quelle n'eſt pas auſſi la puiſſance de la penſée dans un homme de cet ordre ? Certes, quoi qu'on en diſe, elle eſt bien ſupérieure à toutes les forces phyſiques de la terre, même les plus impoſantes ; & il ne faut pas s'y tromper. Le maître de dix, de vingt millions d'hommes, a dans ſes mains toute cette maſſe de forces. Il en diſpoſe à ſa viox ou ſur la ſimple inſpection de ſon ordre ; effet ſurprenant, mais cependant juſte & ſalutaire d'une loi conſtitutive qui donne à un ſeul homme ce grand reſſort de pouvoir par le ſeul effet de l'opinion :

un produit auſſi étonnant eſt la meſure de la puiſſance de la loi.

Malgré cela le ſage, oui le ſage tout ſeul, le philoſophe, le légiſlateur, & ſur-tout ce dernier, ſont bien plus puiſſans encore. Si leur penſée ſe grave, ſi elle fait autorité parmi les hommes, elle peut agir, & agit en effet ſur une partie de l'univers. Elle embraſſe tous les tems comme tous les lieux; elle détruit même, lorſqu'elle ne fortifie pas, toute autre eſpece de puiſſance. En un mot, rien n'eſt égal à ſa force, parce qu'elle eſt celle de toute l'intelligence humaine, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt ſans bornes, de même qu'elle eſt ſans meſure.

Voilà quel eſt le caractere d'une tête penſante: voilà quel eût pu être Rouſſeau, s'il eût obéi avec liberté à l'impulſion de ſon génie. Parmi les hommes modernes, il eſt le ſeul, avec Monteſquieu, qui ait eu l'eſprit des anciens légiſlateurs, à la vérité avec moins de conciſion & de majeſté, quoiqu'avec plus de chaleur que lui. Il eut en outre quelque choſe de plus précieux encore; il eut, (car je ne peux me laſſer de revenir ſur ce point), il eut l'ame d'un des hommes les plus vertueux de la terre. Si ſes idées en général, comme on

le prétend, furent fort exaltées; ſes actions, ſa conduite correſpondirent parfaitement, autant que l'humanité le permet, à la hauteur de ſon ſyſtême. L'homme en lui dans la pratique, fut au niveau de ſa doctrine. Il s'égala à ſes penſées, de ſorte que toutes les pieces de cet être ſurprenant, paroiſſent analogues entr'elles, & forment un tout infiniment intéreſſant, qui mérite à plus juſte titre l'admiration, qu'il ne bleſſe ou peut bleſſer par ſon peu de conformité à nos uſages.

Ajoutons encore d'autres traits pour achever de repréſenter tout ce qui a conſtitué l'homme de génie & l'homme rare dont je parle.

Rouſſeau fut religieux. Tout eſprit éclairé croit, & toute ame ſenſible aime. L'idée d'un Dieu eſt ſi intime, ſi conſolante & ſi douce, qu'il n'y a qu'un être dépravé dans ſa raiſon, & dénaturé pour lui-même qui la rejette. Mais Rouſſeau crut & aima à proportion de ſes lumieres & de ſa ſenſibilité; & il écrivit ſur ces matieres, ſelon le degré éminent qu'avoient en lui ces deux qualités. Entre toutes les beautés touchantes de ſon éloquence, c'eſt principalement dans la peinture qu'il offre ſouvent de la religion, qu'il eſt

admirable. Il s'eſt exprimé ſur ce ſujet avec une perſuaſion ſi impoſante & ſi vive, que cet homme vraiment ſublime dans ſa morale, peut paſſer pour le prédicateur de Dieu dans tous les cultes.

Je me plais comme vous voyez, Monſieur, à réunir tout ce que j'ai pu apprendre de particulier ſur le caractere de Rouſſeau, & j'ai de la ſatisfaction à me retracer à moi-même tous ſes traits, en les conſignant dans cet écrit.

Quelques perſonnes qui ont eu des liaiſons avec lui, aſſurent qu'il a été plein d'amabilité dans l'âge où cette qualité éclate davantage. Ce point eſt peu important; mais ce qu'on voit clairement par ſes écrits, c'eſt qu'il a été quelque choſe de plus qu'un homme aimable, ſelon notre frivole acception, puiſqu'il étoit né pour être invinciblement aimé: avec cela il eſt impoſſible de ne plaire pas. Il eſt une certaine chaleur de ſentiment qui produit ſur les ames, ce que le ſoleil, qui échauffe tout ce qu'il éclaire, opere ſur le matériel de la nature. De tous les Auteurs connus, Rouſſeau eſt ſans contredit celui qui a été le plus doué de cette chaleur communicative qui s'empare du lecteur, & qui fait qu'on aime

avec tant d'intérêt la perſonne de l'Auteur, & qu'elle paroit à tous les yeux auſſi digne d'amour que de gloire.

On aſſure encore que Rouſſeau, fort méditatif par caractere, le devint enſuite de plus en plus par habitude. Les hommes de cet ordre l'ont toujours été. C'eſt même là un des ſignes par leſquels les têtes penſantes, ſe manifeſtent aux yeux de ceux qui ſavent juger de la nature de ce genre de taciturnité.

C'eſt uniquement dans la ſolitude que ſe forment les fortes impreſſions, & c'eſt de l'ame que naiſſent les grandes penſées: mot admirable du duc de la Rochefoucaut, qui s'applique ſi bien à Rouſſeau, défini tout entier par cette ſeule & belle maxime, que la Rochefoucaut en l'écrivant, ſemble avoir apperçu dans l'avenir le célebre citoyen de Geneve.

Rien ne donne lieu à plus de réflexion que la vérité que je viens de préſenter. En effet au milieu de mouvemens divers de la ſociété, les ſenſations ſe perdent ou s'effacent. Ce n'eſt vraiment que dans le ſilence, dans cette converſation intérieure, lorſque le trouble des objets du dehors ceſſe, que l'homme ſonde ſon ame dans toute ſa profondeur, & qu'il éleve ſon eſprit à

toute la hauteur dont il eſt ſuſceptible. Alors dans une pleine paix il goute les vrais délices de la penſée, il s'inſtruit, & il doute ; il devient meilleur, plus éclairé, & il apprend tout à-la-fois à être modeſte. C'eſt-là ſur-tout qu'il peut écouter la voix de Dieu au fond de ſon cœur, & qu'auſſi-tôt la chaleur de ce ſentiment intime lui en fait naître l'amour. C'eſt-là que comme Pythagore, il entend, ſans trop d'illuſion, l'harmonie de tous les corps céleſtes ; que deſcendant de-là ſur la terre, il voit tous les êtres végétans, animés & ſenſibles, unis à ſon être par quelque rapport, rouler dans le tems & l'eſpace avec lui, & que conſidérant enfin ſon eſpece, il voit l'humanité entiere rangée autour de ſes regards ; cette humanité ſi touchante dans les enfans, ſi ſublime, ſi agiſſante dans l'âge mûr, ſi reſpectable & ſi inſtructive dans les vieillards. Par-tout ailleurs les objets étrangers s'emparent plus ou moins de ſon ame & de ſon eſprit. Dans l'étude, dans les écoles, dans le commerce, les facultés peuvent ſe développer & les lumieres s'accroître ; mais pour bien connoître & pour ſentir fortement, il faut toujours rentrer en ſoi-même, & y conſidérer les objets à fond & ſous

toutes les faces : voilà le ſeul moyen pour aggrandir ſes conceptions, le ſeul pour que la force de la penſée acquiere, pour ainſi parler, toute ſa latitude. Demandons-le aux hommes du caractere de ceux que je dépeins : ils nous diront tous que ce n'eſt qu'à la ſuite de ces momens d'une longue & profonde méditation, que la nature interrogée ſe montre; qu'elle révele au génie ſon confident, ſes ſecrets les plus intimes; qu'elle lui inſpire ces belles images avec leſquelles il la caractériſe, ou qu'elle lui manifeſte ces heureuſes inventions à l'aide deſquelles il la découvre aux autres hommes.

L'eſprit pour éclater ou pour briller, peut avoir beſoin de la ſociété des autres eſprits; mais il ne faut au génie aucun de ces ſecours pour ſes productions. Il a en lui ſa fécondité & ſa puiſſance; il enfante ſeul, ſemblable à un volcan qui nourrit & puiſe en lui tous ſes feux, & qui lorſqu'il ne peut plus les contenir, les répand au-dehors avec un éclat & une exploſion qui imite encore en cela parfaitement l'enfantement du génie.

Rouſſeau étoit tellement né pour ce recueillement d'eſprit, qu'on le vit chercher toute ſa vie la retraite, laquelle il eut le malheur de voir troubler

ſouvent. Ami de la nature & des grands ſpectacles qu'elle offre, il préféra conſtamment le ſéjour de la campagne à celui des villes, & conſacra enfin à ce genre de vie ſes jours, trop tôt terminés, dans la ſociété de deux hôtes vertueux qui ont eu l'honneur & le bonheur de conſoler ſes dernieres années, & qui poſſédent aujourd'hui dans leur héritage les reſtes précieux de ce grand homme. Puiſſent, pour prix de cette action hoſpitaliere, leurs vertus paſſer, ſelon le vœu de Rouſſeau, dans le cœur de leur fils, & puiſſent auſſi s'y joindre toutes celles de l'homme dont ils ont honoré la vie ! Ce bonheur digne d'eux, eſt le plus grand que des mortels puiſſent éprouver ſur la terre.

Je finis, Monſieur, cette lettre par le dernier trait que j'ai annoncé plus haut.

On a ſu que Rouſſeau, dans le déclin de ſon âge, & voyant arriver ſon dernier terme, dont la nature avertit toujours ceux qui ne veulent pas être ſourds à ſa voix, a terminé ſa carriere par un écrit dont, comme il dit fort bien, il n'y point eu & il n'y aura jamais d'exemple.

Cet écrit, dont la curioſité publique ſera toujours avide juſqu'à ce qu'elle

ſoit ſatisfaite, contient, à en juger par une belle préface qu'on a déjà fait connoître, les mémoires de la vie de Jean-Jaques; non ces ſortes de mémoires dont on diſpoſe le contenu ſur l'intérêt de ſes paſſions ou ſur celui de ſon amour-propre; mais la confeſſion exacte que Rouſſeau fait à Dieu même de toute ſa vie dans un écrit authentique, ſcellé de ſa foi où il a expoſé le bien & le mal de toutes ſes actions, ſans avoir, ſuivant ſes expreſſions, rien tû, rien diſſimulé, rien pallié.

C'eſt avec ce livre à la main qu'il ſe tranſporte aux pieds de l'Eternel au jour du dernier jugement, & que là comparoiſſant avec tous les humains, il oſe, ſous les yeux de l'Etre ſuprême, ſe donner d'après ſa conſcience, le témoignage que nul homme, faiſant le même aveu, ne pourra dire avoir été meilleur que lui : déclaration bien haute, bien ferme, bien préciſe, mais qui, de la part d'un homme tel que Rouſſeau, authentique pleinement la vérité de ſon expoſé, & le fondement du jugement qu'il porte en conſéquence ſur lui-même. En effet, quand on a comme lui, connu ſi parfaitement le cœur humain & le ſien propre, & qu'on a confeſſé enſuite ſa vie entiere,

il faut être un ange pour porter de ſoi devant Dieu un ſemblable témoignage, ou un monſtre pour le produire avec le déſaveu ſecret de ſa conſcience.

Sous ce point de vue, que doit paroître l'entrepriſe d'un pareil livre? Quelle eſt la créature aſſez grande pour en concevoir ſeulement la penſée! Quelle eſt celle ſur-tout aſſez courageuſe, aſſez vraie pour l'exécuter de bonne foi? Quelle eſt celle enfin aſſez pure, pour qu'après une telle confeſſion, il en réſulte, non pas tant un témoignage auſſi glorieux à produire pour ſoi, mais un témoignage auſſi conſolant pour un homme qui craint l'Etre ſuprême, & qui aime ſincérement la vertu? L'idée d'une pareille entrepriſe fait pâlir de crainte, ou tranſporte d'admiration. Oui, on le répete, il n'y a qu'un homme bien ſupérieur à la nature humaine qui ait pu l'exécuter, ou un être impie qui ait oſé vouloir tromper les hommes, ſans pouvoir croire tromper Dieu-même.

Vertueux Rouſſeau! on a bientôt porté ſur toi ſon jugement Toute ta vie dicte néceſſairement la ſeule opinion qu'on puiſſe adopter ſur un acte ſi eſſentiel de ta part. Oui, homme rare, & peut-être trop peu connu encore, malgré

ton grand renom ! tu n'as point eu & tu n'auras point d'imitateurs ; ou ſi tu en as, tu n'auras jamais d'égaux.

Non, ſans doute tu n'as pas voulu mentir au ciel & à la terre dans un écrit ſi ſérieux. Toutes les actions de ta vie cautionnent la foi de cet écrit ; & cet écrit à ſon tour ſanctionne la pureté de ta vie. Ailleurs tu as parlé comme auteur ; tes lumieres & ton génie t'ont inſpiré : ici tu as écrit comme homme, & ta conſcience a tout dicté. Toutes les critiques tombent ; tous les doutes ceſſent. Il faut te croire le plus coupable, le plus dépravé des mortels, ce qui n'eſt pas poſſible, ou te conſidérer comme un homme unique pour la vérité, pour la droiture, pour la ſenſibilité de l'ame ; ce qu'il eſt ſi facile & ſi doux de penſer d'après toi, tes actions & tes ouvrages.

J'oublie dans ce moment les charmes raviſſans de ton génie. C'eſt à cet acte ſublime que je m'arrête ; c'eſt ton ame que je conſidere ; c'eſt l'énergie ſi rare, & tout à la fois ſi honnête de cette ame que j'admire. C'eſt dans ton adoration profonde pour l'Etre ſuprême ; c'eſt dans cette affection innée pour tous les hommes ; c'eſt dans ta conduite conſtante envers eux & avec toi-même,

que je te trouve ſupérieur à l'humanité ; & quand je réunis par la penſée ce que l'auteur a écrit avec ce que l'homme a ſenti, exécuté & pratiqué, c'eſt alors que rapprochant la gloire éclatante de l'écrivain, du mérite plus parfait encore de la perſonne, je m'explique, après avoir excuſé quelques écarts dans leſquels les hautes lumieres ne ſervent que trop ſouvent à faire tomber, je m'explique, dis-je, ſans nulle peine le prétendu paradoxe de ta vie & de tes écrits. C'eſt alors que tu obtiens de moi plus que l'hommage dû au génie, celui du retour le plus tendre en mémoire de l'amour que tu as porté aux hommes, & que mon vœu le plus vif qui s'exauce chaque jour, eſt que ton nom ſoit placé parmi le petit nombre des noms précieux que l'eſtime des hommes ſe plaît à conſerver.

LETTRE D'ENVOI.

J'AI l'honneur, Monſieur, de vous adreſſer cette lettre concernant Jean-Jaques Rouſſeau, parce que je ne connois perſonne qui apprécie mieux que

vous le mérite de cet Auteur, & qui rende en même tems plus de juſtice aux qualités de ſa perſonne. On doit en effet mieux connoître les hommes à meſure qu'on leur reſſemble davantage.

Un peu de loiſir & l'envie de ſatisfaire mon cœur ſur le compte d'un Ecrivain que je regarde comme un des plus beaux génies, & en même tems comme un des hommes les plus vertueux qui aient exiſté, ont ſeuls donné lieu à cette lettre. Je n'ai eu d'autre objet que de ſoulager mon ame, en répandant ſur le papier les ſentimens qui la preſſoient en ſecret, & qu'elle n'a pu contenir plus long-tems. Cependant, je conſentirois abſolument que cette lettre devînt publique, ſi je pouvois croire qu'elle pût ſervir à faire connoître & aimer davantage un homme ſi intéreſſant à conſidérer pour la gloire & le bien de l'humanité. Dans tous les cas, je deſire que l'Auteur de cet écrit ſoit abſolument inconnu, & vous m'obligerez de ne pas même chercher à le pénétrer.

Recevez ſeulement, Monſieur, cet envoi comme un tribut que j'ai cru devoir à la juſtice plus particuliere que vous rendez à ce grand homme,

& agréez en même tems celui de mon tendre attachement.

Je ſuis, &c.

NOTE du Journal Encyclopédique du 15 Novembre 1780, ſur la muſique du Devin du Village.

" L'IDENTITÉ du nom de M. Rouſſeau de Geneve avec celui de l'Auteur de ce Journal, a occaſionné une mépriſe dont on va rendre compte, & qui a contribué à élever des doutes ſur la muſique du *Devin du Village*. En 1750, M. Pierre Rouſſeau reçut de Lyon une lettre qui étoit adreſſée tout ſimplement : *A M. Rouſſeau, Auteur, à Paris*. M. Jean-Jaques Rouſſeau n'avoit pas encore cette grande & juſte célébrité dont il a joui depuis cette époque ; M. Pierre Rouſſeau avoit déjà donné des pieces à trois théâtres, & il étoit chargé d'un ouvrage public : le facteur crut naturellement qu'elle étoit pour celui-ci, qui en recevoit beaucoup. Cette lettre étoit conçue à-peu-près en ces termes : *M. Je vous ai envoyé la muſique du* Devin du Vil-

lage, *dont vous ne m'avez pas accuſé la réception: vous m'avez promis d'autres paroles; je voudrois bien les avoir, parce que je vais paſſer quelque tems à la campagne, où je travaillerai, quoique ma ſanté ſoit un peu chancelante.* Cette lettre étoit ſignée *Grenet* ou *Garnier*, autant que nous pouvons nous le rappeller. Nous répondimes tout de ſuite à ce muſicien, que ſans doute il s'étoit trompé dans la ſuſcription de ſa lettre, & que nous l'en prévenions, afin qu'il s'adreſſât à la perſonne qu'il avoit en vue. (Obſervons que M. *Jean-Jaques Rouſſeau* n'étoit pas encore connu, du moins à Paris). Comme nous ne pouvions pas préſumer que cette lettre dût tirer à conſéquence, nous négligeâmes de la garder, & elle eut le ſort de tous les papiers qu'on croit inutiles, & dont nous étions alors ſurchargés. Quand on donna en 1753 *le Devin du Village*, nous fîmes part de cette anecdote à M. *Duclos*, de l'Académie Françoiſe, qui s'étoit déclaré ouvertement l'admirateur de cet intermede; il parut en deſirer quelque preuve. N'ayant point retrouvé cette lettre intéreſſante, nous écrivîmes à Lyon, d'où l'on nous répondit que le muſicien, dont nous deman-

dions des nouvelles, étoit mort depuis deux ans. *Le Devin du Village* eut le plus grand ſuccès. Les choſes en reſterent là ; mais ayant eu occaſion de parler dans notre Journal des ouvrages de M. *Jean-Jaques Rouſſeau*, nous oſâmes dire que nous doutions qu'il fût l'Auteur de la muſique de cet intermede ; &, pour qu'il ne prétendît point l'ignorer, nous lui envoyâmes le volume du Journal dans lequel il en étoit queſtion : il garda le ſilence le plus profond. Quelque tems après, en rendant compte d'autres ouvrages de ce célebre Ecrivain, nous revînmes à la charge, & nous nous expliquâmes encore plus clairement que la premiere fois : même attention pour lui, même ſilence de ſa part. Nous avons eu depuis occaſion de nous rencontrer pluſieurs fois, & jamais il ne nous en a parlé. Pourquoi s'eſt-il tant élevé contre ce bruit dont nous ſommes les inſtigateurs, & dans un ouvrage qui ne devoit paroître qu'après ſa mort ? Au reſte, il eſt très-poſſible que n'ayant pas jugé bonne la muſique du Compoſiteur de Lyon, il en ait fait une nouvelle, qui eſt celle que nous connoiſſons ; mais auſſi pourquoi les morceaux qu'en dernier lieu il a voulu ſubſtituer aux anciens,

ont-ils été trouvés si médiocres, qu'il a fallu les faire disparoître à jamais, & en revenir aux premiers ? Nous supplions nos lecteurs, ajoute l'Auteur du Journal, d'observer que nous n'avons pas attendu que la mort nous privât de cet homme illustre, pour élever un pareil doute, qui ne fait pas grand'chose à sa célébrité, & qui ne nous empêchera jamais de payer le juste tribut d'admiration que nous devons à son éloquence & à son génie. Nous aurions laissé en paix sa cendre, s'il n'avoit rien dit de ce qui regarde la musique du *Devin du Village* dans la brochure dont nous rendons compte „.

LETTRE aux Rédacteurs du Journal de Paris sur la Note précédente.

MESSIEURS,

AUSSI-TÔT après la mort de Jean-Jaques Rousseau, on a imprimé qu'il étoit un artificieux scélérat.

S'il nous a trompés, quel homme devenant son accusateur ne nous seroit pas suspect ? Avant de le traiter de four-

be, il faut avoir durant ſoixante ans, prouvé aux yeux de l'univers, qu'on ne l'eſt pas ſoi-même. Quiconque voudra lui conteſter ſa vertu, nous doit de la ſienne de bien puiſſans témoignages; & ceux qui avec un trait de plume veulent flétrir ſa réputation, ſeront forcés d'avouer qu'il n'eſt perſonne au monde qui puiſſe ſe croire à l'abri d'un attentat ſi commode.

M. *Pierre Rouſſeau*, Rédacteur du Journal de Bouillon, ſemble l'accuſer aujourd'hui, non d'artifice, mais d'une ſorte d'impoſture, & voici ſa preuve.

En 1750, il reçut une lettre ſignée *Grenet* ou *Garnier*, adreſſée à M. Rouſſeau, *Auteur à Paris*, conçue *à-peu-près* ainſi:

M. Je vous ai envoyé la muſique du Devin du Village, dont vous ne m'avez pas accuſé la réception. Vous m'avez promis d'autres paroles; je voudrois bien les avoir, parce que je vais paſſer quelque tems à la campagne, où je travaillerai, quoique ma ſanté ſoit toujours chancelante.

En 1753 *Jean Jaques* donne le Devin du Village. M. *Duclos* eſt inſtruit du prétendu quiproquo; *il paroît deſirer quelque preuve*, mais la lettre de *Grenet* ou *Garnier* a paſſé aux papiers inutiles.

On écrit à Lyon. Il réſulte de la réponſe que le Muſicien dont on demande des nouvelles, eſt mort depuis deux ans.

Par la ſuite, le Journaliſte de Bouillon éleve à ce ſujet des doutes ; il les réitere ; il rencontre Jean-Jaques qui garde le plus parfait ſilence.

Et tout cela paroît tendre à démontrer que Jean-Jaques a volé le *Devin du Village*.

J'ignore parfaitement quel peut être le motif de M. *Pierre Rouſſeau* dans cette affaire ; j'ignore s'il a exiſté un *Grenet* ou *Garnier* ; ſi cet être incertain à écrit la prétendue lettre ; mais ſuppoſons tout cela vrai : je puis, ce me ſemble, oppoſer mes doutes à ceux de M. *Pierre Rouſſeau*, quand il oppoſe les ſiens à une poſſeſſion qui, depuis trente années, n'a encore été conteſtée que par lui.

Or, Meſſieurs, il me paroît *douteux* 1°. que vos lecteurs agiſſent autrement que M. *Duclos*, & qu'ils veuillent juger ſans preuve.

2°. Il me paroît *douteux* qu'un *à-peu-près* rende fidellement le ſens d'une lettre reçue il y a trente ans ; car, la moindre altération ſeroit ici très-importante. Si, par exemple, au lieu de

lire *d'autres paroles*, on liſoit *des* paroles, le cas deviendroit moins grave.

3°. Il me paroît *douteux* qu'un muſicien habitant une ville telle que Lyon, doué d'aſſez d'intelligence pour compoſer la muſique du Devin, dans la relation qui exiſte de toute néceſſité entre les deux compoſiteurs du même ouvrage, ſoit aſſez inepte pour adreſſer bêtement ſa lettre *à M. Rouſſeau, Auteur à Paris.* Ce conte puérile eſt calqué ſur une balourdiſe connue, & depuis long tems les Pariſiens l'ont attribuée à des campagnards.

4°. Si tout autre avoit reçu une lettre ſi ſinguliérement ſuſcrite, il eût au moins préſumé que la muſique envoyée ſous la même adreſſe, avoit eu le même ſort, & que Jean-Jaques, muſicien de profeſſion, pouvoit très-bien l'avoir refaite après trois ans d'attente inutile; lui qui a bien fait le Dictionnaire de muſique ſans contredit.

5°. La mort d'un homme ne prouve pas qu'on l'ait volé, au lieu que cette mort arrivée à point nommé, établit un doute violent ſur une lettre égarée ſi mal à propos. Pourquoi M. *Grenet* ou *Garnier* n'a-t-il dit mot à perſonne de ſon ouvrage, ni de ſes eſpérances? Pouquoi n'a t-il pas laiſſé d'eſquiſſes

même imparfaites ? S'il n'avoit été que chargé de faire repréſenter l'opéra, toujours en ſuppoſant la lettre vraie, cette bévue ſeroit cruelle.

6°. M. *Pierre Rouſſeau* éleve à deux repriſes des doutes dans ſon Journal, dont il adreſſe un exemplaire à *Jean-Jaques*.

D'abord, au lieu d'élever ſimplement ſes doutes, il en falloit nettement rapporter la pitoyable cauſe ; enſuite, il n'eſt pas ſûr que l'Auteur d'*Emile* ait pris la peine de lire le Journal de Bouillon.

7°. M. *Pierre Rouſſeau* a depuis rencontré pluſieurs fois Jean-Jaques, lequel a toujours gardé le ſilence ; & cette indifférence apparemment a choqué M. *Pierre Rouſſeau*, mais elle n'établit aucune préſomption raiſonnable contre Jean-Jaques qui a paru s'inquiéter ſi peu des doutes du Journaliſte.

8°. Pourquoi, dit encore celui-ci, réclame-t-il la muſique du Devin du Village dans un ouvrage qui ne devoit paroître qu'après ſa mort ? Et pourquoi le Journaliſte de Bouillon veut-il qu'on ne réclame pas après ſa mort ce qu'on s'eſt attribuée toute ſa vie ?

9°. Mais, ajoute-t-il, ſi Jean-Jaques eſt auteur de la premier muſique

du Devin du Village, pourquoi la ſeconde eſt-elle ſi médiocre?

Je pourrois, à mon tour demander à M. *Pierre Rouſſeau* en quoi cette derniere lui a paru ſi médiocre; je pourrois lui demander par quelle raiſon il exige que de deux muſiques, faites ſur les mêmes paroles, l'une dans le premier feu de la compoſition poétique, l'autre dans un âge avancé; l'une dans une obſcurité paiſible, l'autre dans les chagrins d'une gloire perſécutée; l'une avec le deſir de charmer dans un nouvel art & dans un nouveau genre, l'autre avec la douleur d'avoir trop bien réuſſi; pourquoi, dis-je, M. *Pierre Rouſſeau* voudroit-il exiger que la derniere fût la meilleure?

Vous témoignez, Meſſieurs, pour l'admirable Genevois, une ſi parfaite vénération, que j'oſe vous prier de dépoſer dans votre Journal des réflexions qui ont moins pour objet d'établir en ſa faveur une défenſe ſurabondante, que de montrer combien ſes adverſaires ſont quelquefois maladroits, & combien leur acharnement eſt coupable. J'ai l'honneur d'être &c.

Signé le FEBVRE, Auteur du nouveau Solfege.

Fin du cinquieme Volume.

TABLE

DES DIFFÉRENTES PIECES

contenues dans ce Volume.

OBSERVATIONS *sur l'Exposé succinct, &c.* . . . . . Page 1
LE *Docteur Pansophe, ou Lettre de M. de Voltaire à M. Hume.* . 67
L'HOMME *moral opposé à l'Homme physique, &c.* 99
LETTRE *sur J. J. Rousseau adressée à M. d'Es.* 351
NOTE *du Journal Encyclopédique du 15 novembre 1780 sur la musique du Devin du Village.* . . 423
LETTRE *aux Redacteurs du Journal de Paris sur la note précédente.* 425

Fin de la Table.

AD1
14 53155